

JEAN BECO, C.SS.R.

LOUIS DE BUGGENOMS
Biographie et Mémoires

HISTOIRE DE NOS FONDATIONS EN ANGLETERRE ET EN IRLANDE. 1 - Départ pour l'Angleterre et arrivée à Falmouth, etc; 2 - Fondation de Clapham depuis le 2 août 1848; 3. - Fondation de Limerick; 4. - Séjour à Bishop Eton depuis mai 1857 jusqu'en nov. 1859; 5. - Conclusion; 6. - Notes

Louis De Buggenoms est une de ces personnalités rédemptoristes qui ont retenu l'attention de ses contemporains et méritent encore que l'on approfondisse leur œuvre et leur personne.

Né à Liège le 2 mars 1816 et destiné par sa famille à une carrière commerciale, il sentit plutôt l'appel à la vie religieuse et sacerdotale. À vingt-et-un ans, il entre dans la Congrégation des Rédemptoristes et prononce ses vœux au noviciat de Saint-Trond le 8 septembre 1838¹. Après cinq années d'études au studendat de Wittem, il est ordonné prêtre à Luxembourg le 24 mai 1843 des mains de Mgr Laurent, avec Jacques Poirier² et Charles Vandelaer³. De son séjour à Wittem, on retiendra qu'il eût le mérite de traduire de l'italien en français l'ouvrage volumineux d'Antonio Tannoia relatant les faits et gestes de St Alphonse de Liguori⁴.

¹ *Digesta Chronica Collegiorum CSsR* (s.d.) VI Bruxelles St Joseph, 66-69.

² Jacques Poirier (Offemont 1813-Baltimore 1857), profès le 8 décembre 1837 à St Trond, *Chronicae Provinciae et Collegiorum Provinciae Belgicae*, Bruxelles 1865, voll. I-VIII. Chroniques manuscrites, huit volumes à la fois aux Archives Rédemptoristes de la Province *Flandrica* [Kadok à Leuven] et aux Archives Rédemptoristes Générales à Rome = AGHR, [désormais cité: *ChPCprB*] I, 216. En automne 1844, part à Rosières, *ChPCprB* II, 116, 144. En août 1848, arrive à Monroe. Joseph WUEST, *Annales CSsR Provinciae Americanae*, voll. I-VI + suppl. (Ilchester 1888-1924) I, 200.

³ Charles Vandelaer (Beringen 1818), profès à St Trond le 15 juillet 1838, I, 269 et II, 79. Professeur de philosophie à Wittem. Dispensé en septembre 1864, *ChPCprB* VI, 212-214, 229. *Cat. Gen. Patrum XIII* n° 258.

⁴ A. TANNIOIA *Della vita e istituto del ven. S. d. D. Alfonso M. de Liguori*.

Deux semaines après l'ordination sacerdotale il s'embarquait déjà pour Falmouth en Cornouailles avec le P. Xavier Lempfridt et le Frère Félicien Dubucquoy. En 1845, Bernard Hafkenscheid de passage à Falmouth suggéra d'y envoyer quelques Religieuses des Sœurs de Notre-Dame de Namur. Ce qui se réalisa en novembre 1845, lorsque six Sœurs s'installèrent à Penryn, tout près de Falmouth⁵.

Quand les Rédemptoristes quittèrent cette fondation en 1848 pour aller fonder à Londres Clapham, De Buggenoms suivit et y resta cinq ans. De son côté, le P. Held, démis de son provincialat belge fin 1847, fut nommé *Visiteur* des Iles Britanniques. Au départ il résida naturellement à Londres, mais assez vite les choses n'allèrent plus trop bien entre lui et les Pères anglais. Les documents ne sont pas très clairs à ce sujet. D'après Buggenoms, il faut savoir que les «Anglais réclament une liberté de parole sur tout, mais une fois obtenue, ils se soumettent sans conditions à l'obéissance et à la volonté des Supérieurs»⁶. Quoiqu'il en soit le Vic. Gén. Smetana est embarrassé et ne veut pas voir de Buggenoms emplir le vide laissé par Held. Il juge Buggenoms incapable d'être à la tête de Clapham et lui préfère Paul Reyners⁷. L'affaire se dénoua en novembre 1853 lors que Buggenoms partit comme missionnaire sur un nouveau terrain d'évangélisation, l'Irlande, plus précisément à la maison de Limerick dont il fut le Supérieur.

En 1859, il est de nouveau sollicité pour se rendre aux Antilles, à St Thomas qui, à cette époque, appartenait au Danemark. Il y restera là-bas quatorze ans. Il deviendra même en 1866 Délégué Apostolique à Saint Domingue⁸. Charge qu'il rem-

Fondatore della Congregazione del SS. Redentore e vescovo di S. Agata de' Goti. Publié à Naples en 1798-1802. Trois volumes totalisant plus de mille pages.

⁵ Cfr *As we were - A History of ND in Britain* dans un périodique réservé aux Sœurs de la Congrégation. *Excerpt from the Penryn Annals*, conservés à Liverpool.

⁶ Vic. Gén. Smetana à Held, de Koblenz du 20 déc. 1851. AGHR *Documenta Heldiana* [désormais: Hd] 748 p. 2.

⁷ Vic. Gén. Smetana à Held, de Koblenz du 17 déc. 1852. AGHR Hd 784, p. 1.

⁸ Cfr Samuel BOLAND, *Louis de Buggenoms CSSR Apostolic Delegate to Santo Domingo*, in *SHCSR* 25 (1987) 98-135. Du même: *Father De Buggenoms and the revolutionary Government in Santo Domingo (1866-1868)*, in *SHCSR* 25

plit jusqu'en 1870, tout en s'occupant davantage de la mission de St Thomas. Âgé de cinquante-huit ans, après tant d'années de durs labeurs, sous un climat difficile, il lui fut enfin permis de retourner en Belgique. Pour l'occuper, on le nomma à Malines secrétaire du Cardinal Dechamps Rédemptoriste, tout en prenant soin et conseillant les Moniales Rédemptoristines de cette ville, beaucoup trop au gré du Provincial Jean Kockerols qui écrira au Père Général Mauron que «les Sœurs sont *buggenomisées* jusqu'à l'indigestion»⁹! Il mourut à Bruxelles le 23 mai 1882, âgé de soixante-six ans.

De Buggenoms nous a laissé plusieurs *mémoires* dont celui que nous présentons ici. Il semble qu'étant à Rome en 1865, le Père Général Mauron lui ait demandé de mettre par écrit ses souvenirs concernant les fondations en Angleterre et en Irlande. Il nous laisse ainsi de très intéressantes notes sur cette période.

Par chance, nous avons pour ce même sujet un second témoin qui, lui aussi, nous a laissé ses souvenirs. Il s'agit du Russe Vladimir Petcherin, Rédemptoriste de 1841 à 1861. Il a très bien connu de Buggenoms, il a résidé avec lui à Falmouth en Cornouailles, à Clapham (Londres), à Limerick. Il raconte donc les mêmes faits, mais à sa façon bien à lui. Il n'appréciait guère de Buggenoms, lui préférant le P. von Held. Quoi qu'il en soit, la lecture conjointe de ces deux *Mémoires* reste d'un grand intérêt¹⁰.

Ce genre de *Mémoires* révèle des faits certes, mais aussi la personnalité de l'auteur. On y voit un homme sûr de lui, qui se trompe rarement, qui tient parfois le rôle de l'homme persécuté mais qui l'accepte par vertu. Un homme fort occupé par les vocations féminines, à commencer par ses propres sœurs. Malgré tout, il nous dévoile des faits qui nous seraient restés inconnus et il serait peu honnête de ne pas lui reconnaître de grands mérites dans le développement de sa Congrégation au XIX^e siècle.

(1987) 415-459.

⁹ Kockerols à Mauron du 12 mars 1879 et la réponse de Mauron du 19 mars. AGHR <Belgio> *Provincialia*, 87905 et 87906.

¹⁰ Les *Mémoires d'Outre-tombe* de Petcherin furent publiées en traduction par Tom Eekman *Van Over het graf* (Amsterdam 1990), par Michael R. Katz, *The First Russian Political émigré* (Dublin 2008) et J. BECO, *Vladimir Petcherin ou un cosaque en liberté*, dans *SHCSR* 52 (2004) 255-355.

HISTOIRE DE NOS FONDATIONS EN ANGLETERRE ET EN IRLANDE

Manuscrit confidentiel pour le Rssme Père Général¹¹
(original aux Archives Générales Rédemptoristes à Rome)

Villa Caserta, fête de St Louis, 25 août 1865

Révérendissime et très cher Père

Après avoir aujourd'hui achevé la rédaction des chroniques confidentielles de nos fondations en Angleterre et en Irlande depuis 1843 jusqu'à mon départ pour St Thomas à la fin de 1859, j'ajouterai quelques mots, comme je l'ai fait au manuscrit précédent, en forme de Préface. Je dirai d'abord que c'est comme par une grâce toute spéciale que j'ai si bien recouvré l'usage de ma mémoire pour pouvoir écrire *currente calamo* tant de choses dont je n'avais tenu que des notes vagues. Ce qui m'a le plus servi ce sont les notes que j'ai faites d'année en année à l'occasion de mes retraites, et cela m'a servi de points de rappel. Chaque fois que je me suis mis à ce travail, j'ai prié pour être aidé du St Esprit par la Ste Vierge afin de ne rien dire de trop ni de trop peu et afin d'avoir le courage de dire sur mon propre compte aussi bien que sur le compte des autres tout ce que je crois être vrai et utile pour la gouverne de Votre Paternité. Si j'ai excédé dans la liberté que je me suis permis de faire certaines observations, je serai heureux de me soumettre aux corrections que vous me ferez. Je n'ai toutefois rien écrit sous l'influence de quelque préoccupation ou préjugé que je sache. Rien ne me préoccupe sinon le désir de servir courageusement la Congrégation à laquelle Dieu m'a si évidemment donné et à laquelle je me suis aussi donné sans réserve. La prière qui depuis près de trente ans est l'objet spécial pour lequel j'offre tous les matins tout ce que je dirai, ferai ou souffrirai pendant le jour est d'obtenir «*un grand cœur*, une âme généreuse, l'esprit de prière et de pénitence». Si j'ai fait des actes qui enferment la pratique de l'humilité, c'est plutôt par la pratique qu'a toujours exercé sur moi l'idée d'avoir *un grand cœur* que par toute autre considération. Si j'étais né du temps des Croisades, je me serais peut-être mis à la suite de quelque guerrier comme fut mon patron St

¹¹ Nicolas Mauron CSsR (St Sylvester 1818-Roma 1893), profès à Fribourg en 1837 et prêtre en 1841. *Catal. Gén.* XIII n° 248. Provincial de la Gallo-Helvétique de fin 1850 à mai 1855. Supérieur Général de 1855 à 1893.

Louis, pour combattre et mourir vaillamment pour la Foi. Je dirai aussi qu'avec la grâce de Dieu les consolations que j'ai goûtées au fond de la coupe des amertumes qui me furent présentées /2/ me font presque désirer ces amertumes, et certainement m'empêchent de craindre les humiliations, pourvu qu'elles me viennent sans que je les aie provoquées en offensant Dieu. Chaque jour après la messe, je récite en forme de prière les paroles de Job: *Quis det ut veniat petitio mea et quod exspecto, tribuat mihi Deus? Et quis coepit, ipse me conterat: solvat manum suam et succidat me. Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore non parcat, nec contradicam sermonibus Sancti?*¹² Si donc votre Paternité trouve bon de m'humilier, je ne l'en aimerai que davantage. Je n'avais aucune intention avant de venir à Rome d'écrire tout ceci et je serais même parti sans avoir rien écrit si V.P. ne m'avait fait entendre que je devais attendre jusqu'à son retour. Mais je suis maintenant persuadé que Dieu l'a voulu, car en repassant les diverses époques de ma vie, j'ai moi-même été frappé de tout ce qui s'y trouve qui peut avoir une véritable utilité, du moins un véritable intérêt pour V.P. qui a le droit de me connaître et de savoir tout ce qui touche les intérêts de la Congrégation, tout cela eût été enseveli dans l'oubli, si la Providence m'avait fait venir à Rome à l'époque la plus propice pour m'obliger à tout dire avec la confiance que vous avez su m'inspirer. Il vous sera facile de comprendre par la lecture de ce manuscrit pourquoi je l'ai écrit sous une forme confidentielle. Je n'aurais pas pu tout dire autrement et je n'aurais même pas pu bien écrire le présent manuscrit si je ne l'avais fait précédemment dans la chronique de ma vie dans le monde, au noviciat et au studendat chaque époque et presque chaque circonstance de mon existence étant comme autant de pages ou de chapitres d'une histoire dont on ne comprend bien le milieu ou la suite qu'après avoir lu ce qui précède. Je suppléerai de vive voix à ce que je n'ai pas dit ici sur mon compte ou celui des autres. Je crois que cette chronique est complète et s'il y manque quelque chose, je pourrai y suppléer par des notes. J'écris ceci afin que V.P. puisse lire ensuite toute la chronique qui suit sans autre préambule de ma part, après quoi je serai prêt à vous écouter et à vous répondre sur le reste.

Bénissez-moi et croyez-moi toujours avec la plus sincère affection

Révérendissime et très cher Père

votre très humble et très obéissant fils

L. de Buggenoms

¹² Job, 6, 8-10

1. – *Départ pour l'Angleterre et arrivée à Falmouth, etc*

/3/ Au commencement du mois de juin 1843, je quittai Liège pour aller trouver le R.P. Lempfridt¹³ à Tournai et me rendre ensuite avec lui, le Fr. Félicien (maintenant à Limerick)¹⁴, Mme Edgar¹⁵ et ses deux servantes, à Ostende, d'où nous devions nous embarquer dans la nuit du 9 juin pour Londres. J'ai déjà dit ailleurs que mon passage en Angleterre sous la conduite du P. Lempfridt avait été pour moi l'occasion de faire un acte d'obéissance aveugle sous plus d'un rapport. Je ne fus pas une demi-journée à Tournai dans la compagnie du P. Lempfridt sans avoir déjà l'occasion de m'apercevoir que l'opinion que son ancien Recteur m'avait exprimée sur son compte était bien fondée. Usant déjà de son droit de Supérieur à mon égard, il me fit, sans nécessité, manquer à tous les exercices de la communauté, disposer arbitrairement de divers objets dont j'étais pourvu, entre autres de ma tabatière et d'une montre à réveil que je prévoyais pouvoir être utile plus tard, pour les distribuer en présents à ses connaissances de Tournai. Il avait préparé pour lui et pour moi un accoutrement de *Quaker* qu'il me dit être le costume le plus religieux que nous pouvions porter en Angleterre en lieu de notre habit de Rédemptoriste dont nous ne pourrions faire usage en dehors. Je vis en cela un échantillon des conseils qu'il prenait déjà de cette Dame écossaise qui devait nous accompagner pour nous initier en quelque sorte dans le genre de vie que nous devrions adopter dans un pays que nous ne connaissions encore que de nom. Je réussis cependant à lui faire mettre de côté ces chapeaux de quakers et le reste, en lui représentant que ce ne serait pas sage de nous y faire pas-

¹³ Xavier Lempfridt (Lixheim 1809), prend l'habit à la *Solitude* de Rumillies en oct. 1832, *ChPCprB* I, 38. Profès à St-Trond le 8 déc. 1833, *ChPCprB* I, 52. Prêtre à Liège en 1837, *ChPCprB* I, 217. En juin 1843, part à Falmouth avec Buggenoms et le Fr. Félicien Dubucquoy, *ChPCprB* II, 83. Dispensé en Angleterre en août 1845, *ChPCprB* II, 172. Oblat en 1861, *SHCSR* 26 (1978) 85 n.57, et p.102. *SHCSR* 52 (2004) 335; *Cat. Gén.* XIII n° 198.

¹⁴ Le Frère Félicien Dubucquoy (Dottignies 1816-Limerick1897) prend l'habit à Wittem le 18 déc. 1838, *ChPCprB* I, 270. Profès à Tournai le 1er août 1841, *ChPCprB* I, 385. Part en juin 1843 pour Falmouth avec Buggenoms et Lempfridt. *ChPCprB* II, 83. *Cat. Gén.* XIV n° 100. *SHCSR* 52 (2004) cfr index.

¹⁵ Mrs Anna Barbara Hamilton (épouse Edgar von Keithock) (1796-Aachen 1866). Se convertit au Catholicisme à Rome en 1841. Résida à Falmouth de juin 1843 à décembre 1845. Repartit pour Aachen en 1849. Mourut le 4 janv. 1866. Karl MOELLER, *Leben und Briefe von J.Th. Laurent* (Trier 1889) III, 35-40. *Annals of Sisters of Notre-Dame de Namur* (Arch. Liverpool), *passim*. *SHCSR* 52 (2004) cfr index.

ser pour *Quakers* et qu'il valait mieux être habillés simplement comme des laïques. Il ne manqua pas de m'introduire auprès de cette Dame qu'il dirigeait et qui allait être la fondatrice de notre premier établissement en Angleterre. Elle me fit l'impression d'être une dévote de haut étage. Elle avait déjà fait la tentative d'embrasser la vie religieuse immédiatement après sa conversion, et n'ayant pas réussi, elle portait un costume qui imitait l'habit religieux. J'appris qu'elle recevait la S. Communion tous les jours sans exception et l'éloge outré que m'en fit son Directeur ne me rassura guère. Enfin, après quelques jours passés de cette manière à Tournai, nous partions pour Bruges où le R.P. de Held¹⁶, alors Provincial, se trouvait pour nous donner sa bénédiction avant notre départ. Je profitai de cette occasion pour faire entre ses mains le vœu de défendre le privilège de la Conception Immaculée de la Ste Vierge¹⁷, dans la chapelle des Religieuses Rédemptoristes. J'aurais bien voulu lui confier ce que quelques jours d'expérience m'avait déjà appris sur le P. Lempfridt, mais /4/ outre que mon parti était pris de me confier dans la Providence, je vis que c'eût été inutile par l'éloge qu'il me fit de ce Père en sa présence et celle du Frère qui nous accompagnait. Nous laissâmes le P. De Held à Bruges et nous nous rendîmes à Ostende où nous nous embarquâmes vers minuit. La traversée fut très mauvaise et dura huit à neuf heures de plus que de coutume. Je fis alors pour la première fois connaissance avec le mal de mer qui me fit souffrir au-delà de ce que j'avais pu m'imaginer mais j'en fis l'offrande à Dieu sans soupçonner que j'aurais plus tard tant de fois encore l'occasion de renouveler la même offrande. Nous arrivâmes à Londres le soir du jour suivant qui était un samedi et reçûmes l'hospitalité dans la maison du chapelain de l'église de Chelsea auquel nous avons été recommandés par une famille où nous étions invités à dîner pour le jour suivant. Mme Edgar s'en fut à l'hôtel avec ses domestiques. Je réussis à dire la messe le lendemain dans une chapelle du presbytère où nous étions logés, mais le P. Lempfridt me dit qu'il la célébrerait ailleurs et je ne le vis plus de toute la journée sinon lorsqu'il nous fallut vers les six ou sept heures nous rencontrer pour le dîner. Le lundi qui suivit fut

¹⁶ Friedrich von Held, (Brunn am Gebirge 1799-Vaals 1881), profès à Vienne le 2 août 1821. Prêtre le 21 août 1823. Arrive à Liège en mars 1833 avec Pilat. *ChPCprB* I, 44. Visiteur en Belgique de 1833 à 1841; Provincial de 1841 à 1847. Visiteur en Angleterre et Recteur de Clapham de 1848 à 1854, mais réside à Liège depuis sept. 1851. En 1862, entre dans la Prov. de Germanie Inférieure *Cat. Gén.* XIII n° 72. DE MEULEMEESTER, *Bibliographie* II, 99 et III, 285. *SHCSR* 2 (1954) 252; 21 (1973) 170; 40 (1992) 264 n.5.

¹⁷ Dogme proclamé par Pie IX le 8 décembre 1854.

consacré à visiter dans la compagnie de la Dame Edgar les monuments et places célèbres de Londres. Lorsque nous fûmes au jardin zoologique, le P. Lempfridt, à mon regret, offrit le bras à cette Dame et ainsi parcourut le jardin qui était plein de curieux. Le jour suivant, nous quittâmes Londres pour nous rendre à Bath, puis à Prior Park où résidait Mgr Baines¹⁸, l'évêque du District de l'Ouest qui s'étendait jusqu'à Falmouth, terme de notre destination. *Prior Park* est le site d'un magnifique palais et les terres qui l'entourent sont des jardins célèbres pour leur agrément. Cet évêque qui mourut subitement un mois après notre visite avait fait des dépenses prodigieuses à l'aide d'emprunts qui ne purent jamais être remboursés, même par l'abandon de cette riche propriété aux créanciers. Nous fûmes bien accueillis et surtout logés comme des princes dans un quartier de ce palais où les appartements que nous occupions étaient contigus à ceux qu'occupait cette Dame qui nous suivait toujours. Nous séjournâmes là quelques jours pendant lesquels mes tristes prévisions à l'égard du P. Lempfridt se confirmaient de plus en plus. M'apercevant qu'il couchait dans une chambre voisine de la mienne, longtemps après que je le croyais au lit car il était près de minuit, j'ouvris comme par hasard la porte de cette chambre où je le trouvai qui faisait la causette avec cette Dame et ainsi ils continuèrent encore quelque temps comme pour dissimuler sans doute que mon apparition les avait interdits.

Après avoir reçu toutes les instructions que l'évêque avait à nous donner, nous nous rendîmes, partie par le chemin de fer et partie en chaise de poste /5/ jusqu'à Plymouth d'où nous prîmes le bateau à vapeur pour Falmouth où nous arrivâmes le 17 juin. C'était encore un samedi et je le note expressément parce que le samedi ne cessa durant tout le temps que je fus dans les Cornouailles d'être marqué par quelque circonstance qui faisait plus ou moins époque. C'était comme un jour mis à part pour quelque faveur spéciale qui était le fruit d'une tribulation ou comme une station qui était le terme d'une épreuve et la préparation à une autre. Sans jamais avoir été, que je sache, porté à exagérer l'importance de pareilles coïncidences, j'avais depuis longtemps fait cette remarque. C'était un samedi et le jour de la fête de la Nativité de la très Ste Vierge que j'avais été admis à faire ma profession religieuse, après avoir reçu l'habit un vendredi une année auparavant, comme un vendredi avait été le jour de ma naissance dans le monde et le samedi suivant celui de naissance comme enfant de Dieu par le Baptême. St Augustin fait quelque part une remarque qui est devenue pro-

¹⁸ Peter Baines (Osborne), Vicaire Apost. du District Occid. Angl. en juillet 1840 (+6.7.1843). Baggs lui succède. *Hier. Cath.* VII, 346. *DHGE* VI, 271.

verbale c'est-à-dire que «Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera», ajoutant que pour rire éternellement il faut pleurer le vendredi. C'est donc avec quelque raison que l'idée m'est souvent venue, même avant d'avoir lu cette observation dans St Augustin, que je dois envisager toute ma vie sur la terre comme un vendredi, un passage sur la route du calvaire, une station douloureuse qui me permettra, je l'espère, d'être consolé le samedi ou le sabbat qui est la figure du repos éternel.

Arrivés à Falmouth, nous croyions pouvoir entrer au presbytère qui nous était destiné, mais le prêtre qui y avait résidé depuis plus de dix ans, n'était pas prêt à s'en retirer, quoique l'évêque lui eut assigné un autre poste¹⁹; et lorsque le Vicaire Général qui nous accompagnait²⁰ lui intima formellement et par le précepte de l'obéissance due aux ordres de l'évêque de nous donner l'usage de la maison, il prétendit ignorer que celui qui lui parlait fut véritablement Vicaire Général et il le somma de le lui prouver en montrant ses titres, et comme ceci irritait beaucoup le Vicaire Général, le prêtre obstiné donna ordre à sa servante (qui était la veuve d'un matelot et logeait dans le presbytère) d'aller quérir un constable (agent de police) pour mettre à la porte cet homme (le Vicaire Général) qui venait l'insulter dans sa maison. C'était une scène d'autant plus sérieuse que la ville de Falmouth qui compte sept mille habitants est toute protestante et que ce prêtre avait eu tout le temps de s'y faire des amis. Le Vicaire général qui nous accompagnait dut donc se retirer. Nous apprîmes que ce prêtre avait présenté une pétition signée par les ministres protestants et les principaux habitants de Falmouth adressée à la personne qui était pour le comté de Cornouaille ce que serait un Seigneur ou Lord dans un village, afin de contrecarrer les mesures que l'évêque avait prises sur son compte. Nous fûmes donc obligés d'aller loger à l'hôtel, en attendant la fin de ce conflit, et non sans peine, nous obtînmes de dire la messe le dimanche et les jours suivants.

/6/ Je dois dire que grâce à une habitude que j'avais déjà prise d'avance, tout ce qui allait nous arriver dans cette fondation, du côté le plus sombre, de sorte que je n'étais pas surpris, pas même désappointé en présence de ce qui nous arrivait. La chapelle ne consistait qu'en un bâtiment en forme de chambre carrée capable de contenir au plus cent cinquante personnes, les murs étaient recouverts d'une couleur à moitié éteinte et l'autel surmonté d'un tableau représentant N.S. crucifié, n'avait d'autre ornements que de méchants chandeliers de bois, que

¹⁹ Il s'agit de l'abbé Robert Platt. Cfr Held à Fornari du 23 juillet 1843, Hd 387. *ChPCprB* II, 98. Platt au Cardinal Fransoni 14 avril 1843 (Archivio Prop. Fide Scr. Rif. Anglia vol. X, FF 290-291). Fransoni répond le 6 mai.

²⁰ Le Vicaire Général Brindle.

nous reléguâmes plus tard à la cuisine. Nous assistâmes à la messe principale que ce prêtre ne célébrait que tous les dimanches, sauf les exceptions qui n'étaient pas rares, à onze heures. Toute l'assistance pouvait se monter à six ou huit personnes. Le Vicaire Général s'absenta pour aller visiter un couvent de Carmélites à Llanherne distant de Falmouth de trente-trois miles et nous promit de revenir avec des pièces qui obligeraient le prêtre d'évacuer le presbytère. Le prêtre ne crut pas devoir pousser les choses trop loin. Il ne voulait pas rompre tout à fait avec l'Église, mais il avait tenté d'intimider l'évêque et de le forcer à le laisser à son poste. Lorsqu'il vit que nous restions dans la ville et qu'il ne pourrait réussir dans son opposition, il fit vendre à l'enchère tout ce qui lui appartenait et nous laissa le presbytère vide le samedi suivant. Nous y fûmes tout de suite et pendant quelques nuits il nous fallut coucher sur le plancher qui était encore préférable aux formes de lits qui étaient restés sans même une paille. Je passerai sous silence tout ce qu'on peut aisément se figurer des incommodités qu'il nous fallut endurer, le changement de climat et de nourriture fut pour moi physiquement parlant la plus rude épreuve, mais la principale misère qui ne devait finir que par le départ du Père Lempfridt fut l'assiduité de ses visites ou pour mieux dire la continuité de ses rapports avec cette Dame, rapports que notre situation semblait rendre indispensables. Elle ne quittait notre maison que pour prendre ses repas et passer la nuit, et cette règle eut même des exceptions à l'égard des repas.

Le Frère Félicien était doué de toutes les qualités qu'on peut désirer pour tout faire pour l'église et la maison. Ce Frère qui m'a plus tard accompagné jusqu'à Clapham et ensuite à Limerick est sous ce rapport le plus habile et le plus doué d'une variété de talents remarquables que j'ai jamais rencontrés dans la Congrégation. Il eut sa part à souffrir des excentricités du Père Lempfridt qu'il connaissait déjà, ayant lui-même appartenu à notre maison de Tournay. Heureusement il était doué d'un tact et d'un bon sens extraordinaire et savait surtout se taire à propos. Le Père Lempfridt l'avait pourvu avant son départ d'un accoutrement ridicule c'est-à-dire qu'il l'avait habillé de la manière la plus propre à se faire passer pour un laquais lorsqu'il l'accompagnait en ville – sa capote dont /7/ les manches étaient trop courtes était d'une couleur d'un bleu très clair, comme les laquais en livrée en portent quelquefois. Je n'aurais pas soupçonné son intention, mais devant un jour faire une course accompagnés de ce Frère, je m'aperçus que le Père Lempfridt lui enjoignit de marcher seul derrière nous à dix pas de distance, après quoi il me chuchota à l'oreille que cela ferait penser à ceux qui nous verraient ainsi passer par la ville que nous avions un laquais à notre service. Je crois devoir passer sous silence une foule d'autres preuves que le P. Lempfridt

nous donnait presque tous les jours de la trempe de son esprit. Dès la première semaine que nous fûmes ainsi installés, il prétextait qu'il devait aller faire la connaissance d'un prêtre qui résidait à Penzance à trente-trois miles, car il n'y avait pas de prêtre résidant plus rapproché de nous. Sa pénitente se mit en route avec lui et il ne fallait pas beaucoup de réflexion de ma part pour concevoir le soupçon que cette Dame ainsi que lui avaient besoin d'un confesseur autre que moi. La semaine suivante il eut le même prétexte pour aller visiter le chapelain des Carmélites de Llanherne, mais cette fois il crut devoir me dire de me joindre à eux dans cette excursion. J'ai eu ainsi l'occasion de voir pour la première fois ces Carmélites qui étaient alors parfaitement sans clôture²¹. Comme ces excursions étaient très dispendieuses et que cette Dame tenait à ne pas cesser de s'approcher tous les jours de la Ste Table, elle finit pas me choisir pour confesseur et ses servantes firent de même. Le Frère Félicien s'était déjà adressé à moi pendant le voyage. Ceci commença une nouvelle époque qui me rendit décidément odieux aux yeux du P. Lempfridt qui se trouvait, disait-il, supplanté par moi.

Il s'agit bientôt de prêcher au peuple qui venait en foule par curiosité. Il me dit de me préparer et voulut le faire aussi, me disant que nous prêcherions alternativement chaque dimanche. Je composai donc un sermon, et il me prévint, comme j'étais jeune dans le ministère, je le lui ferais examiner avant de le prêcher. J'obéis très volontiers, mais à mon grand désappointement, lorsque je lui portai mon sermon que j'avais écrit en anglais, il m'accusa de présomption et du reste, parce que j'avais rédigé ce sermon tout d'abord en anglais contrairement à son intention qui était de me le faire écrire en premier lieu en français comme il l'avait lui-même fait et de le traduire ensuite en anglais, puis le faire corriger par cette Dame. J'obéis, non sans murmurer intérieurement, mais je ne fis que traduire en français ce que j'avais déjà fait en anglais, et simplement pour le contenter. J'appris ce sermon par cœur et le prêchai. C'était sur l'évangile du Xe dimanche après la Pentecôte qui tombait le jour de la fête de ND *Refugium Peccatorum*. Après le sermon, j'éprouvai de la part du P. Lempfridt une nouvelle déconfiture et c'était d'avoir eu selon lui la présomption de prêcher par cœur. Il ne pouvait le faire lui-même et il voulut que dorénavant je l'imitasse et lusse comme lui, ce que je dus par conséquent faire. Mais il ne prêcha, ou pour **/8/** mieux dire, il ne lut que très peu de fois les sermons que Mme Edgar traduisait pour lui, et je

²¹ Les Arundel occupaient Lanherne (ou Llanherne) depuis le XIII^e siècle. Ce Carmel fondé par des Dames Anglaises à Anvers (Belgique) en 1619, fut transféré en Cornouailles en 1794. Cfr *Lanherne St Mawgan, discalced Carmelite Convent, the oldest Carmel in England* (Brochure anonyme, s.d.) 5, 15-17.

restai exclusivement chargé de cette besogne, tandis qu'il célébrait la dernière messe chaque dimanche. Je crois pouvoir mentionner ici sans indiscrétion une circonstance qui m'a toujours paru miraculeuse et qui mit la Dame que dirigeait le P. Lempfridt sous ma direction. Un matin le P. Lempfridt me dit de me préparer pour aller avec lui visiter l'île de St Maws où se trouvaient quelques douaniers ou gardes des côtes Irlandais chargés d'empêcher les vaisseaux d'entrer en fraude dans le port. J'avais alors un commencement de migraine et lui avouai que s'il pouvait m'épargner cette course par mer, j'en serais bien aise parce que j'étais sûr de souffrir du mal de mer. Il ne voulut pas, et c'était évidemment pour m'empêcher d'avoir l'occasion d'entretenir à son insu cette pénitente qu'il ne perdait jamais de vue et à qui il n'avait pas encore une seule fois donné la chance de m'entretenir librement. J'obéis et comme je l'avais prévu, le mal de mer me mit tout de suite dans un état tel qu'il en fut embarrassé et pensait à rentrer dans le port dont nous n'étions éloignés que d'une heure. Nous avions une grande chaloupe et un fort matelot que nous avions loué pour ramer. Un vaisseau de ces gardes des côtes qui peut-être nous prenait pour des fraudeurs, fit rapidement voile vers nous et nous accosta. C'était un Catholique irlandais qui commandait ce voilier et après avoir fait connaissance, comme il vit que j'étais malade, il offrit de me reconduire lui-même sur son vaisseau à Falmouth, ce que le P. Lempfridt fut alors heureux d'accorder. Je fus bientôt de retour et trouvai à la porte de l'église tout contiguë à notre maison, cette Dame qui priait avec larmes depuis plus d'une heure pour obtenir que Dieu lui procurât l'occasion d'avoir une entrevue privée avec moi, de sorte que sa joie fut extrême lorsqu'elle sut ce qui était arrivé. Dans l'entretemps, le P. Lempfridt avait failli périr car la mer devint grosse et le matelot rompit une des rames par les efforts qu'il faisait pour lutter contre le courant. La chaloupe fut heureusement arrêtée contre un banc de sable ou un rocher à fleur d'eau et d'autres matelots vinrent en aide, de sorte que vers les dix heures du soir lorsque je commençais à craindre sérieusement qu'il ne lui fut arrivé un grave accident. le P. Lempfridt fut de retour. J'avais eu tout le loisir nécessaire pour régler les affaires de conscience de cette Dame qui, dès ce jour, m'obéit entièrement. Ce n'a jamais été mon faible d'avoir du respect humain et j'ai souvent réussi à faire triompher d'autres de cette tentation. Tout le secret de ma conduite à l'égard du P. Lempfridt consistait à garder le silence et à agir comme je le croyais expédient. Il s'aperçut bientôt de l'emprise que j'avais prise sur cette Dame et le premier moyen qu'il adopta pour la gagner /9/ de nouveau fut de prendre de fortes doses de médecines purgatives qui lui donnèrent l'apparence d'avoir une diarrhée désespérée et, après avoir gardé le lit un ou deux jours, il dit qu'il sentait qu'il allait mourir, et sans

que je le susse, il fit savoir à cette Dame que, si elle voulait encore lui parler avant qu'il expirât, elle devait se hâter. Son stratagème réussit et cette personne le visita dans sa cellule lorsqu'il s'était réduit à cet état de faiblesse. Comme je soupçonnais ce qui en était, je me tins éloigné de lui, attendant qu'il me fit appeler s'il y avait danger réel. Il guérit tout de suite après, et parut se douter que je connaissais la cause de sa maladie. Il devint alors parfaitement mélancolique. Je crois que pendant environ les six premiers mois que nous fûmes ensemble, je gardai presque toujours le silence en sa présence, car mon tempérament étant bilieux, je suis naturellement porté à la colère au point que j'ai toujours su m'interdire de parler aussi longtemps que cette impression dure à quiconque en est la cause, et lorsque les circonstances m'ont mis dans la nécessité de parler, je n'ai pu le faire qu'en trahissant par la pâleur de ma figure et le tremblement de ma voix le combat qui me bouleversait intérieurement. Presque chaque semaine pendant que je fus avec le P. Lempfridt j'éprouvais au moins une fois de ces espèces de crise et j'en fus plusieurs fois malade. Je ne manquai pas d'écrire au P. Provincial²² et lui dis sans dissimuler que le P. Lempfridt n'était pas capable d'être Supérieur, ne fut-ce qu'une heure, en le lui prouvant par des faits, mais toute la réponse fut qu'il comptait le rencontrer à Paris au mois de décembre prochain²³ lui disant alors de se rendre en Amérique ou accompagner au Havre des Pères qui s'y rendaient et le P. Lempfridt faire des emplettes pour orner notre chapelle, etc. Je me trouvais tout au début de l'exercice du ministère obligé de chercher toute ma direction d'en haut au milieu d'une complication de cas les plus embarrassants, et quant à moi-même je ne pouvais que simplement dire ce qui était indispensable pour recevoir l'absolution de ce P. Lempfridt, d'autant plus qu'il saisissait le moment de ma confession pour dire ce qu'il pouvait imaginer pour me décourager et m'obliger à demander la permission de retourner en Belgique. Il m'appela même une fois dans sa chambre et là après m'avoir remontré qu'il était le seul Supérieur de la Mission et que cependant je m'étais emparé de toute la besogne du confessionnal et de la prédication, cela ne pouvait plus durer et qu'il fallait en venir à la détermination que lui ou moi abandonnât la Mission. Je lui répondis sèchement car j'étais trop en lutte avec moi-même pour pouvoir faire autrement, que s'il trouvait bon de s'en aller, qu'il le fit, mais que pour moi je n'en avais pas l'inspiration. Cela l'interdit et je me retirai. Que ce fut ma faute ou

²² Son Provincial était alors le P. Friedrich von Held, cfr note 16.

²³ Ce voyage est confirmé par la lettre de Held au Nonce Fornari du 7 novembre 1843 (Hd 406) et par la réponse du Nonce à Held du 10 novembre 1843 (Hd 407).

non, je me trouvais alors dans la plus désolante aridité /10/ et entièrement privé comme du pouvoir de m'unir à Dieu dans l'oraison. L'impression que Dieu m'avait réprouvé revint avec plus de force que jamais. Je me trouvai comme dans une impasse, *in terra deserta et in via et in aquosa* et cela dura jusqu'au mois d'octobre de l'année 1845, c'est-à-dire plus de deux ans. Toute ma consolation était alors de me nourrir de nouveau du petit livre de *La Paix de l'âme* ou pour mieux dire d'en savourer les fruits en les réduisant en pratique, ce tout ce que dit ce petit traité était gravé dans mon cœur par la méditation que j'en avais faite pendant cinq ans auparavant et je n'eus plus désormais besoin même de le lire, non plus qu'on ne lit plus *Ave Maria*. Je fus alors dans une occasion d'autant plus dangereuse que je ne pouvais l'éviter. Cette Dame, pour le dire en un mot, devint plus folle de moi qu'elle ne l'avait été du P. Lempridit. Dieu permit ainsi que je connusse en pratique ce que je savais déjà longtemps avant mon entrée au noviciat, mais seulement en spéculation et par l'expérience des autres, qu'il n'y a rien de plus difficile que de ne pas aimer une personne qui nous déclare elle-même toute sa faiblesse. J'avais senti auparavant la force de cette passion, mais en me tenant toujours éloigné, et je ne le pouvais plus. Cette femme avait beaucoup d'esprit et tout ce qu'il faut pour en faire l'héroïne d'un roman. L'imminence même du danger me sauva, et l'ascendant parfait que j'avais sur son esprit la fit obéir comme un enfant tout le temps que je la dirigeai. C'était la coutume des prêtres, comme ce l'est encore, en Angleterre, de donner la main aux femmes au lieu de les saluer simplement, ou pour mieux dire les femmes présentent les premières leur main, de sorte qu'il y a une espèce d'incourtoisie de ne pas répondre à cette marque de civilité. On m'en avait prévenu et je m'y étais prêté. Dès que je m'aperçus du danger, je pris la résolution de ne plus le faire sinon avec les personnes que je rencontrerais une fois en passant, afin de n'avoir pas l'air trop incivil. J'en prévins cette dame et il ne m'arriva plus une seule fois de lui donner encore la main.

Je courus d'autres dangers de la part de plusieurs jeunes personnes pleines d'attrait et sans vertu, qui demandèrent des entretiens sur la Religion, étant protestantes et voulant se convertir au Catholicisme, ce que je ne pouvais pas entièrement refuser, mais je profitai de la complaisance de cette Dame pour les instruire, me bornant de les entendre au besoin au confessionnal. Mais là encore il y avait danger parce qu'on ne pouvait entendre les confessions ailleurs qu'à la sacristie qui était indispensablement fermée du côté de la maison et il ne servait de rien de tenir ouverte l'autre porte qui donnait dans l'église trop peu fréquentée hors des offices. L'occasion la plus dangereuse fut celle d'une jeune fille âgée de seize ans qui n'avait jamais été baptisée,

ses parents étant de la secte des Anabaptistes qui ne confèrent ce sacrement que très tard. Elle trouvait mille prétextes pour vouloir m'entretenir, disant que mes sermons l'avaient convertie. Mon bon Ange, je n'en /11/ doute pas, veillait sur moi et ne permit pas que je cédasse aux insinuations de cette personne, mais après qu'elle eut été suffisamment instruite, je consentis à lui conférer le Baptême. Elle redoubla d'efforts pour que j'entendisse auparavant sa confession, mais je restai inflexible précisément parce qu'elle insistait tant. Après que je l'eusse baptisée, elle me fit savoir qu'elle était malade et avait besoin de me voir. N'ayant personne pour m'accompagner, je me fis précéder d'autres jeunes personnes qui la connaissaient et que je préparais aussi à embrasser la vraie Religion et je leur enjoignit de rester avec la malade pendant que je la visiterais. Cette visite me confirma dans le soupçon et je me retirai sans lui avoir parlé, sinon en présence de plusieurs personnes. Cette fille que je ne revis plus resta alitée plusieurs mois et après avoir fait une tentative pour se pendre, elle mit au jour un enfant. Le père de cet enfant était un homme marié, un médecin, qui l'avait instiguée à chercher à se trouver seule avec moi. La fille, forcée par ses parents de déclarer le nom de son complice pour l'obliger à pourvoir à l'entretien de cet enfant, fit tout connaître, et quoique le médecin niât d'abord le fait, il fut forcé à se soumettre à une enquête judiciaire où il reconnut l'enfant dont il était père et fut condamné à lui faire une pension. La chose fut publiée dans le journal de l'endroit. Je cite ce fait pour en résumer d'autres semblables. J'eus toujours alors et depuis l'occasion de remercier Dieu des voies par lesquelles il m'avait appris à connaître et à haïr le monde et surtout à haïr comme par instinct les personnes souillées par le vice.

C'est ici le lieu de dire que Mme Edgar, notre fondatrice, était veuve²⁴ et mère de cinq enfants encore en vie. Un de ses fils s'était aussi converti au Catholicisme et avait déjà à cette époque fait sa profession religieuse parmi les Passionistes en Belgique [*à Ere*]. Il est mort depuis, fidèle à sa vocation²⁵. L'autre resté protestant s'était fait Ministre protestant en Amérique où il est mort postulant. Les trois filles de cette dame étaient entrées ensemble dans un couvent de Bénédictines ou d'Ursulines. C'est en comptant sur la persévérance de ses trois filles dans leur vocation religieuse que Mme Edgar, dont les revenus n'auraient guère suffi pour pourvoir à ses propres besoins et aux be-

²⁴ Mr James Edgar of Keithok, né en 1777 avait épousé en 1813 Anna Barbara Hamilon. Il mourut en 1841. Cfr Louis EDMOND, *Father Austin Edgar C.P. the first scottish Passionist*, in *Innes Review* XVI (1965) 159.

²⁵ John Baptist Edgar ou le P. Austin (Glasgow 1816 - Cotton Hall, Staffordshire 1854). Cfr *Innes Review* XVI (1965) 159-164.

soins de ses trois filles dans le monde, surtout en Angleterre, avait calculé pouvoir être fondatrice c'est-à-dire assurer un revenu annuel de deux cents Livres Sterling pour le soutien de la mission. Une de ces trois novices persévéra, mais nous étions à peine de quelques mois à Falmouth que les deux autres sortirent du couvent et vinrent la rejoindre, pleines de ressentiment contre le P. Lempfridt qu'elles accusaient d'avoir agi témérement et injustement en s'emparant du revenu de leur mère qui pouvait à peine suffire à leurs propres besoins, maintenant surtout qu'elles avaient renoncé à l'idée du couvent. Comme je n'étais pour rien /12/ dans cette affaire, ces deux jeunes personnes me témoignèrent la même confiance que faisait déjà leur mère, mais je compris que cette fondation, dont on avait tant exalté la richesse, allait se réduire à rien. *Omnis planta, quam non plantavit pater tuus caelestis, eradicabitur*. Cette vérité ne me faisait rien prévoir de propice pour l'avenir de cette fondation.

Le P. Lempfridt avait une autre pénitente en Belgique qu'il se proposait de faire venir à Falmouth pour y tenir école, mais cette personne s'étant mise dans une autre direction, elle renonça fort heureusement à celle du P. Lempfridt qui ne la laissa cependant pas d'espérer et dans le courant du mois de décembre 1843, il se rendit à Paris 1° pour y solliciter des secours de la *Société pour la Propagation de la Foi*, mettant en avant le besoin d'établir des écoles 2° pour demander au Père Général des Lazaristes qu'il fit une fondation des Sœurs de Charité à Falmouth 3° pour acheter quelques objets dont nous avons besoin pour l'ornementation de la chapelle 4° pour s'y aboucher en même temps avec le P. De Held. Il revint à la fin de décembre après la Fête de Noël²⁶. Il craignait avoir échoué dans sa demande qu'il avait faite à la *Propagande de la Foi* parce qu'il n'avait obtenu qu'une promesse qui ne fut en effet réalisée qu'environ une année plus tard lorsque je me trouvais seul chargé de la mission. Les Lazaristes lui avaient donné une réponse tout à fait négative. Il avait fait plusieurs emplettes très nécessaires pour notre église ou chapelle. Son entrevue avec le P. De Held lui avait fait comprendre que j'avais fait à ce dernier des rapports sur son compte et cela n'aboutit qu'à rendre sa conduite envers moi plus insupportable que jamais. J'eus pour Patron en l'année 1844 St Stanislas Kotska et je le pris comme un avertissement et un modèle pour ce qu'il m'était encore réservé de souffrir dans la compagnie de ce P. Lempfridt. Je passerai sous silence les excentricités par lesquelles il acheva de ruiner sa réputation et de se rendre surtout odieux et ridicule aux yeux des deux filles de Mme Edgar qui, comme leur mère,

²⁶ Sur ce voyage à Paris, cfr note 23.

avaient beaucoup d'esprit, ayant l'une et l'autre publié plusieurs bons livres de controverse, tandis que leur mère rédigeait des articles très intéressants qui furent publiés dans diverses revues catholiques. Avant la fête de Noël j'avais reçu l'abjuration d'environ trente catéchumènes que j'avais commencé à préparer près de six mois auparavant. Comme la plupart étaient des enfants dont les parents étaient catholiques mais avaient jusque là négligé leurs devoirs et avaient simplement par négligence permis que leurs enfants fussent élevés dans la Religion protestante, je croyais ne devoir pas trop temporiser, surtout que le Vicaire Général du diocèse qui était alors sans évêque m'avait exhorté à agir de la sorte. Le P. Lempfridt trouva fort mal que j'eusse reçu ces abjurations /13/ pendant son absence, et j'avoue que je l'avais fait exprès, connaissant son esprit arbitraire qui le portait à contrecarrer tout ce que je faisais. Il fut heureux de trouver cette occasion favorable pour écrire désavantageusement sur mon compte au P. De Held qui ne manqua pas de m'écrire une lettre pleine de réprimandes. Je n'en fus pas moins heureux d'avoir hâté la réception dans l'Église de ces enfants (plusieurs n'avaient pas ou à peine sept ans) qui commencèrent dès lors à réciter le chapelet et à se préparer à leur première communion. La conversion de ces enfants hâta en effet la conversion de plusieurs autres et surtout de leurs parents.

Les choses se passèrent ainsi jusqu'à la visite que nous fit le P. De Held vers le temps de Pâques. Le résultat de cette visite me fut favorable, mais tout en avouant l'incapacité du P. Lempfridt pour exercer la charge de Supérieur de la Mission, le P. De Held me dit qu'il ne pouvait faire de changement pour le moment. Quant à moi, rien n'était plus éloigné de ma pensée que d'être moi-même fait Supérieur de la Mission parce que j'en connaissais les difficultés auxquelles je ne voyais guère de remède.

Pendant cette tournée qu'il fit en Angleterre le P. De Held conclut les arrangements à prendre pour commencer une deuxième fondation qui avait été offerte longtemps auparavant par Mr Gandolfi²⁷ lors d'une retraite qu'il fit à St Trond. Il avait maintenant presque achevé la bâtisse d'une belle église gothique et d'un couvent également gothique qu'il nous destinait, dans le parc du château de son oncle le Squire Hornyold dont il devait hériter. C'était à Blackmore Park dans le village de Hanley près de Malvira, dans le District du Milieu (Midland District) dont Dr Wiseman était Vicaire Général et fut plus tard évêque résidant à Birmingham²⁸. Dans le courant du mois de juillet le P. De Held donna

²⁷ John Vincent Gandolfi (1818-1902) (Hornyold) de Hanley Castle. Cfr M. HODGETTS, *Blackmore Park* (Upton 1996) 11.

²⁸ Nicolas Wiseman (Sevilla 1802-London 1865), d'abord auxiliaire de

la nouvelle qu'il avait nommé le P. Lempfridt Supérieur de cette deuxième fondation où le P. Ludwig²⁹, qui venait d'être ordonné prêtre, serait son compagnon avec le Frère Étienne Seneugres³⁰ qu'on avait déjà envoyé depuis quelques mois à Falmouth. Je devais dans l'entretemps rester seul avec le Frère Félicien jusqu'à ce qu'on put m'envoyer un autre Père. Le P. Lempfridt aidé du Frère Etienne se mirent alors à faire leur préparatifs et ils emportèrent presque tous les livres de notre petite bibliothèque et tous les autres objets achetés à Paris à peu d'exception près, au point d'exciter au moins mon admiration, mais je me disais en moi-même que je lui permettais d'emporter encore plus, pourvu qu'il emportât à ce prix sa propre personne loin de nous. En partant, le P. Lempfridt me demanda de le bénir pour le succès de son voyage et de sa nouvelle mission. Lorsque je me trouvai seul, je me vis sans plus de ressources pécuniaires que cinq ou dix shillings et environ deux cents £ de dettes contractées pour des réparations ou modifications faites à la chapelle et divers achats non payés. J'avais alors l'occasion de pratiquer la confiance /14/ comme je l'avais autrefois désiré en lisant les vies des saints. Dieu m'avait donné cette confiance et me l'a toujours laissée quoique je ne méritasse pas cette faveur non plus que les autres qu'il me fit, mais ma confiance a toujours et surtout depuis cette époque été telle que chaque fois qu'il arriva qu'un Supérieur ou un confesseur crut devoir m'exhorter à la confiance, cela me fit à peu près la même impression que si l'on m'eut exhorté à croire qu'il y a un Dieu qui est la Vérité même. Je ne pourrais énumérer le nombre de fois que Dieu justifie cette confiance dans les divers cas de détresse dans lesquels je me suis trouvé pour le temporel et le spirituel. Je citerai entr'autres ce qui m'arriva immédiatement après le départ du P. Lempfridt lorsque malgré sa bonne volonté, cette dame fondatrice ne pouvait même pas me venir en aide, car elle ne sut guère donner en tout pendant tout le temps que nous fûmes à Falmouth c'est-à-dire. cinq ans, que la somme de deux cent cinquante £ St. dont la principale

Mgr Walsh pour l'Angleterre Centrale, puis cardinal Archevêque de Westminster de 1850 à 1865. *Hier. Cath.* VII, 261.

²⁹ Jean Baptiste Ludwig (Nordheim 1821), profès à St-Trond en 1839, *ChPCprB* I, 311. Prêtre à Luxembourg [Mgr Laurent] en 1844, *ChPCprB* II, 132. Début 1845, arrive à Hanley, *ChPCprB* II, 225. Revient à Wittem en juillet 1850, *ChPCprB* III, 298. En avril 1851, s'embarque au Havre pour New York, *ChPCprB* III, 361. Dispensé aux EU en 1852. *Cat. Gén.* XIII n° 275. *SHCSR* 22 (1974) 5.

³⁰ Le Frère Etienne Seneugres (Tournai 1806-Bishop Eton 1892) Profès à Tournai le 7 juin 1840, *ChPCprB* I, 342. En mars 1844, part pour Falmouth, *ChPCprB* II, 133. *Cat. Gén.* XIV n° 78.

partie fut dépensée par le P. Lempfridt. Il y avait à Falmouth un avocat récemment marié et qui était déjà en voie de se convertir lorsque nous arrivâmes. Il avait enfin fait son abjuration et j'eus le bonheur plus tard d'amener aussi sa femme à l'imiter et je baptisai leur fils aîné qui vit encore et lui donnai le nom d'Alphonse. Cet homme ainsi que sa femme devaient bientôt hériter de leurs parents une fortune considérable car ils sont maintenant les plus riches et pour mieux dire la seule riche famille de Falmouth possédant un revenu annuel de deux mille cinq cents £ St. À l'époque du départ du P. Lempfridt, ce Monsieur³¹ (qui soit dit en passant n'a jamais été notre bienfaiteur temporel sinon en cette occasion) me confia qu'il avait sur les bras une affaire importante qu'il recommandait à mes prières et qu'il avait promis à Dieu que s'il réussissait selon ses désirs, il me ferait une aumône de cinquante £ St. et m'enverrai un sac de farine et un de pommes de terre. Quelques jours après, il vint me dire que tout avait réussi comme par enchantement et qu'il s'étonnait de la crainte qu'il avait conçue auparavant. Ainsi je fus abondamment pourvu pour le moment. Peu de temps après, je reçus une lettre du secrétaire de la *Propagande de la Foi* m'annonçant que le conseil et l'œuvre avait voté une somme de onze mille frs en faveur de la Mission de Falmouth. Au commencement du mois de janvier 1845 arriva à Falmouth le P. Petcherin³² qui avait fait voyage avec le P. Ludwig qui était allé se joindre au P. Lempfridt resté jusqu'à alors seul à Hanley. Le P. Petcherin était accompagné d'un maître d'école qui, né à Falmouth où sa femme était restée, exerçait l'office d'instituteur à Londres. En ayant eu connaissance je l'avais engagé à venir m'aider à Falmouth comme maître d'école, il s'appelait De Lima³³. Je ne croyais pas pouvoir user /15/ mieux l'allocation de la *Propagande de la Foi* à laquelle je fis une nouvelle demande pour

³¹ [Note de Buggenoms:] Son nom est Thomas Moore Horsford et sa femme une fille du Capitaine John Bull qui ramena Louis Philippe de l'Amérique où il s'était exilé. Ce capitaine était un riche marchand et il prit Louis Philippe dans un de ses vaisseaux.

³² Vladymyr Petcherin [ПЕЧЕРИН] (Dymerka 1807 - Dublin 1885), profès à St-Trond en sept. 1841, *ChPCprB* I, 384 et ordonné prêtre à Liège par Mgr Mercy d'Argenteau en sept. 1843, *ChPCprB* II, 79. Depuis fin 1844 à Falmouth, mais en mai 1848 Held l'appelle à Clapham, *ChPCprB* II, 223; III, 41. Inscrit à Limerick le 27 mars 1854, *ChPCprB* IV, 210. Dispensé en 1861. *Catal. Gén.* XIII n° 311. KERSTEN, *JHL* VII, 203-204. Ses Mémoires furent publiés à Amsterdam en 1990 par Tom Eekman sous le titre *Van Over het Graf*. En anglais par M. Katz *The First Russian Political Émigré* (Dublin 2008). Partiellement en français par J. Beco dans *SHCSR* 52 (2004) 255-355.

³³ Cfr Mémoires de Petcherin in *SHCSR* 52 (2004) 325 & 328.

l'année suivante, en expliquant ce que j'avais déjà fait et le projet que j'avais déjà conçu d'établir un couvent de religieuses pour l'instruction des filles. À dater de l'époque du départ du P. Lempfridt, je dois dire que le P. De Held ne cessa plus de me témoigner la plus entière confiance et mes rapports furent toujours agréables, jusqu'à la visite que le P. Smetana³⁴ fit à Clapham et qui ne pouvait être agréable au P. De Held, comme je le dirai plus tard.

Le P. Petcherin qui m'avait été adjoint me fut un sujet de consolation surtout pour me décharger sur lui de la prédication. Pendant près de trois ans qu'il me tint compagnie à Falmouth, j'ai toujours écouté chacun de ses sermons avec un nouveau plaisir, ce que je n'ai pas pu faire lorsque je fus avec lui à Clapham et plus tard à Limerick, quoiqu'il fut toujours écouté par d'autres avec avidité. Il ne prêcha cependant jamais si bien qu'à Falmouth, parce que là il avait toujours une semaine libre pour s'y préparer et sachant qu'il connaissait déjà St Chrysostome qu'il avait lu dès son enfance sur les genoux de sa mère en langue grecque³⁵, je me hâtai d'acheter les œuvres de ce S. Père qui fut sa lecture habituelle pendant son séjour à Falmouth. Je m'aperçus cependant dès le commencement qu'il n'était pas homme pratique, car par un amour exalté de la liberté il avait, dès son arrivée à Londres, laissé tout son bagage derrière lui pour lui être expédié plus tard comme marchandise sans donner d'autre adresse que celle inscrite sur son coffre. Ce bagage arriva en effet environ un mois plus tard, non sans que je dusse m'employer pour empêcher plus de retard encore.

Je dirai maintenant ce que je pense de ce Père que j'ai eu tant de loisir de bien connaître. Il avait été confié dès son enfance à un gouverneur qui présida à toute son éducation. C'était un savant philosophe Polonais qui nourrissait dans son cœur une haine invétérée contre la tyrannie russe, mais sans religion³⁶. Il fit exercer son élève à déclamer en présence d'une troupe de serfs (le P. Petcherin était fils unique d'un

³⁴ Rudolph von Smetana (beau-frère de Bruchmann) (Wien 1802-Gars 1871), profès à Mautern le 5 janvier 1831 et prêtre le 31 juillet 1831. *Cat. Gén.* XIII n° 172. Nommé *Vicaire Général Transalpin* par Décret du St Siège [Orioli] le 1er juillet 1850. [AGHR 07 XII 3318]. Depuis juin 1851 réside à Coblenz jusqu'au printemps 1854, puis à Rome. DE MEULEMEESTER, *Bibliographie* II, 402-403; *SHCSR* 2 (1954) 272; 38 (1990) 398.

³⁵ Non pas en grec, mais en vieux slavon. cfr Mémoires de Petcherin in *SHCSR* 52 (2004) 322.

³⁶ Ce précepteur était Wilhelm Kessmann, un allemand âgé de 25 ans, originaire de Hessen-Kassel, parlant parfaitement le français, ardent bonapartiste et révolutionnaire acharné. Se suicidera quelque temps après. Cfr Mémoires de Petcherin in *SHCSR* 52 (2004) 270-271.

riche Seigneur de Kief, ---- de la garde impériale, charge qui était héréditaire) et à émouvoir leurs passions. Il avait l'intention remarquant les talents de son élève, d'en faire un jour un puissant instrument contre les oppresseurs de la Pologne. C'est ce qui a formé de bonne heure le P. Petcherin pour la prédication, mais en même temps, c'est ce qui lui a instillé une horreur pour la tyrannie et un amour pour la liberté, que la religion n'a pu déraciner plus tard. Il avait, et je ne doute pas qu'il ait conservé toutes les belles qualités qu'on peut désirer à un prêtre et à un Religieux, à cette exception près. J'ai toujours eu pour lui beaucoup d'estime, mais il n'a jamais pu avoir ma confiance comme directeur de conscience et je n'ai non plus jamais pu réussir à gagner la sienne pour un moment. La Foi était toujours pour moi inséparable de l'enseignement infallible de l'Église et tout en admirant les fleurs et les fruits qui sont les vertus et les œuvres des saints, je /16/ ne les ai jamais pu envisager que comme provenant indispensablement de l'arbre qui est l'Église. Pour le P. Petcherin, la Foi était trop isolée de l'Église et partant, les vertus et les bonnes œuvres qui sont l'apanage de la perfection du Chrétien et du Religieux n'étaient pas à ses yeux assez identifiées avec le principe qui leur donne la vie et doit la leur conserver. J'ai toujours été touché de cette différence qui existait entre lui et moi et tout en admirant ses belles qualités et ses vertus, J'ai toujours eu une secrète appréhension qu'il serait peut-être un jour victime de son enthousiasme pour le libéralisme qui n'est dans le fond que la liberté qui s'isole de l'enseignement de l'Église. Il fut du reste très fidèle à observer les moindres Règles, sauf la reddition du compte de conscience.

La pensée qui me dominait alors était que nous ne pourrions faire un bien solide et durable en Angleterre, à Falmouth surtout, qu'en établissant des écoles pour les enfants et surtout pour les enfants du sexe qui sont les plus faciles à gagner à la Religion, mais les plus exposées ensuite à se perdre, et je pensais surtout que ces filles devant plus tard devenir mères pour la plus grande partie, le moyen le plus efficace d'étendre le bienfait de la Religion était de travailler à les instruire solidement de bonne heure. Je ne pourrais dire jusqu'à quel point cette idée s'était emparée de moi. Je consacrai à cette intention toutes mes prières, j'offrais toutes mes peines et je m'offrais moi-même en sacrifice jusqu'à répéter souvent à Dieu que s'Il m'accordait de pouvoir être l'instrument de procurer ce bienfait à l'Angleterre, je consentirais à tout souffrir pour le reste de ma vie. J'entrepris alors de veiller entr'autres tous les jeudis jusqu'à minuit devant le T.S. Sacrement pour obtenir cette grâce, et le P. Petcherin se joignit volontiers à moi tout le temps que nous fûmes à Falmouth. Ayant entendu parler avantageusement

des Sœurs de N.D.³⁷, j'écrivis à la Supérieure Générale (qui vit encore) pour lui proposer une fondation à Falmouth. La réponse fut favorable quoique conditionnelle. Je m'appliquai alors à préparer les voies et je tâchai d'acquérir une maison qui convenait admirablement. C'était la plus grande maison de Penryn, ville située à une demi-heure au plus de marche de Falmouth. Cette ville comptait quatre mille âmes, les habitants généralement pauvres ou travaillant dans des manufactures et ayant beaucoup d'enfants. Cette maison qui pouvait suffire pour un vaste pensionnat et avait un très grand jardin, avait été bâtie peu de temps auparavant par un riche marchand, mais elle était abandonnée depuis deux ans parce qu'on la disait hantée de mauvais esprits depuis qu'un meurtre avait été commis dans son enceinte. À cause de cela je pus l'acquérir pour le quart de sa valeur, à la condition facile de payer d'abord trois cents £ St. et de payer un intérêt ordinaire pour sept cents £ St qui resteraient hypothéquées. C'était en tout vingt-cinq mille frs. /17/ Je conclus donc ce marché et me mis en route dans le mois d'octobre 1845 pour aller régler les affaires de la fondation avec la Supérieure Générale à Namur³⁸ et ensuite me mettre bien en rapport avec les membres du Conseil de la Propagation de la Foi à Paris. J'offris la messe à cette intention le jour de Ste Thérèse avant mon départ de Londres. C'est à cette époque que je commençai à être de nouveau plus consolé dans l'oraison que je ne l'avais été depuis mon départ pour l'Angleterre avec le P. Lempfridt. Ma visite à Namur n'était que préparatoire à une seconde visite que je ne devais faire après avoir été à Paris. Mon but principal, indépendamment des affaires de la *Propagande de la Foi* qui en étaient comme l'occasion, consistait à faire une espèce de pèlerinage à N.D. des Victoires afin de bien connaître par l'intercession de la Ste Vierge qui m'écoutait toujours, si c'était bien la volonté de Dieu que j'établisse les Sœurs de N.D. dans les Cornouailles, car, malgré l'achat de la maison, les choses étaient encore indécises, l'évêque de Namur³⁹ qui est le directeur Général de cet Institut s'y opposait autant qu'il le pouvait, et n'avait consenti que parce que la Supérieure Générale (native de Liège comme moi et qui me connaissait) était por-

³⁷ Les *Soeurs de Notre-Dame de Namur*. Congrégation fondée en 1796 à Amiens (Somme, France) par Sainte Julie Billiart (1751-1816), approuvée à Namur (Belgique) en 1818. A. MAEDER, *Nostra Signora di Namur*, in *D.I.P* IV, 1320-1321 & VI, 345-347.

³⁸ Mère Constantine Collin, cfr *D.I.P.* VI, 346.

³⁹ Mgr Nicolas Dehesselle (Charneux 1789-Namur 1865), évêque de Namur de 1836 à sa mort. Succède à Barrett et précède Victor Dechamps, Rédemptoriste. *Hier. Cath.* VII, 275; *Nouveau Dictionnaire des Belges* I, 145.

tée à cette fondation qui allait être la première de cet Institut en Angleterre. On avait fait faire des neuvaines par des Carmélites et d'autres et les réponses étaient favorables à l'entreprise. Étant donc à Paris, où j'arrivai un samedi, le jour de la fête de l'archange Raphael⁴⁰, j'allai demander au vénérable curé Desgenetes la permission de dire tous les jours la Ste Messe à l'autel de N.D. des Victoires, lui confiant mon projet de fondation. Il m'accueillit avec la plus grande bienveillance et donna les ordres requis pour que je puisse célébrer tous les jours pendant une semaine la messe devant l'image de N.D. des Victoires. Je crois pouvoir dire que depuis l'affaire de la vocation de mes sœurs qui m'avait fait prier mieux que jamais, j'avais appris un secret que je voulais surtout mettre en pratique pour m'assurer du succès de cette fondation des Religieuses, et c'était de demander à la Ste Vierge de me faire entendre intérieurement mais d'une manière claire pour l'entendement quelle était la volonté de Dieu. Ce moyen ne m'a pas toujours réussi dans mes doutes, dans ce sens que je suis souvent en pareil cas resté sans réponse et j'en ai toujours conclu que c'est une réponse négative. Je crois qu'il suffit d'avoir eu une fois l'expérience d'une réponse positive véritable pour pouvoir toujours la distinguer de qui proviendrait de l'imagination ou du démon, et ceci est vrai, je crois, pour quiconque prie avec une nudité parfaite de volonté propre c'est-à-dire avec une simple indifférence et l'unique désir de savoir ce que Dieu veut ou ne veut pas. Je n'ai jamais parlé de ceci à aucun confesseur, mais je crois devoir le faire maintenant dans ce récit confidentiel. J'interrogeai donc ainsi la Ste Vierge et la réponse fut jour après jour toujours la même: *Il faut faire cette fondation quoiqu'elle ne réussira pas*. Pour m'exprimer en d'autres termes, la première partie de cette réponse était positive à n'en pouvoir douter, l'autre était tout le contraire, et pour la rendre le plus exactement possible, je devrais me servir de l'expression suivante: *Je ne vous donne aucune assurance que vous réussirez dans cette fondation*, ce qui m'annonçait confusément de grandes croix. C'était bien embarrassant, mais en résumé je ne doute pas qu'il me fallut aller en avant comme au martyr. /18/ Je me rappelai l'histoire de la vocation de mes sœurs, surtout de la plus jeune, où j'avais atteint mon but tout en échouant d'abord en apparence. C'est ainsi que Dieu m'avait préparé de loin, car la réponse que la Ste Vierge m'avait donnée à cette première occasion, ressemblait beaucoup à cette dernière. La fondation eut donc lieu et j'emmenai avec moi six Religieuses dont une était irlandaise, une autre commençait à apprendre l'anglais et les autres ignoraient cette langue. Humainement parlant, c'était une absurdité de penser réussir à former avec succès un pareil

⁴⁰ C'est-à-dire soit vendredi 24 octobre, soit samedi 25 octobre 1845.

établissement dans une ville toute protestante et sans autres ressources que les promesses de la *Société pour la Propagation de la Foi* et des espérances dans la Providence. À dire vrai, je n'y voyais pas clair, sinon que j'étais sûr de n'avoir en vue que la volonté de Dieu et n'avait de confiance qu'en Lui. Cet établissement des Sœurs de N.D. fut pour moi une source de croix et de bénédictions dont je vais tâcher de donner l'abrégé. En introduisant les Sœurs dès leur arrivée dans le nouveau couvent que j'avais fait préparer pour leur réception, la Sœur Supérieure que j'accompagnais fut rudement lancée par une force invisible contre le mur à côté de l'escalier intérieur, nous étions entrés par le jardin, qu'elle s'apprêtait à monter et il y eut pour quelques instants une véritable lutte entre elle et cette puissance invisible, elle perdit sa coiffe dans les efforts qu'elle fit et enfin elle réussit à se dégager et à entrer dans la maison. Nous n'attachâmes aucune importance à ceci, mais ce qui arriva plus tard nous fit soupçonner avec fondement que le démon y était pour beaucoup. Nous prîmes d'abord les arrangements nécessaires pour faire connaître l'établissement qui fut bientôt mis en état de recevoir des pensionnaires et surtout des externes dans une école gratuite. L'évènement le plus remarquable dès le commencement fut que, dès la première fois que j'entendis les confessions de la communauté, la Sœur qui était Supérieure de la petite fondation éprouva un contentement semblable à celui que j'éprouvais moi-même, c'était quelque chose de semblable à une connaissance intérieure que Dieu nous donnait réciproquement. Je connus ce qu'elle voulait me dire avant qu'elle ouvrît la bouche et tout ce que je lui disais était vrai. Nous connûmes donc l'intérieur l'un de l'autre sans beaucoup de paroles. Elle était à peine plus âgée que moi et avec cette différence qu'elle avait dès son enfance reçu sa vocation au couvent, ayant même connu les fondatrices de son Institut. Dieu l'avait conduite autant que possible par les mêmes voies que moi, des épreuves intérieures peut-être plus fortes, des grâces privilégiées que je n'avais fait qu'entrevoir, et surtout elle n'avait jamais pu s'ouvrir à aucun confesseur, et par conséquent n'avait jamais été connue que très superficiellement. Comme /19/ ses secrets ne sont pas les miens, je n'en dirai que ce qui peut être dit sans indiscrétion. C'était la personne par qui Dieu voulait que j'apprisse sans qu'elle s'en doutât tout ce qui m'importait de savoir sur les voies intérieures et les dons du St Esprit, et comme si Dieu m'avait choisi pour la conduire, il me faisait savoir chaque fois qu'il était nécessaire tout ce qui lui importait d'apprendre avant même qu'elle me l'eût demandé. C'est ainsi qu'il arriva plusieurs fois je fus porté à lui écrire quelques notes qui étaient la réponse d'une lettre qu'elle voulait, mais n'avait pas encore eu le temps de m'écrire. J'avais déjà employé mes loisirs à lire toutes les vies des Saints que j'avais pu me procurer, mais ce qui fut pour moi

comme une révélation fut la lecture des œuvres de St Jean de la Croix qui me furent envoyées par les Carmélites de Llanherne, qui ne les avaient elles-mêmes jamais osé lire, car, comme je les confessais extraordinairement de temps à autre, elles voulaient apprendre de moi si elles pouvaient en faire usage. Je commençai la lecture des Œuvres de St Jean de la Croix pendant une retraite de cinq jours que je fis à Falmouth et je dois dire que je le lus avec plus d'avidité que les gens du monde ne pouvaient lire le roman le plus propre à fasciner l'esprit. Il semblait qu'une lumière surnaturelle me faisait en même temps tout comprendre, car, contrairement à mon attente, je n'y vis rien d'obscur d'un bout à l'autre. Je fus pendant cette lecture comme ombragé d'une manière sensible de la présence de Dieu dont je conservais l'impression longtemps après, sans m'en pouvoir distraire, étant quelque fois, lorsque je me trouvais seul, comme forcé de me prosterner en adorant la présence de Dieu. Je lus, ou plutôt je relus mieux que je ne l'avais fait auparavant les Œuvres de Ste Thérèse qui furent comme une confirmation exemplifiée de St Jean de la Croix, et ces deux auteurs ont été pendant près de quatorze ans ma lecture habituelle ou, pour mieux dire, le commentaire auquel j'eus recours tous les jours pour y chercher ce qu'il me fallait après avoir une bonne fois acquis la connaissance des enseignements qui s'y trouvaient. Je n'ai jamais pu goûter autant aucun autre ouvrage de théologie mystique mais j'en ai parcouru beaucoup d'autres pour en juger plutôt que pour y puiser d'autres connaissances que celles que j'avais trouvées dans St Jean de la Croix et Ste Thérèse. J'admirai le soin minutieux de la Providence en m'envoyant à l'heure qu'il le fallait ces écrits de St Jean de la Croix par les mains des Carmélites qui m'invitaient elles-mêmes à les lire. Cela n'aurait pas porté le même fruit plus tôt, et j'aurais été embarrassé si je ne l'avait fait alors pour pouvoir résoudre sûrement les cas difficiles qu'il me fallait bientôt savoir résoudre.

Je continuai maintenant le récit de ce qu'il y ait eu de plus marquant dans la fondation des Sœurs de N.D. qui fut d'ailleurs une de mes œuvres principales en Angleterre et le moyen d'y travailler efficacement au développement de notre Congrégation. Les Sœurs de N.D. arrivèrent à leur destination à Penryn vers le 18 novembre 1845. Au mois d'avril suivant on avait distribué des prospectus et fait tous les préparatifs /20/ pour la réception des élèves, mais il n'en était encore venu qu'une demi-douzaine pour l'école gratuite qui était le but principal. Avant le mois de Marie, je promis aux Sœurs, presque sans y penser, qu'elles devaient demander à la Ste Vierge de leur envoyer pendant le mois de mai autant d'élèves que ce mois avait de jours, et qu'elles l'obtiendraient. Elles prirent la chose plus au sérieux que je ne l'avais d'abord imaginé et je vis que j'allais être réputé faux prophète si

la Ste Vierge ne les exauçait pas. Il fallait que toutes ces élèves vinsent de parents protestants. La Ste Vierge obtint à la lettre trente et une élèves de plus pendant le mois de mai. La classe devenait trop petite et je dis aux Sœurs qu'elles devaient maintenant s'adresser au S. Cœur de Jésus et que si trente élèves arrivaient encore pendant ce mois, je le considérerais comme un signe que Dieu voulait que nous fissions bâtir dans le jardin une école plus vaste. Nous fûmes encore littéralement exaucés et nous bâtîmes une école plus vaste qui fut fréquentée après un an par environ quatre-vingt-dix élèves, mais la chose principale était le catéchisme que je donnais tous les dimanches dans l'après-midi dans cette classe qui pouvait contenir cent cinquante personnes et alors plusieurs d'entre les mères des enfants venaient entendre l'instruction ainsi que des ouvrières empêchées de fréquenter l'école des enfants pendant la semaine. Après l'instruction, tout l'auditoire se rendait à la chapelle qui était à l'extrémité opposée, de sorte que c'était un beau spectacle de voir la procession de plus de cent filles ou femmes encore protestantes traversant ainsi le jardin pour aller entendre chanter les litanies de la Vierge et recevoir après l'instruction, la bénédiction du T.S. Sacrement. Toutes apprenaient avec avidité les cantiques que les Sœurs leur apprenaient et cela formait un chœur admirable. En parcourant les rues de cette ville dans la soirée, on entendait dans la plupart des maisons quelques enfants qui chantaient des cantiques en l'honneur de Marie. Cela continua environ deux ans, c'est-à-dire presque au commencement de 1848. Les Ministres protestants alarmés écrivirent aux directeurs de la *Société Biblique* à Londres qui dépêcha des prêcheurs extraordinaires et divers agents qui firent des visites domiciliaires pour détourner par toutes sortes de moyens les parents de continuer d'envoyer leurs enfants aux écoles des Sœurs, et les parents, les hommes surtout, pères de famille croyant leurs intérêts compromis retirèrent pour la plupart leurs enfants. Une vingtaine restèrent fidèles jusqu'à la fin et furent reçus ou promirent de se faire plus tard recevoir dans l'Église. Les affaires du pensionnat servirent également à justifier notre confiance sans réaliser à la fin nos espérances comme nous l'entendions alors. Je me rappelle entr'autre que peu de temps avant la fête de Ste Anne (26 juillet) nous convînmes de faire une neuvaine en l'honneur de cette Sainte et d'offrir la Ste Messe le jour de sa fête afin d'obtenir des pensionnaires et la neuvaine /21/ était à peine achevée que nous reçûmes des lettres de divers endroits de l'Angleterre des élèves comme pensionnaires au Couvent et parmi ces élèves il y en avait trois qui portaient le prénom d'Anne, et qui furent en effet reçues comme pensionnaires. Un riche marchand de Rio de Janeiro né à Falmouth et devenu catholique au Brésil nous annonça qu'il enverrait ses demoiselles à ce même pensionnat, mais comme il

changea d'avis et retint ses filles, il envoya en échange tous les ans cent £ St. aux Sœurs de N.D. Les raisons pour lesquelles Dieu voulut cette première fondation des Sœurs de N.D. à Penryn étaient 1° de leur faire faire comme à nous à Falmouth une espèce de noviciat et nous faire mériter en souffrant bien, les grâces qu'il nous réservait pour les fondations qui suivirent. 2° C'est pendant les quelques années qu'elles passèrent dans cette première fondation qu'elles reçurent leurs neuf premières novices presque toutes protestantes converties par mon entremise, une d'elle mourut dans de grands sentiments de ferveur le jour du premier anniversaire de sa prise d'habit. Les huit autres ont toutes persévéré et plusieurs sont encore maintenant ou Supérieures ou premières Maîtresses dans les autres maisons que les Sœurs ont depuis fondées en Angleterre. 3° Je puis ajouter que la part que je pris dans cette fondation et surtout la direction de la communauté et des jeunes personnes en qui je reconnus une vocation et que je formai d'avance aux épreuves de la vie religieuse, me valut plus d'expérience pratique dans la conduite des âmes que je n'en aurais pu acquérir dans des circonstances moins difficiles. 4° On verra dans la suite de ce récit comment l'établissement des Sœurs de N.D. à côté de Falmouth était selon les desseins de la Providence nécessaire pour nous maintenir dans ce premier poste de manière à nous donner l'occasion de passer à Clapham à l'heure voulue par la Providence.

Je vais reprendre le récit des épreuves que Dieu ne tarda pas à nous envoyer à l'occasion de l'établissement des Religieuses. Vers la fin de 1846, nous fûmes fort embarrassés parce que tous nos fonds étaient épuisés et contrairement à notre attente l'allocation que nous reçûmes cette année de la *Propagation de la Foi* se réduisait à une somme très minime et parfaitement insuffisante. Encouragés par notre nouvel évêque Dr Baggs⁴¹ (qui mourut bientôt de chagrin à cause des dettes dont son prédécesseur avait grevé le diocèse, surtout en détournant des sommes considérables léguées pour le maintien de diverses missions et qui avaient été affectées contrairement aux intentions des légataires) et muni de la permission du P. De Held, je résolus d'aller faire une quête à Londres. Je partis donc avec l'argent nécessaire pour arriver à Londres, mais rien de plus. Je m'y logeai le plus pauvrement que je pus, non à l'hôtel mais dans une maison honnête où je fis marché de payer quarante shillings pour avoir pendant un mois l'usage /22/ d'une chambre et une collation ou déjeuner tous les matins. Je ne dépensai pas davantage

⁴¹ Mgr Charles Baggs (1806-Prior Park 16 X 1845): Vicaire Apostolique du District Occidental de l'Angleterre. Succède à Peter Baines (+juillet 1843). *Hier. Cath.* VII, 302. *DHGE* VI, 209.

pendant tout ce mois pour mon entretien à Londres. Je logeais non loin de l'église où je célébrais la messe et il se trouva que le Comte d'Arundel et de Surrey qui devint Duc de Norfolk par la mort de son père, ayant assisté à ma messe le premier dimanche m'invita à dîner chez lui et me donna cent £ St. me promettant de m'aider à l'avenir chaque fois que je serais véritablement dans le besoin, ce qu'il fit aussi longtemps qu'il vécut et que cela fut nécessaire. Je fis ensuite connaissance des Catholiques les plus connus pour leur libéralité et l'un m'introduisant à l'autre je fis ainsi les connaissances les plus utiles non seulement pour subvenir aux frais de notre établissement des Religieuses, mais aussi au maintien de notre propre fondation qui était restée sans ressources, les collectes du dimanche ne montant jamais à plus de cinq ou six shillings et c'était tout notre revenu de la Mission. Et ce fut surtout à l'aide de ces riches Catholiques qui prenaient un grand intérêt aux progrès de la Religion en Angleterre que je ménageai insensiblement l'affaire de notre fondation à Londres. Je me présentai à l'évêque de Londres qui n'était alors que Vicaire Apostolique et par l'influence qu'exercèrent ces bienfaiteurs avec lesquels la nécessité de soutenir le couvent des Sœurs m'avaient mis en rapport, Je fus cause de tout ce qui facilita en 1848 notre fondation à Clapham. Le Duc de Norfolk fit lui-même la quête dans notre église improvisée le jour de l'ouverture de notre maison de Clapham le deux août fête de St Alphonse en 1848, et ce fut à l'aide de la caution que souscrivirent quatre autres de ces bienfaiteurs que le P. De Held obtint l'emprunt nécessaire pour faire l'achat de la maison qui est devenue notre couvent de Clapham. Parmi ceux qui m'aidèrent avec le plus de bienveillance, outre le Duc de Norfolk, je nommerai l'honorable Charles Langdale dont le fils est devenu Rédemptoriste⁴² et des deux frères Lord Stourton et Sir Edward Vavassour. Puis l'honorable Edward Petre qui devait bientôt mourir en léguant à sa jeune veuve, fille de Lord Stafford, une fortune immense (puisque sa principale propriété fut vendue cent vingt-cinq mille £ St.) avec recommandation d'employer autant que possible cet argent pour le bien de l'Église en Angleterre, sa veuve ayant même avant son mariage témoigné du désir d'embrasser la vie religieuse. Cette veuve qui unissait les talents les plus précieux à une piété solide fut providentiellement forcée de se mettre plus tard sous ma direction et elle devint Sœur de Notre-Dame. Elle est maintenant assistante de la Supérieure Générale et première Maitresse des novices⁴³, et

⁴² Henry LANGDALE (Houghton 1837-Clapham 1871), profès à Bishop Eton en 1861. *Catalogus Prof.* XI, 06.

⁴³ Cfr Dom Bede CAMM *Sister Mary of St Francis, S.N.D. Hon. Laura Petre (Stafford-Jerningham)*, London, 1913.

ses immenses revenus ont été on ne peut plus sagement employés pour seconder les fondations nombreuses que les Sœurs de ND /23/ ont rapidement faites en Angleterre où elles sont sans contredit à la tête de tous les autres établissements de Religieuses pour l'éducation dans toutes les branches et surtout pour l'instruction des pauvres du sexe féminin. D'après les renseignements que je me suis procurés depuis que je suis à Rome les Sœurs de N.D. donnent maintenant dans les principales villes de l'Angleterre une instruction solide à 12.111 enfants pauvres. Mes vœux ont donc été bien exaucés, et j'ai de quoi bénir Dieu d'avoir embrassé l'espèce de martyr que me révélèrent ces paroles que Notre Dame des Victoires me faisait comprendre dans le recueillement de la prière: *Il faut faire cette fondation mais elle ne réussira pas*, c'est-à-dire comme vous l'entendez et c'est ce que je soupçonnais vaguement dès lors. J'ai franchi les détails qui sont les anneaux de la chaîne entre la fondation de Penryn et la situation des Sœurs de Notre-Dame quelques années plus tard, afin de mieux faire saisir par ce rapprochement ce que jusqu'aujourd'hui personne que je sache n'a pu apprécier sinon les Sœurs de Notre-Dame elles-mêmes.

Je vais reprendre le fil de l'histoire à partir de mon apprentissage de mendiant à Londres. Avant mon départ pour faire cette quête, j'avais laissé à Penryn une Sœur dangereusement malade et lorsque je revins après un mois d'absence, peu de jours avant la fête de Noël, je la trouvai dans l'état le plus alarmant, elle avait perdu l'usage de ses membres et ne pouvait plus rien prendre sans devoir le rejeter à l'instant, le médecin qui l'avait visitée tous les jours lui avait administré du mercure (salivation) qui avait noirci sa langue et ses dents et elle éprouvait une extinction de voix. La veille de Noël, je me rendis vers le soir pour confesser la communauté et les pensionnaires et comme c'est l'usage en Angleterre célébrer la messe de Minuit à laquelle toutes devaient communier. Une demi-heure avant minuit, j'allai visiter la malade afin de la confesser aussi et la consoler, car les vomissements continuels ne me permettaient pas de lui administrer la sainte Communion. Lorsque je fus près d'elle, elle me fit entendre qu'elle voulait que je lui donnasse l'ordre d'être guérie afin de pouvoir assister à la chapelle à la messe de minuit et y recevoir la communion. Je crus d'abord que cette sœur était dans le délire et tâchai de la calmer mais comme elle insistait, je lui dis qu'il me fallait auparavant consulter la volonté de Dieu et que j'allais prier à cette intention, lui promettant de revenir avant de commencer la messe, si Dieu m'inspirait de lui donner cette obéissance. En la quittant je consultai la Supérieure qui n'était pas d'avis que je fisse ce que la malade demandait, et je craignais aussi que ce ne fut un délire et que si je lui commandais de se lever, la Sœur ne se fit un mal sérieux en se jetant hors de son lit.

Enfin nous nous mîmes à prier et après quelque temps, je n'hésitai plus, et après avoir enjoint à la malade de se lever, je la laissai /24/ avec l'infirmière et me hâtai de descendre (elle était logée au deuxième étage de la maison) pour aller me préparer à célébrer la Sainte Messe. Quelle ne fut pas ma surprise de voir quelques instants après la malade entrant dans la chapelle et s'agenouillant près de l'autel lorsque j'y montais pour commencer la Messe. Sans l'aide de l'infirmière, elle s'était levée seule et avait descendu de même l'escalier, et ce qui nous causa à tous le plus d'admiration fut l'entendre chanter en s'accompagnant elle-même, car elle était organiste et directrice du chœur, pendant toute la Messe. Les autres Sœurs ne purent guère l'accompagner en chantant avec elle, tant elles étaient émues. À la Communion elle s'approcha avec les autres Sœurs et s'agenouilla devant l'autel sans soutien pour recevoir la sainte hostie. En un mot elle était parfaitement guérie. Le matin qui suivit cette guérison, le médecin vint comme de coutume pensant la trouver moribonde, mais au lieu de le laisser monter à sa chambre, on l'introduisit au parloir où la Sœur se présentant gaiement devant lui, il en fut si frappé qu'il en versa des larmes. Comme il apprit que la Sœur avait chanté à minuit, il la pria de chanter encore, et elle entonna à l'instant un cantique en l'honneur de la Ste Vierge en touchant du piano, à la grande admiration de ce médecin qui était protestant. Elle lui dit que Dieu avait fait ce miracle pour qu'il se convertît à la religion catholique. Ce médecin reçut certainement cette grâce car il fit les aveux les plus explicites sur sa croyance et sur sa conviction que l'Église catholique était la seule véritable Église, mais la crainte de compromettre les intérêts temporels le firent différer comme beaucoup d'autres. Il me donna par écrit une attestation de l'état dans lequel la Sœur, qu'il visita tous les jours pendant plus d'un mois, se trouvait la veille de Noël, et l'entière disparition de tous les symptômes de sa maladie le jour suivant, ajoutant qu'il ne pouvait expliquer la cause de cette guérison.

Je vais maintenant copier une partie du compte de conscience que cette Sœur me rendit quelques jours après sa guérison et que je lui fis faire afin d'en prendre plus exactement note, car la Sœur Supérieure qui avait été témoin de ce que je vais rapporter m'en avait déjà donné connaissance. Le 26 novembre, la malade avait reçu pour la dernière fois avant la nuit de sa guérison, la Sainte Communion en forme de viatique. Après cette communion elle entra dans un profond recueillement qui dura deux heures. Sa figure était enflammée et elle ne cessait de tenir les mains jointes d'une manière extatique. Elle vit alors N.S. en croix qui l'invitait à souffrir à son exemple avec patience, et elle de répéter *Tout ce que Vous voulez, Seigneur, tout ce que Vous voulez !* Après cette vision la Ste Vierge lui apparut portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Le lendemain

à la même heure (trois h. de l'après-midi) elle eut encore pendant environ /25/ deux heures la visite de la Ste Vierge portant l'Enfant Jésus. La figure de la malade était plus animée encore que la veille et en tendant les mains vers la Ste Vierge, elle ne cessait de répéter *Oh, laissez-moi aller à Vous!* Le troisième jour, la même apparition se renouvela à peu près à la même heure, mais après avoir longtemps tendu les bras vers la Ste Vierge et l'Enfant Jésus, elle reçut le divin Enfant dans les bras et le conserva pendant près d'une heure. Au sortir de cette extase, elle fut toute confuse de voir qu'elle n'avait pas été seule, la Sœur Supérieure se trouvait au chevet de son lit. Ces faveurs extraordinaires lui étaient accordées pour la soutenir dans ses peines intérieures qui étaient extrêmes et contre les assauts de l'ennemi du salut qui la tourmentait sous des formes visibles. Un autre jour elle vit la Ste Vierge sous la forme de N.D. des Douleurs qui lui répétait *Ah, priez donc pour la conversion des Protestants.* Enfin elle eut aussi l'apparition de la Ste Vierge avec l'Enfant Jésus, accompagnés de St Joseph, de St Alphonse et de Mère Ignace, deuxième Supérieure Générale de son Ordre, qu'elle avait intimement connue dans son enfance et qui était morte depuis en odeur de sainteté. L'Enfant Jésus tenait dans ses mains un tableau sur lequel se trouvait le chiffre 1849 que la Ste Vierge lui montrait du doigt. La Sœur Supérieure qui était présente et à qui la malade disait ce qu'elle voyait, lui demanda ce que signifiait ce chiffre. Elle répondit *Oh, alors Dieu nous enverra une grande bénédiction!* La veille de Noël ballottée entre le pressentiment de sa mort prochaine et la promesse de sa guérison qu'il lui avait été faite pendant une de ses apparitions qu'elle eut encore de la Mère Ignace, elle eut recours à un petit manuel à son usage où se trouvent réunis un grand nombre de textes du Nouveau Testament et, l'ouvrant comme machinalement, ses yeux tombèrent sur ce texte *Prenez courage, ma fille, votre foi vous a guérie, allez en paix et soyez délivrée de votre infirmité* (Mt, 9, 22). Ces paroles furent cause de la demande qu'elle me fit de lui commander d'être guérie. Je passe sous silence les autres détails de ce qui arriva de surnaturel à cette Sœur en cette occasion, pour faire observer que ce fut précisément en 1849 que cette veuve qui est maintenant la Sœur Marie de St François, se mit sous ma direction et selon l'avis que je lui donnai passa à Namur pour y faire d'abord connaissance de l'Institut qui se trouvait parfaitement selon ses désirs, fut cause qu'elle demanda d'y être admise et lui fit l'abandon de tous ses biens. Lorsque cette Dame se mit sous ma direction, je n'avais aucun doute qu'elle ne fut destinée de Dieu à accomplir la prophétie révélée trois ans auparavant par le chiffre 1849. Mais je n'ai jamais dit mot de ces visions que je viens de rapporter, ni à cette personne ni à aucune autre, de sorte qu'à l'exception de la Sœur qui fut ainsi favorisée et de la Sœur Supérieure

qui en fut témoin, personne autre que moi n'a su jusqu'à présent ce que je viens d'écrire, et je n'en ai même plus parlé depuis, une seule fois à la Sœur qui eut les visions, et je ne doute pas que c'est à l'aide de cette discrétion, que je réussis à empêcher qu'elle fut connue dans sa communauté par d'autres que par sa Supérieure qui a toujours été discrète.

/26/ J'interromprai maintenant le fil de l'histoire de la première fondation des Sœurs de N.D. pour le reprendre à l'époque de leur départ pour Clapham lorsqu'il fut décidé que nous devions abandonner notre fondation de Falmouth dont je vais continuer le récit. L'école des garçons que j'établis ne réussit guère et je dus y mettre un terme après une année d'essai dispendieux parce que le Maître étant trop sévère s'était aliéné l'affection de ses élèves et la confiance des parents, et en un mot il n'avait plus d'élèves, et je ne pus me procurer un meilleur Maître. Peu avant l'établissement des Sœurs de N.D. à Penryn, Mme Edgar qui, pour complaire à ses demoiselles, avait fait l'acquisition de deux chevaux et d'un carrosse, m'invita avec beaucoup d'insistance à faire usage de son carrosse pour aller avec elle visiter les Catholiques irlandais de Truro, ville distante de douze miles de Falmouth et où je me rendais assez souvent à pied ou à cheval. Je refusai, bien contre son gré, et il arriva que cette fois (je n'avais d'ailleurs jamais accepté avant et ne le fis jamais après) Dieu sembla vouloir me donner une preuve de son approbation de ma conduite, car en revenant de cette course, les chevaux s'emportèrent et cette dame fut précipitée de son carrosse qui avait heurté contre un morceau de pierre. Elle se cassa la jambe, son petit chien fut tué et le cocher assez grièvement blessé. On la ramena sur une chaise avec grande peine jusque dans sa maison qui était distante d'un mile environ de l'endroit où elle eut cet accident. Elle garda le lit plusieurs mois et la jambe fut guérie lorsque je partis pour aller chercher les Religieuses en octobre 1845⁴⁴. Mme Edgar voulait que je m'employasse pour la faire recevoir au nombre des Sœurs de N.D., je m'y promis de m'y employer et je le fis fidèlement, c'est-à-dire que je fis connaître son désir à la Supérieure Générale en lui disant en même temps ce que j'en pensais. Comme je m'y attendais la Supérieure Générale refusa et je fis connaître à Mme Edgar que le résultat de mes démarches avait été infructueux. Elle soupçonna bien que je n'avais pas parlé à la Supérieure Générale de manière à la faire admettre à tout prix, et dès lors elle m'ôta toute sa confiance et se mit sous la direction du Père Petcherin qui approuva le projet qu'elle eut alors de se faire recevoir dans un couvent de la Visitation à Clifton, près de Bristol. Elle y fut reçue et fit grand bruit de son

⁴⁴ Cet épisode est raconté par Petcherin dans ses Mémoires, cfr *SHCSR* 52 (2004) 282. Et Katz (cfr note 32), 137.

bonheur, mais le mois après elle dut en sortir. Elle ne m'a jamais plus rendu ses bonnes grâces surtout que j'eus l'occasion de lui déplaire en une autre occasion qu'elle me montra un testament qu'elle avait fait et par lequel, après avoir fait la division entre ses enfants, elle ajoutait que tout le reste (il ne restait rien que des biens hypothéqués au-delà de leur valeur), elle /27/ le léguait à notre Congrégation pour le maintien de la Mission de Falmouth. Je lui écrivis alors pour la remercier de ses intentions et refusai. Elle en fut fort offensée et je passerai sous silence les preuves qu'elle me donna par la suite de son ressentiment⁴⁵. Elle alla résider quelque temps près de Kelstone (douze miles de Falmouth) où l'aînée de ces demoiselles fit la connaissance d'un avocat qui la demanda en mariage, mais qu'elle n'accepta qu'à condition qu'il serait Catholique. Le P. Petcherin le reçut dans l'Église après qu'il eut été dûment instruit et le mariage eut lieu⁴⁶. Ils s'établirent à Kelstone où ils résident encore avec plusieurs enfants qui furent le résultat de ce mariage. Une dame qui résidait dans le même endroit vint alors me trouver pour se faire recevoir dans l'Église et je la reçus, et ensuite son mari, ses six enfants (dont deux sont maintenant Religieuses) et tous ses domestiques. Cette famille du nom de Pike habite Camborne à quinze miles de Falmouth où ils ont été le commencement d'une nouvelle Mission, car Mr Pike était un des principaux exploiters des mines de plomb, très célèbres depuis longtemps dans la Cornouaille et avait environ quinze mille ouvriers mineurs sous ses ordres, dont beaucoup étaient Irlandais. Cette famille a fourni aux dépenses d'une chapelle temporaire et à l'entretien d'un chapelain que la Providence m'aida à leur procurer. Ce commencement a réussi et a donné lieu à la bâtisse d'une église convenable et la congrégation catholique y est même plus considérable qu'à Falmouth. J'en parlerai encore plus tard.

Bientôt après l'arrivée du P. Ludwig pour seconder le P. Lempfridt à Hanley (janvier 1845), ce jeune Père qui eut probablement à souffrir quelque chose de semblable à ce qui m'était arrivé avec ce Père Lempfridt n'eut pas les mêmes grâces que moi pour patienter, et en très peu de temps il y eut des scènes fâcheuses. Le P. De Held en étant informé écrivit au P. Lempfridt de se rendre à Bruges pour lui parler. Le P. Lempfridt refusa de faire ce que le Père De Held lui dit à Bruges sous le

⁴⁵ [note de Buggenoms:] Cette Dame Edgar qui avait fait connaissance de Mgr Laurent à Rome est allée depuis se mettre sous sa direction à Aix-la-Chapelle. Elle y réside encore dans une maison près de la ville. Ses revenus ne lui permettaient pas de résider en Angleterre.

⁴⁶ Mariage décrit par Petcherin dans ses Mémoires, cfr *SHCSR* 52 (2004) 282-283. Et Katz (cfr note 32), 138

prétexte qu'on l'avait calomnié et déclara qu'il allait se faire Trappiste. Il resta quelques mois chez les Trappistes en Angleterre et devint ensuite prêtre séculier, chapelain d'une pauvre Mission dans le diocèse de Birmingham. Je dus me rendre à cette occasion à Hanley pour concilier les affaires que le P. Lempfridt avait dérangées en indisposant le fondateur de la mission contre le P. Ludwig⁴⁷. Le P. De Held et le P. Bernard⁴⁸ qui allait l'accompagner en Amérique se trouvèrent avec moi à Hanley. On réussit à calmer l'irritation du fondateur qui prenait le parti du P. Lempfridt, et le P. Lans⁴⁹ fut nommé pour le remplacer comme Supérieur de la Mission avec le P. Ludwig pour compagnon.

Le 17 novembre 1846 on m'envoya comme troisième Père à Falmouth le P. Rudeau⁵⁰ /28/ et je fus forcé de le congédier le 27 avril 1847 après un dernier acte de folie qui ne me permettait plus de le garder. Dès son arrivée, il s'était entr'autres imaginé que le P. Petcherin lui en voulait. Je passerai outre une série d'actes qui me causaient presque chaque jour des alarmes, pour rapporter ce qui me décida à le renvoyer. Un jour que nous nous rendions tous devant le T.S. Sacrement à nous agenouiller sur la première marche de l'autel, le P. Rudeau qui était à côté du P. Petcherin se tourna rapidement vers lui et de toute la force de son bras, il lui appliqua un soufflet qui fit rouler le pauvre Père à plusieurs pas de distance sous l'impression que quelque chose lui était tombé sur la tête du plafond de la chapelle. Je pensais depuis longtemps aux moyens de renvoyer le Père en Belgique, mais j'hésitais, n'ayant personne pour l'y faire accompagner et craignant de le faire voyager seul, mais après ce dernier acte, je mis ma confiance en Dieu, et après avoir tracé un itinéraire, j'expédiai le soir même le P. Rudeau en le munissant de lettres pour les personnes où il devait s'arrêter en route. Il arriva sans

⁴⁷ Sur Jean-Baptiste Ludwig, cf note 29.

⁴⁸ Bernard Hafkenscheid (Amsterdam 1807-Wittem 1865), prêtre à Rome en mars 1832 et profès à Weinhaus en octobre 1833. Arrive en Belgique en nov. 1833, *ChPCprB* I, 34. Accompagne Held aux E.U. comme *socius* durant la visite canonique de 1845, *ChPCprB* II, 156. Vice Provincial (fin 1848) puis premier Provincial d'Amérique de 1850 à 1853. *Catal. Gén.* XIII n° 193.

⁴⁹ J. B. Lans (Haarlem 1808-Bishop Eton 1886), ordonné à Oegstgeest en 1833 et profès à St-Trond en 1843. Recteur de Hanley de mai 1845 à avril 1851, *ChPCprB* II, 212. De mai à septembre 1851, vient à St Trond pour se "former" comme Père Maître auprès du P. Paul Reyners, puis retourne à Bishop Eton, *ChPCprB* III, 319, 326. *Catal. Gén.* XIII n° 372.

⁵⁰ J. J. Rudeau (Dieuze 1821), profès à St-Trond en 1844, prêtre à Luxembourg le 26 octobre 1846. Part en novembre 1846 à Falmouth jusqu'en avril 1847. Puis à Bruges et Liège. En juin 1848, retourne en France. *Catal. Gén.* XIII n° 424. Dispensé en 1852 (GH).

accident à Bruges, d'où il m'écrit une lettre de remerciement. Ce Père ne m'avait donné aucun autre sujet de plainte que celui qui provenait de son dérangement⁵¹.

Cette même année 1847, je dus encore aller à Londres et à Paris pour les affaires de Penryn, l'évêque qui était alors Dr Ullathorne (depuis évêque de Birmingham)⁵² voulait que je bâtisse une église à Penryn et cela m'obligea de nouveau de quêter à Londres et à Paris et de m'expliquer avec les membres du Conseil de la *Propagation de la Foi*. Cela me donna l'occasion de renouveler et même d'augmenter les connaissances utiles que j'avais déjà faites et de prendre des informations pour préparer une fondation à Londres dont je sentais la nécessité, vu surtout que dans les Cornouailles nous ne pourrions avoir la chance de gagner aucun novice pour notre Congrégation. Je me rappelle que dans ce voyage, je fus assailli pendant une nuit à Londres par des tentations qui me rendaient la présence du Démon presque sensible et un bruit qui ressemblait à celui d'un incendie qui consumait les appartements inférieurs de l'hôtel où j'étais logé au dernier étage. Je me levai et priai, mais ne pouvant faire diversion à ces images qui m'obsédaient, je ne suis mis à composer un cantique en l'honneur de la Ste Vierge et il est au nombre des cantiques que nous chantons maintenant à St Thomas.

Le 15 mai 1847 arriva le P. Lux⁵³ qui partit le Samedi Saint de 1848 [22 avril]. Il me causa des peines plus amères et des crises plus accablantes que m'avait faites le P. Lempfridt. Il serait impossible de les décrire parce qu'étant en partie informé par ce qui m'était confié au confessionnal, je serais en danger de trop dire si j'entrais en détail. En résumé, il voulut épouser une demoiselle que j'avais récemment reçue dans l'Église et qui aidait le chœur par son chant. Le P. Lux dirigeait alors le chœur, étant bon chanteur, et il ne craignait pas de prendre cette demoiselle par la taille et de la tenir ainsi serrée en présence de l'organiste qui était protestant et de qui je l'ai su. /29/ J'éprouvai alors au suprême degré cette irascibilité qui me mettait presque dans l'impossibilité de parler à ce Père avec le calme nécessaire, et quand je le

⁵¹ Cet épisode est raconté par Petcherin dans ses Mémoires, cfr *SHCSR* 52 (2004) 339-340. Et Katz (cfr note 32), 148. Petcherin signale qu'il ne se rappelle plus du nom de ce confrère dérangé. Fait rare car Petcherin avait une excellente mémoire.

⁵² William Bernard Ullathorne (Pocklington Yorkshire 1806-Oscott 1889). Evêque de Birmingham de 1850 à 1888. *Hier. Cath.* VII, 213.

⁵³ Le Hollandais Lodewijk Lux (Amsterdam 1810), profès à Saint-Trond le 26 mars 1842 [*ChPCprB* II, 15], prêtre à Luxembourg le 27 avril 1847 (Mgr Laurent) [*ChPCprB* II, 329], dispensé en mai 1848 [*ChPCprB* III, 41], à Falmouth de mai 1847 à avril 1848 [*ChPCprB* II, 349 et III, 41]. *Catal.Gén.* XIII n° 331.

faisais j'en étais malade à cause de la lutte qu'il en fallait subir. Je réussis néanmoins à ne pas lui parler en manifestant trop d'agitation. Il avait déjà écrit au P. Heilig⁵⁴ pour le prier de l'aider à faire un voyage à Rome afin d'être dispensé de ses vœux et du sacerdoce. Il en était là le Vendredi Saint qui précéda sa fuite qui fut amenée de la manière suivante. Non seulement cette demoiselle, mais toutes les dames étaient l'objet de ses sollicitudes. Vers la soirée du Samedi Saint, on apporta une corbeille de fleurs pour l'autel, c'était le présent d'une dame mariée que j'avais reçue dans l'Église et qui résidait dans une ville voisine. Le Frère Félicien dont j'ai toujours admiré la sagacité, soupçonna qu'il y avait un mystère caché sous les fleurs, car elles étaient adressées au P. Lux. Il les examina et trouva cachée au fond une lettre qu'il se hâta de me donner et moi de lire sans pouvoir alors l'achever, étant interrompu. Le P. Lux, sans y être invité, alla lui-même examiner ces fleurs et demanda au Frère s'il n'y avait pas de lettre pour lui, le Frère répondit qu'il me remettait toujours les lettres qu'il recevait. Alors le P. Lux vint me trouver pour me sommer avec emportement de lui donner cette lettre. Je lui répondis que je le ferais quand je le trouverais opportun. Je n'en avais encore lu que la moitié et je voulais au moins l'achever. Il se retira comme on sonnait pour la méditation ou les prières du soir. Au milieu de cet exercice, il se leva brusquement de sa place, se saisit de la chandelle allumée qui était près de moi et m'adressant la parole avec colère, il menaça d'aller mettre le feu à tous les papiers qui se trouvaient dans ma chambre si je ne lui donnais à l'instant cette lettre. Je voyais le Fr. Félicien en posture de se jeter sur le P. Lux qui faisait mine de vouloir m'assaillir. Alors, je dis au P. Lux que, puisqu'il ne voulait plus entendre raison, je le traiterais comme un homme qui a perdu la raison, et je lui remis la lettre. Il la prit et quitta la maison pour se rendre (comme je le sus après) chez cette dame ou du moins dans la même ville où il resta huit jours dans une maison habitée par une autre famille catholique. Il revint après ces huit jours sans me saluer et alla occuper sa chambre comme de coutume. Le matin qui suivit son retour, je le vis qu'il s'apprêtait à célébrer la Messe; je crus devoir l'en empêcher mais il n'en tint pas compte, se bornant à me répondre que j'ignorais ma Théologie Morale, etc. Je n'aurais pu l'empêcher sans causer un scandale qui eut été public car la sacristie était trop

⁵⁴ Michael Heilig (Wintersbach 1808-Vaals 1887), profès à Mautern en 1833. Arrive en Belgique en sept. 1834, *ChPCprB* I, 94. Prêtre à Metz en 1836, *ChPCprB* I, 177. Deuxième Provincial belge de 1847 à fin 1850. En oct. 1851 part pour Altötting (ensuite Coblenz) comme Consulteur du VG Smetana. *ChPCprB* III, 355. *Cat. Gén.* XIII n° 192ter.

contiguë à la chapelle où il y avait du monde, surtout le monde du P. Lux. Il célébra donc la Messe ce jour et les jours suivants pendant lesquels il envoya chez la tante de cette demoiselle qui était orpheline tous les objets qu'il voulait emporter, et lorsque cela fut fait, s'en alla muni des bagues et de tous les objets d'or et pierreries que cette demoiselle lui avait données pour subvenir à ses frais de voyage. On connaît le reste. Après un certain temps, il me fit indirectement savoir qu'il regrettait la conduite qu'il avait eue à mon égard.⁵⁵

Dieu m'avait préparé à ces tribulations par des grâces sensibles et cela ne m'a jamais fait défaut. Parmi les conversions extraordinaires qui eurent lieu, j'en rapporterai deux.

1° Une dame de qualité (Mrs Elliot) dont toute la famille était protestante comme elle, me fit un jour appeler pendant l'absence de son mari qui devait revenir dix jours plus tard. Elle me confia qu'ayant été visiter une vingtaine d'années /30/ auparavant un neveu et une nièce qui habitaient d'autres parties de l'Angleterre et avaient l'un et l'autre abjuré le Protestantisme et embrassé la vie religieuse, le neveu était Jésuite, elle avait reçu de sa nièce un livre de prières catholique contenant un catéchisme et l'*Ave Maria* écrit par sa nièce qui lui avait fait promettre de lire ce livre et de réciter chaque jour l'*Ave Maria*. Elle fit et tint cette promesse très fidèlement. Elle m'avait fait appeler parce que, bien qu'en bonne santé, elle avait un pressentiment de sa mort prochaine. Je l'examinai et vit qu'elle connaissait parfaitement tout ce qu'un Catholique doit savoir et ne doutais que sur un point que je réussis à lui faire comprendre et croire comme le reste. Je l'engageai à se préparer et le lendemain j'allai la confesser et lui administrer le baptême conditionnellement. J'eus l'idée de lui donner comme patronne Sainte Barbe dont je lui traduis l'oraison de la première collecte, l'engageant à prier cette Sainte pour une bonne mort. Immédiatement après, elle tomba malade, je lui donnai le scapulaire du Mont Carmel et je lui administrai le Viatique et l'Extrême Onction, je crois le jour même ou la veille de Sainte Barbe, et le lendemain, lorsque je me présentai encore, elle était morte et l'entrée de la maison me fut interdite par le mari qui était de retour et les parents qui l'enterrèrent pompeusement comme protestante.

2° Un jeune homme appartenant à une famille portugaise qui résidait à Falmouth arriva malade de consommation, de Londres où il rési-

⁵⁵ Cette histoire est rapportée par Petcherin dans ses Mémoires, cfr *SHCSR* 52 (2004) 342-343. Et Katz (cfr note 32), 150-151. Le secrétaire Sabelli dans une lettre à Hugues du 28 octobre 1848 [AGHR Prov. Germ. Inf., publié dans *Documenta Sabelliana* [désormais: Sb] 400] fait allusion à cet épisode dont on riait à Pagani, et il conclut finement *Omnia scandala in luce clarescunt*.

dait avec son frère qui était banquier comme son père qui habitait alors Rio de Janeiro. La mère de ce jeune homme n'était catholique que de nom, mais elle me fit appeler dans l'espoir que je pourrais au besoin administrer les derniers sacrements à son fils. Je m'aperçus que ce jeune homme n'avait jamais pratiqué sa religion, qu'il avait mené une vie licencieuse et ne pouvait souffrir la vue du prêtre, professant même de rien croire, surtout touchant le pouvoir des prêtres au confessionnal. Je réitérai mes visites sans fruit jusqu'à ce qu'il fut près de mourir. Alors je lui envoyai le P. Petcherin espérant que par son éloquence il réussirait mieux, mais le Père vint me dire après sa visite, *c'est inutile ce jeune homme ne croit pas et m'a dit que les prêtres sont des charlatans.* Le lendemain matin le malade avait eu une crise et se trouvait plus mal que jamais; sa mère envoya encore vite me quérir. J'allais dire la Messe et je dépêchai encore le P. Petcherin, mais sans aucun résultat. Le jour suivant, il eut une nouvelle crise et on m'envoya encore chercher; alors j'allai moi-même muni du scapulaire de N.D. du Mont Carmel (Je n'ai jamais usé jusqu'à présent que de celui-là, pour plus de simplicité, trouvant un inconvénient à devoir faire comprendre à de pareilles personnes les quatre ou cinq scapulaires et n'aimant pas de diviser leur attention), et sans lui proposer de se confesser, je lui demandai s'il croyait que Marie était la mère du Sauveur. Il me dit que oui. Je lui demandai alors s'il refuserait de porter ce signe avec respect et confiance et lui montrai le scapulaire que j'avais en main. Il consentit et je me hâtai de réciter les prières pour le revêtir du scapulaire. À peine les prières étaient-elles achevées qu'il me dit qu'il croyait maintenant tout et voulut faire sa confession. Comme la crise était passée, je lui dis de se préparer et que j'allais célébrer la Sainte Messe, et lui enverrais /31/ dans l'entretemps le P. Petcherin. Je voulais donner au P. Petcherin l'occasion de voir lui-même ce que la Ste Vierge avait fait. Le Père alla donc et confessa ce jeune homme sans difficultés, et retourna plusieurs fois depuis pour l'entendre encore et lui administrer enfin les derniers sacrements. Je fis de même pour lui porter un chapelet qu'il ne cessa de réciter ou de se faire réciter jusqu'à la mort qui arriva quelques jours après. Cela fut cause de la conversion de sa mère qui avait juré de ne plus fréquenter l'Église parce que sa fille ainée que j'avais réussi à ramener à ses devoirs était entrée au noviciat des Sœurs de Notre-Dame. Cette demoiselle qui avait fait son éducation à Paris fut la première novice que reçurent les Religieuses de Penryn, elle fut quelques années plus tard Supérieure de la fondation de Liverpool et ensuite d'une autre fondation où elle est restée Supérieure jusqu'aujourd'hui. Sa sœur suivit son exemple quelques années plus tard. et a aussi persévéré. J'omets la relation d'autres conversions non moins admirables.

Au commencement de l'année 1848, c'est-à-dire vers Pâques, tout se trouvant plus ou moins préparé pour une fondation à Londres, le P. Heilig étant nommé Provincial et devant résider à Liège, résolut d'envoyer le P. De Held en Angleterre comme Visiteur ou Supérieur de ceux qui s'y trouvaient déjà. Alors le P. De Held reçut du Cardinal Wiseman⁵⁶ (alors évêque coadjuteur du Vicaire Apostolique de Londres Mgr Walsh) par l'entremise de personnes que j'avais longtemps auparavant préparées pour cette affaire l'offre de s'établir à Clapham où il n'y avait pas d'église catholique. En même temps le P. Heilig me fit savoir que la Mission de Falmouth devait être supprimée. Le P. De Held me pria de lui envoyer le P. Petcherin, ce que je fis sans hésiter quoiqu'il m'en coûtât et le P. De Held m'en remercia beaucoup dans une lettre que j'ai sous les yeux datée du 4 juin 1848. Mon embarras était extrême à cause de l'établissement des Sœurs de N.D. que l'évêque voulait transférer à Bristol, mais la Supérieure Générale n'y consentit pas. Elle me permit de transférer la communauté de Penryn à Clapham, si je le pouvais. Avec la permission du P. De Held, je me rendis alors à Londres pour proposer cette affaire au Cardinal Wiseman qui me donna toutes les permissions nécessaires. Je cherchai un local convenable dans les environs de Clapham et parvins à louer une grande maison, mais pour la rente énorme de deux cent trente £ St. par an outre les frais accidentels. Les amis que je m'étais créé lorsque la nécessité m'avait obligé de mendier, et avec lesquels je n'avais cessé de correspondre, furent ma providence pour le temporel. Mais d'autres embarras m'attendaient et le principal était le P. De Held qui allait être mon Supérieur immédiat et qui me blâmait déjà de ne penser qu'aux Sœurs de N.D. qui apparemment allaient être un fardeau et surtout allaient absorber toutes les ressources pécuniaires dont il avait tant besoin pour sa propre fondation. C'était vrai *apparemment*, mais tout le contraire à mes yeux, comme l'avenir le prouva.

Je vais reprendre d'un peu plus haut l'histoire de ce qui arriva dans la Cornouaille avant le départ des Sœurs de Penryn. L'ex-Père Weld, était depuis quelques années chapelain des Carmélites de /32/ Llanherne et avait fort bien achevé ce que nous avons commencé pour remettre cette communauté sur le pied de l'observance. Une grande intimité s'établit entre Mgr Weld et moi. Il aimait par-dessus tout St Alphonse à qui il reconnaissait devoir sa vocation au sacerdoce et les grâces qui avaient précédé. Il me consulta sur sa vocation et je priai beaucoup, et il me pressait de lui dire *ce que je pensais de lui*. En toute

⁵⁶ Mgr Nicholas Wiseman (Sevilla 1802-London 1865), cardinal Archevêque de Westminster de 1850 à 1865. *Hier. Cath.* VII, 261. *Catholicisme* XV, 1448-1451. Cfr note 28.

vérité je dirai que je n'osais le lui avouer, parce que je pensais que certainement il deviendrait Rédemptoriste mais tout ce que je connaissais de son caractère ne me rassurait pas assez. J'ai encore toutes les lettres que je lui écrivis alors, comme il les laissa à Clapham après sa sortie de la Congrégation⁵⁷. Il me pressa tant, que je lui dis ce que je pensais, c'est-à-dire qu'il deviendrait Rédemptoriste, mais en même temps je lui dis d'aller consulter le P. Passerat⁵⁸ alors à Bruges et de s'en tenir à ce qu'il dirait. Je ne voulus jamais prendre sur moi la responsabilité de l'envoyer au noviciat et je n'écrivis jamais un mot en faveur de sa réception, voulant laisser cette affaire au P. Passerat et aux autres auxquels il s'adresserait s'il se rendait au noviciat. Une circonstance influa beaucoup sur l'imagination du P. Weld qui en tout cas n'aurait jamais pensé à devenir Rédemptoriste si nous n'avions eu une fondation à Clapham et cette raison qu'il me déclara m'avait donné du zèle pour avancer cette fondation que je croyais justement indispensable pour obtenir d'autres vocations encore. Cette circonstance fut que la Soeur qui avait été guérie miraculeusement en 1846 était retombée malade dès avant 1848, mais sa maladie n'était qu'une suite d'épreuves des plus extraordinaires, ou le démon sembla longtemps jouer le plus grand rôle, car cette Sœur eut des tentations de blasphème et de désespoir qui la firent trois fois attenter à ses jours, et chaque fois ce fut comme par miracle qu'elle échappa. Le diable lui apparaissait sous ma figure pour la porter au suicide sous le prétexte qu'elle était l'objet de la colère de Dieu et que si elle ne se détruisait, Dieu châtierait toute la communauté. Heureusement Dieu inspira chaque fois, même au milieu de la nuit, à la Supérieure d'aller vite empêcher ce malheur. Dieu m'aida également, autrement cette affaire n'aurait pu avoir une bonne issue. La maladie était néanmoins aussi physique et nous inquiétait d'autant plus qu'il n'y avait pas moyen de faire voyager cette Sœur, et cependant l'époque était proche pour le départ de la communauté de Penryn pour Clapham. On ne pouvait non plus laisser la Sœur seule à Penryn pendant que le reste de la Communauté vivait à Clapham. Les choses en étaient là lorsque je revins de Clapham où j'avais

⁵⁷ Francis Weld (Weymouth 1819), prêtre en 1842 et profès à St Trond en septembre 1849, *ChPCprB* III, 169. Dispensé à Clapham en février 1853, *ChPCprB* III, 6 et IV, 136. *Catal. Gén.* XIII n° 564. Neveu du cardinal Weld. Il fut aumônier des Carmélites de Llanherne: cfr lettre de ce Carmel à Heilig du 13 octobre 1848, AGHR *Belgio* <Provincialia> 84842a. Il reçut le titre de *monsignore*, sans être évêque.

⁵⁸ Le Vénérable Joseph Passerat (Joinville 1772-Tournai 1858), profès en 1796 et prêtre à Varsovie en 1797. Vicaire Général transalpin de 1820 à 1848. De 1848 à 1850, réside à Bruges. Puis à Tournai. *Catal. Gén.* XIII n° 4. *SHCSR* 2 (1954) 44-50, 265.

tout préparé et me trouvai à Falmouth quelques jours avant la fête de St Alphonse, époque fixée pour l'ouverture de notre chapelle temporaire à Clapham. Par les prières que je fis et les conversations que j'eus avec cette Sœur encore moribonde, quoiqu'elle eut été délivrée des assauts du démon, je sus qu'elle serait de nouveau miraculeusement guérie le jour de St Alphonse. Voulant donner à Mgr Weld la consolation d'en être témoin, je lui écrivis pour lui proposer d'aller lui-même dire la Messe au couvent ces jours-là. Il avait souvent visité la Sœur et connaissait son état physiquement des plus alarmants. /33/ Il accepta avec joie, et pendant qu'il disait la Messe, la Sœur fut parfaitement guérie. Elle n'est plus retombée depuis dans ces états, quoiqu'elle n'ait cessé d'avoir des épreuves et des consolations également fortes. Elle a été pendant plus de dix ans la portière du couvent des Sœurs à Clapham d'où elle a été transférée dans une autre communauté de l'Institut.

Cet évènement mit Mgr Weld comme hors de lui-même et hâta son départ pour la Belgique. Le Père Passerat qu'il consulta ne lui donna aucune réponse satisfaisante, mais sans mon avis, il alla droit au noviciat où il fut trop superficiellement examiné et où le désir qu'avait le P. Maître (P. Reyners⁵⁹) de conserver cette première vocation anglaise, fit qu'on passa sur tout le reste, pour l'amener à faire sa profession religieuse. S'il y a eu de ma faute en tout cela, je l'ignore, mais ma conviction est que, si Mgr avait voulu correspondre comme je pouvais l'espérer aux grâces que Dieu lui fit, il aurait pu persévérer. Elle fut, je n'en puis non plus douter, un puissant moyen d'attirer les autres vocations qui suivirent, et Mgr Weld fut lui-même, après sa profession et sa résidence à Clapham, le seul qui m'aidât à cultiver les autres vocations naissantes qui se déclarèrent plus tard. C'est entre autres par lui que le P. Hall⁶⁰ fut d'abord éclairé sur sa vocation et se mit par l'entremise du P. Weld dans la voie de devenir Rédemptoriste. Il en est de même du P. Gibson⁶¹ que le P. Weld me donna le soin de diriger dans sa vocation et du P. Furniss⁶²

⁵⁹ Paul Reyners (Tongeren 1812-Tournai 1887). Profès à St-Trond en 1839, *ChPCprB* I, 311. Prêtre à Liège en 1843, *ChPCprB* II, 79. De sept. 1846 à janvier 1848, Supérieur à Bruges, *ChPCprB* II, 289, III, 5. Puis Père Maître à St Trond jusque fin 1852, *ChPCprB* III, 5; IV, 77. *Cat. Gén.* XIII n° 276. DE MEULEMEESTER, *Bibliographie* II, 348-349. *Dig. Chr.* I, 96-98.

⁶⁰ Francis Hall (Liverpool 1836-Dundalk 1897), profès à Den Bosch, Hollande, en 1856 et prêtre en 1860. *Cat. Prof.* IX, 11.

⁶¹ John Gibson (Manchester 1822-Clapham 1902). Prêtre en 1849 et profès à St Trond en 1852. *Cat. Prof.* VI, 167.

⁶² John Furniss (Sheffield 1809-Clapham 1865), prêtre à Sheffield en 1834 et profès à St-Trond en juillet 1851, *ChPCprB* III, 345. Arrive à Clapham en sept. 1851, *ChPCprB* III, 356. Puis part avec Buggenoms à Limerick en no-

avec qui le P. Weld se mit en rapport. C'est aussi à l'intimité qui existait entre le P. Weld et l'évêque de Liverpool qu'après la première Mission que je donnai dans la cathédrale de Liverpool assisté du P. Weld et du P. Walworth⁶³ que cet évêque (Mgr Brown⁶⁴, mort depuis) nous fit l'offre de Bishop Eton qui fut acheté pendant que le P. Weld, qui avait fait les démarches principales, était encore des nôtres. Mgr Talbot⁶⁵ qui prêcha à l'ouverture de notre chapelle de Clapham le 2 août 1848, fut celui qui influa le plus pour déterminer le P. Douglas à se rendre à notre noviciat, peu de temps après que le P. Weld eut reçu l'habit. On voit dans les anneaux de la chaîne qui amena notre Congrégation à occuper en Angleterre la position que nous y avons maintenant. 1° L'établissement des Sœurs de N.D. de Penryn fut la cause des démarches qui furent faites jusqu'à l'accomplissement de la fondation de Clapham. 2° La vocation du P. Weld mit en train les autres premières vocations. 3° Les secours temporels qui aidèrent d'abord sont dus à la même cause des Sœurs de N.D., car la Dame qui devint leur providence fut auparavant la providence du P. De Held à Clapham. Cette dame acheta tout le terrain qui fait suite au premier jardin de Clapham et servit à la bâtisse des écoles pour les garçons et elle donna en outre les plus précieux ornements qui appartiennent à l'église, formant en tout une somme de plus de trois mille £ St. y compris l'argent qu'elle donna en espèces au P. De Held dans les plus grands besoins au commencement de la fondation. 4° Cette fondation de Clapham fut aussi l'occasion que nous fûmes connus de Mgr Talbot qui devint le pénitent du P. De Held, puis le mien, jusqu'à son départ pour occuper à Rome le poste qu'il a, et c'est à lui que nous devons le Père Douglas qui fut sous tant de rapports notre providence.

/34/ Une Sœur de N.D. dont je n'ai pas encore parlé fut aussi malade à Penryn et assaillie du démon presque en même temps que celle qui fut guérie miraculeusement, mais la maladie de cette Sœur étant la consommation, le médecin conseilla de l'envoyer dans une maison près de la mer, et elle fut transférée dans le couvent des Sœurs à

vembre 1853, *ChPCprB* IV, 136. Pour retourner à Clapham en juin 1854, *ChPCprB* IV, 211, 214. *Catal. Gén.* XIII n° 606. *SHCSR* 46 (1998) 367-402.

⁶³ Clarens Walworth (Plattsburgh 1820), profès à St Trond en oct. 1846, *ChPCprB* II, 267, et prêtre à Roermond en août 1848, *ChPCprB* III, 10. En sept. 1848, part pour Hanley, *ChPCprB* III, 43. *Catal. Gén.* XIII n°501. Dispensé en 1858.

⁶⁴ George Brown (? – 1856), Vicaire Apost. du Lancashire, puis évêque de Liverpool de sept. 1850 à 1856. *Hier. Cath.* VIII, 347, 492.

⁶⁵ George Talbot de Malahide (1816-Passy 1886), Conseiller de Pie IX. AUBERT, *Le Pontificat de Pie IX* (Paris 1952) 284. MARTINA, *Pio IX (1867-1878)* (Roma 1990), 17-18.

Anvers où elle vécut environ une année de plus. Cette Sœur qui n'avait jamais connu le monde était l'innocence même et sa charité était aussi grande que son humilité. Se trouvant près de mourir à Penryn, elle m'avait demandé d'accepter de souffrir pour elle après sa mort si elle allait au Purgatoire, afin qu'elle ne tardât pas à voir Dieu, me promettant de bien prier pour moi. Après avoir réfléchi, j'acceptai, n'y voyant que du gain pour moi, vu ce que je savais de cette belle âme, et je lui fis aussi promettre, si Dieu le lui permettait, de me faire savoir après sa mort ce qui en était d'elle. Elle promit, et bientôt après fut transférée à Anvers où j'eus encore l'occasion de la voir une fois lorsqu'elle me montra qu'elle comptait toujours sur ce contrat que nous avions fait ensemble. Environ six mois plus tard, comme je me rendais de très matin au couvent des Sœurs pour y célébrer la Messe, il faisait obscur, c'était au commencement de février, je vis venir à ma rencontre une troupe de vierges vêtues de blanc, tenant une lampe à la main, et au milieu d'elles une autre vierge vêtue de l'habit noir des Sœurs de N.D. Lorsque je voulus m'approcher pour bien m'assurer que je ne me trompais pas, tout disparut. En entrant au couvent, je dis à la portière, qui était cette Sœur miraculeusement guérie, de prendre note du jour et de l'heure, parce que je ne doutais pas que la Sœur Maria Juliana venait de mourir à Anvers. Quelques jours après, nous en reçûmes la nouvelle et le jour et l'heure de sa mort correspondaient parfaitement à l'époque à laquelle j'avais fait cette rencontre. Je n'eus rien du tout à souffrir pour cette Sœur, qui, je n'en doute pas, prie depuis pour moi.

2. – Fondation de Clapham depuis le 2 août 1848

Après avoir réglé dans les Cornouailles tout ce que notre départ de Falmouth et des Sœurs de N.D. de Penryn exigeait, je passerai sur ces détails qui ne sont pas d'une nature confidentielle, et je ferai maintenant connaître ce que je sais de plus intéressant depuis mon arrivée à Clapham dans le courant du mois d'août pour y seconder le P. De Held. Immédiatement avant de prendre possession de la maison qui est devenue notre couvent, le P. De Held avec le P. Petcherin prirent leur quartier dans une maison voisine occupée par les Petites Filles du Cœur de Marie, Religieuses fondées par un P. Jésuite en France pendant la Révolution qui couronna le dernier siècle. Son but fut de réunir autant que possible les débris des Ordres religieux supprimés, sous une Règle qui leur permettait de porter le costume séculier et même d'habiter dans leur famille, les empêcherait d'éveiller les soupçons des ennemis des couvents, en leur permettant de faire du bien en secret de toutes les ma-

nières que les circonstances actuelles le comportaient⁶⁶. Quelques Anglaises récemment converties ayant fait /35/ connaissance de cet Institut à Paris, s'y associèrent et avec l'approbation du Cardinal Wiseman se fixèrent à Clapham pour y commencer une maison. J'y logeai aussi lorsque je vins avant la fête de St Alphonse régler les affaires pour la translation des Sœurs de N.D. Ces Dames, ou Religieuses, eurent l'idée d'ouvrir leur maison aux personnes jeunes ou mariées qui désiraient faire une retraite. On annonça donc dans les journaux catholiques qu'il y avait une maison de retraite pour les dames et je fus chargé d'y donner pour la première fois les exercices spirituels pendant une semaine et il commencèrent le 12 août 1849. Il s'y trouva réunis une vingtaine de jeunes dames et autres. Je puis alors exercer mon ministère de Directeur spirituel sur une plus grande échelle. Ces personnes étaient toutes de la classe la plus respectable de la société et la plupart voulaient avoir des lumières sur leur vocation. Il s'y trouva entr'autres cette dame veuve (la future Sœur Marie de St François) qui s'était mise sous la direction du Père De Held. Ce Père avait d'abord pensé à en faire une Rédemptoristine, mais voyant que cela ne convenait pas à sa pénitente qui voulait disposer de ses biens pour de bonnes œuvres *en Angleterre*, il lui conseilla d'entrer dans cette société des petites Filles du Cœur de Marie où elle pourrait conserver ses biens et vivre Religieuse dans le monde. Le Cardinal appuyait beaucoup cette décision et pour dire vrai, je vis que ses Directeurs lui donnaient le conseil en partie pour saisir l'occasion de s'assurer ainsi la continuation des libéralités de cette Dame. Tant qu'elle ne me consulta pas, je ne fis aucune démarche pour qu'elle se mit sous ma direction, mais ce qu'on lui conseillait n'était pas ce qu'elle désirait, c'est pourquoi avec la permission du P. De Held qui ne savait plus que faire, elle s'adressa à moi. Je ne lui dis pas d'abord tout ce que je pensais, mais je lui conseillai après quelques semaines d'entretien qui m'aidèrent à la connaître mieux, de demander à la Supérieure Générale *de Namur* la permission d'aller passer un mois dans son établissement qui est très vaste. J'obtins qu'elle y fut reçue comme hôte, et une fois à Namur, cette dame fut appréciée de la Supérieure Générale qui s'en fit accompagner pour visiter les établissements principaux que ces Religieuses ont, surtout à Verviers et dans toutes les villes principales de la Belgique. Cette Dame acquit de plus en plus la conviction qu'elle avait trouvé ce qu'elle cherchait et résolut de se consacrer à cette Institut avec tous ses biens, afin de procurer à l'Angleterre les bienfaits qu'il procurait déjà à la Belgique, et cela s'accomplit de la manière la plus consolante pour la Supé-

⁶⁶ Cet Institut fut fondé par le Jésuite Pierre de Clorivière en 1791. *DHGE* XVII, 20-24. *D.I.P* II, 1570-1573.

rieure Générale et cette riche et pieuse Anglaise. Elle m'écrivit alors pour me charger d'acheter une vaste maison pour les Sœurs à Clapham. Après bien des recherches, je trouvai celle que les Sœurs y habitent maintenant et j'en offris neuf mille £ St. qui furent refusées. On en voulait onze mille. Quinze jours plus tard la maison fut vendue à l'enchère et je l'eus pour sept mille £ St. que cette Dame paya. Les Sœurs ont ensuite acheté la maison voisine, fait bâtir une église et tout ce dont elles avaient besoin et dont cette même personne fit les frais. Je dois dire que le P. De Held me témoigna à cette occasion beaucoup de confiance, en encourageant toujours cette Dame de s'en tenir à mes avis, et sa conduite était d'autant plus louable, que je n'agissais /36/ pas selon ses propres vues, ni les intérêts de notre fondation comme il les entendait. Je m'attirai à cette occasion le déplaisir du cardinal Wiseman et d'autres évêques et Directeurs spirituels qui avaient eu des rapports avec cette dame, surtout des Pères Jésuites qui lui déclarèrent, le principal d'entr'eux du moins, qu'elle allait faire une folie. Les uns voulaient qu'elle entrât chez les Sœurs du Sacré Cœur, les autres chez les Dames du Bon Pasteur où on lui offrait d'avance de la faire Supérieure de la Communauté aussitôt qu'elle serait professe. D'autres prétendaient avoir eu des révélations à son sujet, contraires à ma direction. Je cite ceci pour montrer que si Dieu n'avait pas été avec moi, je n'aurais pu réussir. J'eus le même succès avec plusieurs jeunes personnes qui avaient fait sous ma direction les exercices de la retraite et elles devinrent Sœurs de N.D. Une deuxième retraite fut encore donnée plus tard aussi par moi et elle eut le même succès. ce qui fut cause que je n'en donnai plus depuis, c'est qu'on craignait que j'exercasse davantage cette influence que j'avais pour diriger les meilleures vocations vers les Sœurs de N.D. Un célèbre prédicateur jésuite donna une troisième retraite qui fut sans succès, et on en donna plus depuis. Chaque vocation que je dirigerais me coûtait presque autant de travail que celle de mes sœurs m'avait coûté à la fin de mon studendat, et si j'en avais le loisir, je pourrais rapporter une foule d'histoires assez merveilleuses sur la plupart de ces vocations. On aurait dit que la Providence m'adressait, ou me procurait l'occasion de diriger les meilleures vocations, et bientôt je devins l'objet des censeurs de la plupart des Directeurs spirituels dont je me trouvais contrecarrer les idées, car pendant les premiers sept ans que je fus le confesseur ordinaire des Sœurs de N.D. je leur procurai une cinquantaine d'excellentes vocations, et pas une ne leur vint de la part d'aucun autre prêtre. Pendant les sept autres années que je fus leur confesseur extraordinaire, je continuai de même, Dieu m'aidant en cela au-delà des espérances qui m'avaient porté à prier avec tant de ferveur avant même d'avoir introduit ces Religieuses en Angleterre. Je ne me lassai pas d'envoyer chez les Carmélites et diverses autres

communautés les vocations qui me semblaient destinées à des Ordres contemplatifs ou autres que l'Institut des Sœurs de N.D. J'ai été toujours trop convaincu que rien ne réussit sinon ce qui est conforme à la volonté de Dieu, pour avoir pu succomber à la tentation de détourner aucune vocation au profit des Sœurs de N.D., aussi toutes celles que j'envoyai persévèrent.

Je fis aussi mon possible pour obtenir des vocations pour notre propre Congrégation, et outre ceux que j'ai déjà nommés, je dirigeai longtemps le P. Bradshaw⁶⁷ après la retraite qu'il fit sous ma conduite lors de son ordination, jusqu'à ce qu'il se rendit au noviciat avec le P. Furniss⁶⁸ que je dirigeai aussi longtemps auparavant. Le P. Vaughan⁶⁹, cousin de Mgr Weld, vint aussi me consulter et faire une retraite à Clapham où il décida sa vocation. Le P. Plunkett⁷⁰ vint aussi me trouver à Clapham comme par accident, car il avait été conseillé par son évêque d'aller à Rome et d'y devenir prêtre séculier. Après une retraite qu'il fit sous ma direction et celle de l'ex-Père Hecker⁷¹, il se rendit au noviciat.

Le P. De Held témoignait de ne pas aimer de rester en Angleterre, sinon pour y achever la bâtisse de notre église de Clapham dont il semblait s'occuper exclusivement, m'abandonnant le soin du reste, même des conférences que le Supérieur doit donner à la communauté avant le Chapitre des coupes.

/37/ Ceci m'amène à la visite que le R.P. Smetana, accompagné du P. Dechamps⁷² et du P. Heilig, fit à Clapham en 1851, l'église était achevée, si je me rappelle bien. La communauté se composait alors

⁶⁷ James Bradshaw (Aston-le-Willows 1818-Leamington 1892), prêtre à Liverpool en 1849 et profès à St-Trond en octobre 1851. *Catal. Gén.* XIII n° 614.

⁶⁸ Sur John Furniss, voir note 62.

⁶⁹ Edmond Vaughan (Courtfield 1827-Bishop Eton 1908), profès à St Trond le 2 février 1852, *ChPCprB* IV, 42. Ordonné à Liège le 22 février 1852, *ibid.* IV, 51. Quitte la Belgique en novembre 1852. *Ibid.* IV, 78.

⁷⁰ William Plunkett (Corbalton 1824-Sydney 1900), profès à St Trond en 1851, *ChPCprB* III, 345. En août 1853, est envoyé à Clapham avec Arnold van Everdingen, *ChPCprB* IV, 122. Ordonné à Londres le 4 juin 1854, *ChPCprB* IV, 211. *Catal. Gén.* XIII n° 621. *SHCSR* 52 (2004) 227n.

⁷¹ Isaac Hecker (New York 1819), profès à St Trond en 1846 et prêtre à St Edmund's en 1849. Dispensé en 1858. Fondateur des Paulistes. Décédé à New York en 1888. *Catal. Gén.* XIII n° 503. O'BRIEN, *Isaac Hecker* (New York 1992). *SHCSR* 5 (1957) 170; 21 (1973) 170; 38 (1990) 402.

⁷² Victor Dechamps (Melle 1810-Malines 1883), prêtre de Tournai en déc. 1834, profès à St-Trond en juin 1836, *ChPCprB* I, 155. *Catal. Gén.* XIII n° 227. *SHCSR* 2 (1954) 244; 5 (1957) 154. Provincial de Belgique de 1851 à fin 1853. Archevêque de Malines de 1867 à 1883. Cardinal en 1875.

entr'autres des Pères Theunis⁷³, Petcherin, Weld, Douglas⁷⁴ et Furniss. Il y avait une complication de difficultés dont je mentionnerai seulement la partie plus ou moins confidentielle. Le Père De Held était mécontent de sa position à Clapham et toute la communauté en souffrait. Pour ma part, j'en souffrais doublement par la crainte que le mécontentement de la communauté fut fatal à plusieurs d'entr'eux et ne fut préjudiciable au développement de notre Congrégation en Angleterre. Je n'avais vu qu'avec peine la conduite que le P. De Held avait tenue en mettant le P. Lempfridt à la tête de la deuxième fondation à *Hanley* et je vis avec le même regret qu'il accepta une troisième fondation à *Great Marlow* où il avait mis comme Supérieur un Père (Prost⁷⁵) en qui je ne reconnaissais pas les qualités requises (je l'avais connu à Falmouth où il remplaça pour quelque temps le P. Petcherin au mois de juin 1848). Le P. Ludwig⁷⁶ lui fut substitué comme Supérieur à *Great Marlow* où il finit de perdre sa vocation. Toutes les fondations offertes par des Seigneurs ou des bienfaiteurs spéciaux ont croulé en Angleterre. Les Pères Passionistes et les Oratoriens firent en cela la même expérience que nous. Je n'approuvais pas non plus la manière dont le P. De Held avait procédé pour la bâtisse de l'église de Clapham que j'aurais aimé voir entreprise sur une échelle plus modeste, et enfin je ne pouvais m'empêcher de lui attribuer l'accident qui nous fit suspendre, après un procès dispendieux, la sonnerie des cloches de notre église. Le rapport que je fis au Père Smetana et à ses compagnons qui faisaient la visite canonique fut donc défavorable à la prolongation du séjour du P. De Held en Angleterre et il fut en effet décidé qu'il irait séjourner à Bruxelles en conservant le titre de Visiteur et

⁷³ Frans Theunis (Hasselt 1821-Roeselare 1882), profès à St-Trond en 1840, prêtre à Wittem en 1847. *Cat. XIII*, 292.

⁷⁴ Edward Douglas (Edinburgh 1819-Roma 1898), prêtre à Forlì en 1848 et profès à St Trond en 1849. Le 27 août 1854, Provincial de Rome et le 19 juillet 1855, Consulteur Général jusqu'en avril 1894. *Catal. Gén. XIII* n° 570. *SHCSR* 2 (1954) 248; 5 (1957) 159.

⁷⁵ Joseph Prost (Hinding-Freinberg 1804-Puchheim 1885), profès à Mautern en 1831 et prêtre à Graz en 1832. En Amérique de 1835 à fin 1842, *ChPCprB* I, 140, 368; M. CURLEY, *The Provincial Story*, (Baltimore 1963) 33-57. Expulsé d'Autriche en 1848, se rendra successivement à Hanley, Llanherne, Great-Marlow, Irlande *ChPCprB* II, 396-397, III, 43, 206, 313. Larkin-FREUDENBERGER, *A Redemptorist Missionary in Ireland* (Cork 1998). Premier Supérieur de Bishop Eton, *ChPCprB* III, 382. Reste en Angleterre jusqu'en 1855, *ChPCprB* IV, 290. *Cat. Gén. XIII* n° 174. C. MADER, *Die Congregation des Allerheiligsten Erlösers*, (Wien 1881) 509-511. *SHCSR* 6 (1958) 421-474; 8 (1960) 453-485; 10 (1962) 398; 11 (1963) 374-432; 21 (1973) 331.

⁷⁶ Sur J.B. Ludwig, cfr note 29.

de Recteur de Clapham dont je fus nommé pro-Recteur. Le P. Douglas était devenu vers ce temps par la mort de sa mère, héritier de tous ses biens. Le P. De Held qui était retourné en Belgique avec plaisir, n'y ayant pas trouvé sa position telle qu'il la désirait, demanda bientôt après au P. Smetana de le renvoyer à Londres. Le P. Smetana m'en informa, en témoignant du regret de ne pouvoir empêcher ce retour du P. De Held. C'est alors qu'il y eut dans la communauté et surtout dans les Pères que j'ai désignés plus haut un sentiment de révolte plus ou moins prononcé contre cette mesure inattendue qui mettait à néant celle qu'on avait adoptée durant la Visite Canonique. J'en souffris plus que je ne puis dire et même trop, parce que je n'eus pas alors la confiance que j'aurais dû avoir dans la simple obéissance aux décisions des Supérieurs. Je priai beaucoup pour que Dieu écartât les maux que je redoutais, je faisais à cette intention tous les matins le Chemin de la Croix avant la méditation, Car je me levais encore alors avant la Communauté, et, me sentant plus ou moins chargé de veiller aux intérêts de la Congrégation en Angleterre, je crus devoir écrire très fortement et très longuement au P. Smetana pour lui remontrer qu'il devait à tout prix empêcher le retour du P. De Held, et j'eus l'imprudence *d'encourager les Pères les plus tentés à écrire eux-mêmes au P. Smetana*. Les lettres eurent l'effet d'empêcher ce retour du P. De Held, mais le P. Smetana me blâma fort justement de ne pas avoir, comme je l'aurais dû, réprimé cette révolte de la communauté et mis plus de confiance dans la vertu de l'obéissance aveugle. /38/ Le P. Smetana ajouta que ce que j'avais fait n'était pas dangereux pour moi, mais que c'était dangereux pour les autres Pères. Il avait raison, car l'avenir a prouvé que les deux Pères surtout dont je voulais sauver la vocation l'ont après perdue (Le P. Weld et le P. Petcherin). le P. Smetana me retira alors ses bonnes grâces et ne me les rendit plus depuis. Le P. Douglas était resté le plus passif et c'est pourquoi, le P. Dechamps, alors Provincial, averti de cette circonstance par le P. De Held, écrivit en particulier au P. Douglas pour connaître ses sentiments à l'égard du P. De Held et savoir si lui aussi s'opposait à son retour. Je connais la réponse qu'il fit assez longuement, et en résumé il opinait contre le retour du P. De Held⁷⁷. Tout ceci désola beaucoup le P. De Held qui croyait aupara-

⁷⁷ [Note de Buggenoms:] Si je ne me trompe en rapportant ceci de la manière que je le fais, c'est par défaut de mémoire, et si j'ai commis d'autres inexactitudes en parlant d'autres circonstances dont le P. Douglas a été témoin, je souscris d'avance aux corrections qu'il fera, me fiant beaucoup plus à sa mémoire qu'à la mienne. Pour cette même raison, j'ai passé sous silence beaucoup de détails dont ce Père pourra au besoin rendre compte mieux que je ne saurais faire.

vant que toute la communauté lui était dévouée et nommément le P. Petcherin qu'il aimait beaucoup⁷⁸ et le P. Douglas dont il appréciait la vertu et l'importance à cause du temporel. J'eus alors de grands remords de conscience et ils ne furent calmés qu'après dans une lettre très détaillée je fis la confession entière de ce que j'avais écrit au P. Smetana contre le P. De Held, à ce Père lui-même, en lui expliquant les motifs et les raisons qui avaient empêché jusque là moi et les autres Pères de lui manifester à lui-même la vérité. Le P. De Held en fut satisfait et me répondit *qu'il y a certaines vérités que l'on doit reconnaître, mais qu'on n'aime pas d'avouer, à moins d'y être forcé*. Il faisait allusion au fait que je lui avait offert longtemps auparavant de lui faire connaître ce que la communauté pensait sur son compte et il m'en avait empêché en me disant que cela lui ferait peut-être trop de peine. Dieu me rendit alors la paix de l'âme sur toute cette affaire, mais en me faisant savoir à n'en pouvoir douter que, quoique mon péché fut remis, je devrais en subir le châtement et qu'un jour on me traiterait comme j'avais traité le P. De Held, c'est-à-dire que ces Pères mêmes dont je me croyais si bien vu, se révolteraient contre moi. J'ignorais comment cela aurait lieu, mais je m'y attendais sûrement et je priai Dieu de ne pas m'épargner pourvu qu'Il me fit miséricorde.

Dans le courant de l'année 1853, le Père Paul Reyners⁷⁹ vint à Clapham avec le titre de Recteur de la communauté, accompagné du P. Coffin⁸⁰. Quelques jours avant l'arrivée du P. Reyners, le P. Weld qui m'avait toujours montré de la confiance vint me faire une proposition qui consistait à approuver une démarche qu'il voulut faire *contre le P. De Held auprès du Cardinal Wiseman*, à l'occasion d'une mesure que le P. De Held avait adoptée au sujet de la chapelle allemande qui nous

⁷⁸ Petcherin estimait aussi le P. De Held *qui possédait de sérieuses qualités, honnêteté et sens du droit, choses rares parmi les Religieux*. Cfr Mémoires de Petcherin in *SHCSR* (52) 2004, 302. *Katz*, (cfr note 32), 117.

⁷⁹ Paul Reyners (Tongeren 1812-Tournai 1887). profès à St-Trond en 1839, *ChPCprB* I, 311. Prêtre à Liège en 1843, *ChPCprB* II, 79. De sept. 1846 à janvier 1848, Supérieur à Bruges, *ChPCprB* II, 289, III,5. Puis Père Maître à St Trond jusque fin 1852, *ChPCprB* III,5; IV, 77. En novembre 1852, Visite Canonique en Angleterre, *ChPCprB* IV, 78. En janvier 1853, est nommé à Clapham comme Vice-Recteur, *ChPCprB* IV, 112, 122, 136. *Cat. Gén.* XIII n° 276. DE MEULEMEESTER, *Bibliographie* II, 348-349. *Dig. Chr.* I, 96-98.

⁸⁰ Robert Coffin (Brighton 1819-Teignmouth 1885), ex-oratorien, prêtre à Rome en 1847 et profès à St Trond le 2 février 1852, *ChPCprB* IV, 42. Part à Bishop Eton en juillet 1852, *ibid.* IV, 55 et 77. En février 1853, est nommé à Clapham, *ChPCprB* IV, 136. Provincial de 1865 à 1882. Puis évêque de Southwark. *Catal. Gén.* XIII n° 632.

était alors confiée dans la cité de Londres⁸¹. Je me refusai à ce que désirait le P. Weld. Il s'en irrita et me dit les paroles les plus méprisantes qui l'auraient empêché de célébrer la messe, s'il ne s'en était confessé, il le fit, mais ne s'adressa dès lors plus à moi. Je sentis que le châtement commençait. Dès l'arrivée du P. Reyners il alla lui rendre un compte de conscience qui n'était rien d'autre que la déclaration de sa sortie de la Congrégation qui suivit de près. Je rapporterai plus loin comment Dieu acheva sur moi ce châtement qui venait seulement de commencer. Je restai à Clapham en attendant qu'on disposât de moi. On résolut d'abord de m'envoyer à Bishop Eton, mais cette mesure fut indéfiniment suspendue.

Avant de passer à ce qui détermina la même année l'acceptation /39/ de notre fondation à Limerick, je mentionnerai les circonstances principales qui y acheminèrent. En 1849, le P. De Held avait fait donner un commencement d'exercices d'une mission à la cathédrale de St George (où réside l'évêque actuel de Southwark, diocèse dont relève Clapham) par les Pères Petcherin et Ludwig, mais la chose fut mal organisée et n'eut aucun succès remarquable. La première Mission proprement dite fut donnée au mois de février 1850 à St Nicholas, cathédrale de Liverpool. Le P. De Held m'en confia la conduite et me donna pour compagnons les Pères Weld et Walworth qui tous deux s'étaient bien préparés et prêchaient très bien. Cette Mission qui dura trois semaines eut un succès merveilleux, car c'était la première qu'on donnait de cette manière dans cette église qui fut remplie durant tout le temps et elle pouvait contenir environ deux mille personnes. Les confessions générales furent innombrables et des plus consolantes. Nous étions aidés pour les entendre par de jeunes prêtres séculiers très fervents. Cette mission fut l'occasion des premières démarches pour notre fondation à Bishop Eton. Elle fut aussi l'occasion de la deuxième fondation des Sœurs de N.D. à *Blackburn*, ville peu distante de Liverpool où il manquait des écoles, et un des prêtres de l'église où nous donnions la Mission et avait auparavant été attaché à la Mission de Blackburn, m'en ayant informé, je le mis a rapport avec les Sœurs de N.D. qui acceptèrent les propositions de cette fondation qui étaient très avantageuses. J'allai plus tard les installer dans cette maison. Il manquait aussi d'écoles dans la paroisse même de St Nicolas à Liverpool et les prêtres qui avaient la charge de cette paroisse s'adressèrent aussi par mon entremise aux Sœurs de N.D. et bientôt cette troisième fondation qui est devenue la plus importante fut con-

⁸¹ Cette chapelle se situait dans la minuscule ruelle St Thomas Apostle lane, près de Cannon Street. Nombreuses allusions dans la correspondance Smetana-Held. On la laissera en octobre 1853, cfr Hd 817.

clue. C'est la maison la plus considérable des Sœurs de N.D. en Angleterre, parce qu'elle est devenue l'occasion de l'établissement où elles forment de jeunes maitresses. On reçoit et forme dans cette école des jeunes personnes qui désirent embrasser la profession d'institutrices. Le gouvernement anglais contribua largement pour le maintien de cette école, accordant une pension annuelle aux candidates qui doivent auparavant subir l'examen voulu par la loi. Il y a des pensionnaires et des externes dans cette école, soit protestantes, soit catholiques. Le gouvernement permet que ces maitresses apprenties embrassent la religion catholique et même l'Institut des Sœurs de N.D. après leur apprentissage achevé, sinon le gouvernement leur donne la charge d'une école avec un appointement annuel de quarante £ St. ou frs mille. Par ce moyen, les Sœurs ont fait beaucoup de conversions. et reçu beaucoup de bonnes vocations. Il y a actuellement à Liverpool soixante maitresses qui font leur apprentissage comme pensionnaires et externes. La communauté se compose de quarante-quatre Sœurs. Elles y ont la direction de dix autres écoles journalières dans diverses paroisses de la ville et trois cent soixante personnes de tout âge qu'elles réunissent dans des écoles dominicales. Je m'étends là-dessus parce que j'ai toujours considéré l'établissement des Sœurs de N.D. en Angleterre comme une des œuvres principales que Dieu m'avait confiée pour y être du moins un des principaux instruments du bien qu'elles y opèrent d'une manière si étendue et si efficace pour la régénération de cette classe de la société qui influe le plus pour le bien-être de la Religion. Pour la même raison, je mentionnerai encore l'histoire de la fondation des Sœurs de N.D. à Northampton qui eut lieu pendant que j'étais à Clapham. Il y avait /40/ à Northampton un couvent de Religieuses dites de l'Enfant Jésus qui avaient commencé cette fondation en même temps que les Sœurs de N.D. s'établirent à Penryn en 1845. L'évêque de Northampton avait même proposé cette fondation à la Supérieure Générale des Sœurs de N.D. en même temps que moi et j'eus la préférence parce que je l'avais précédé de quelques jours à en faire la demande. Ces Religieuses de l'Enfant Jésus avaient été fondées environ quinze ans auparavant à Nivelles par une dame riche et une autre jeune personne riche aussi par la position de ses parents. Ces deux personnes s'étaient mises sous la direction d'un Père Jésuite (Leblanc) très connu en Belgique où il est mort depuis assez longtemps⁸². Ce Père Jésuite avait éprouvé un désagrément de la part des Sœurs de N.D. à cause d'une pénitente qu'il favorisait beaucoup et que les Sœurs

⁸² *Sœurs de l'Enfant Jésus de Nivelles*, fondées en 1838 par Justine Desbille (1801-1866) sous la direction du Jésuite Charles Leblanc (1774-1851). *D.I.P.* I, 1032-1033 & III, 449.

de N.D. ne voulurent pas recevoir dans l'Institut. Il imagina donc de fonder un nouvel Institut en opposition de celui des Sœurs de N.D., mais ayant le même but. Je dirai que, se fiant aux rapports de cette pénitente favorite qui avait habité quelque temps le couvent des Sœurs de N.D. à Namur, il trouvait que ces dernières étaient tout à fait impropres à l'éducation des enfants etc, etc.⁸³ Il avait rédigé un commencement de Règles et était mort en laissant à d'autres Jésuites le soin d'achever. Une de ces deux fondatrices était la Supérieure de la communauté de Northampton qui, munie d'un exemplaire de la Règle des Jésuites, travaillait jour et nuit à la composition de la Règle du nouvel Institut, faisant lire et corriger par quatre Pères Jésuites de Belgique ce qu'elle avait composé et se proposait de faire approuver par le St Siège. Quoique dépourvue de Règle approuvée, cette communauté avait réussi à gagner beaucoup de bonnes vocations lorsqu'une maladie (le typhus) survint qui leur enleva environ six de leurs meilleures maitresses. Cela avait désolé l'évêque, alors âgé et infirme, et il voulut intervenir dans les arrangements de la Supérieure de manière à établir une véritable guerre entre lui et ces Religieuses qui étaient sans défense, n'ayant pas de Règle approuvée. La Supérieure s'adressa au P. De Held qui refusa d'intervenir. Elle vint ensuite me trouver à Clapham accompagnée de son assistante, maitresse des novices. J'acceptai d'aller leur donner une retraite et ensuite d'être leur directeur extraordinaire à la demande de l'évêque. Je fus mis en possession de tout le travail sur les Règles qui devaient être approuvées, et comme j'avais fait une étude spéciale des Règles des Sœurs de N.D. et d'autres Règles, je vis d'un bout à l'autre que tous les points dans lesquels la nouvelle Règle différait de celle des Sœurs de N.D. étaient autant de méprises. Pendant près d'un an que je dirigeai extraordinairement cette communauté, je gagnai leur confiance de la manière la plus parfaite et je finis par déclarer à la Supérieure et à son assistante que je ne voyais aucun meilleur remède que celui de passer avec toute sa communauté dans l'Institut des Sœurs de N.D. Elle accepta sans hésiter, mais comment obtenir le consentement de l'évêque de Namur⁸⁴ et de la Supérieure Générale des Sœurs de N.D. Ayant bien prié pendant toute cette affaire pour connaître la volonté de Dieu, j'entrepris de mener l'entreprise à bonne fin. Sans informer l'évêque de ce qui avait transpiré entre

⁸³ [note *Buggenoms*:] J'ai été mis en possession de toutes les lettres et des manuscrits que le P. Leblanc écrivit à cette occasion. J'ai remis à la Supérieure de Namur le cahier qui contenait les accusations dont la communauté était l'objet; j'ai conservé les autres manuscrits et lettres de direction, le tout m'ayant été donné pour ma gouverne par la Supérieure cofondatrice.

⁸⁴ Mgr Nicolas Dehesselle (Charneux 1789-Namur 1865), cfr note 39.

nous, la Supérieure et toutes les Sœurs (il y en avait quinze) le prièrent de venir entendre leur compte de conscience dans le courant d'une neuvaine en forme de retraite qu'elle voulait faire pour obtenir la grâce de sortir des difficultés. À l'occasion de ce compte de conscience toutes les Sœurs embarrassèrent tellement l'évêque /41/ qu'il en fut aux abois et la Supérieure, qui ne désirait que cela, saisit cette occasion pour lui dire qu'elle avait conçu un projet (ayant soin de ne pas me nommer) qu'elle voulait lui soumettre, et ce fut le projet de passer dans l'Institut des Sœurs de N.D. L'évêque qui n'y voyait plus goutte dit qu'il n'y avait pas d'objection mais qu'il ne voyait pas comment l'accomplir. Alors la Supérieure lui proposa de me communiquer le projet et de me prier de seconder l'évêque. Celui-ci m'écrivit aussitôt pour me mander, me raconta tout comme venant de lui et me pria de l'aider. J'avais d'avance communiqué de vive voix et confidentiellement cette affaire à la Supérieure Générale qui était venue en Angleterre avec la Sœur Marie de St François⁸⁵ et je m'étais assuré que, si toutes les quinze Sœurs professes, novices et postulantes consentaient avec le bon plaisir de l'évêque de Northampton, à être dispensées de leurs vœux et à faire le noviciat ordinaire de deux ans comme Sœurs de N.D., la chose pourrait se faire. Je rédigeai une esquisse de contrat entre l'évêque de Namur et la Supérieure Générale des Sœurs de N.D. d'une part et l'évêque de Northampton et de la communauté de l'Enfant Jésus de l'autre, où j'exprimai la demande signée par l'évêque et chacune des membres de la communauté de l'Enfant Jésus. Tout fut accepté et conclu de part et d'autre. Afin d'éviter les remarques du public de Northampton, la Supérieure Générale nomma pour présider à cette nouvelle communauté la Sœur Supérieure qui avait été donnée pour la première fondatrice de Penryn et qui se trouvait alors à Clapham. Elle devait agir comme maîtresse des novices à l'égard des Sœurs de l'Enfant Jésus, et petit à petit on les fit successivement passer à Namur où est le noviciat général et on les remplaça par des Sœurs professes de l'Institut des Sœurs de N.D. Ainsi les bonnes œuvres ne furent pas interrompues et le changement se fit sans que personne presque s'en aperçut, sinon qu'on crut que les Sœurs de l'Enfant Jésus, en changeant d'habit, n'avaient que changer de mode pour adopter un costume plus simple et plus facile, comme celui des Sœurs de N.D. l'est en effet. Toutes firent leur noviciat de la manière la plus satisfaisante et il n'en est pas une qui n'ait persévéré et qui ne m'ait depuis témoigné toute sa reconnaissance. L'évêque se loua beaucoup de ce qu'il avait cru et croit encore être son œuvre pour le bien de cette communauté qui a admirablement prospéré et a été cause d'une autre fondation des mêmes Sœurs à Norwich, ville

⁸⁵ Sœur Marie de St François ou Laura PETRE, cfr note 43.

principale de ce diocèse. Avant la conclusion de cette affaire, les Pères Jésuites qui avaient travaillé aux Règles ne cessèrent de prédire que tout cela tournerait mal, mais l'issue de cet évènement qui a eu lieu il y a plus de quatorze ans, a abondamment prouvé que Dieu le voulait. Cette Supérieure cofondatrice qui devint Sœur de N.D. est la cousine du Père Lammens⁸⁶ dont la sœur était alors postulante et devint aussi Sœur de N.D. Ce fut cette sœur du P. Lammens (Sœur Catherine de Sienne) qui me parla de son frère, me fit prier pour sa vocation et fut cause de tout ce que je fis ensuite pour l'amener à se décider à entrer dans notre noviciat. Je cite ce fait en passant pour montrer comment Dieu s'est plu à me rendre utile à notre propre Congrégation tout en me faisant travailler à l'extension de celle des Sœurs de N.D.

La deuxième mission que j'eus charge de diriger en Angleterre après celle de Liverpool, fut donnée à Manchester encore par les Pères Weld et Walworth. Elle eut le même succès, et fut aussi suivie quelque temps /42/ après d'une fondation des Sœurs de N.D. à Manchester. J'en donnai plus tard une troisième avec le P. Prost et Weld dans une autre paroisse de Liverpool. Cette dernière Mission fut l'occasion de la vocation de notre P. Hall. J'avais depuis longtemps fait la remarque que les Irlandais formaient la très grande masse des Catholiques en Angleterre et que sans eux nos missions n'auraient eu aucun succès. J'étais en même temps très sensible à l'obligation qui pesait sur nous à Clapham d'avoir la charge de cette église comme une paroisse, en sachant que cet inconvénient n'aurait pas lieu en Irlande, je désirais que nous puissions nous établir dans ce pays, surtout qu'on nous y avait déjà demandé des retraites, puis une Mission à Omagh dans le Nord de l'Irlande où furent entr'autres envoyés le P. Petcherin, le P. Prost, le P. Van Antwerpen⁸⁷, etc. Je voyais l'inconvénient d'envoyer chaque fois des Pères de l'Angleterre en Irlande. Le P. Douglas était beaucoup de mon avis. Sur ces entrefaites, Mr Mosell, membre du Parlement, se convertit, et le Cardinal me l'envoya avec un billet de recommandation écrit de sa main et que j'ai conservé. Il m'engageait à faire bon accueil à ce nouveau converti qui jouissait d'une grande influence. Le but de sa visite était de proposer une fondation à Limerick, la ville la plus proche de Tervoe où il réside et d'Adare où réside son beau-frère, le Comte de Dunravan. Nous avons donné une mission à Limerick avec beaucoup de succès. Le P. De Held embrassa cette affaire de grand cœur et vint en Angleterre, la première

⁸⁶ Jan Lammens (Gent 1823-Gent 1875), profès à St-Nicolas de Port en 1861 et prêtre en 1864. *Catal. Gén.* XIII n° 1043.

⁸⁷ Jan Van Antwerpen, CSSR (Eindhoven 1822- Bishop Eton 18 X 1853), profès à St Trond en 1841 et prêtre en 1848. *Cat. Prof.* VI, 11.

fois depuis qu'il en avait été comme expulsé, pour la conclure. Il me donna rendez-vous à un hôtel de Londres sans venir à Clapham, m'ayant chargé de l'accompagner à Limerick, après avoir été à Wexford où je pris part aux travaux d'une Mission que le P. Prost dirigeait. Tout fut provisoirement conclu entre l'évêque de Limerick, Mr Monsell et le Comte de Dunraven, et le P. De Held me nomma Supérieur de la fondation qui devait incessamment s'exécuter. Il me prouva par là qu'il ne m'avait pas retiré la confiance qu'il m'avait autrefois donnée.

3. – Fondation de Limerick

Le R.P. Smetana résidant alors à Coblenz approuva ou plutôt confirma avec sa Consulte le choix que le P. De Held avait fait de moi pour commencer la fondation de Limerick et je m'y rendis avec les Pères Schneider⁸⁸ et Furniss et un Frère Pierre⁸⁹. Nous arrivâmes le premier jour de la Neuvaine de l'Immaculée Conception et la veille de la fête de l'Apôtre St André le 29 novembre 1853. Mr Monsell m'avait mis préalablement en rapport avec l'abbé Butler (évêque actuel de Limerick) par l'entremise duquel nous avions loué une maison située n°8 Bank Place pour laquelle j'avais déjà payé le premier terme du loyer qui était de quarante £ St. par an. C'est là que nous devions commencer en attendant que nous pûmes faire l'acquisition d'un terrain et bâtir l'église du couvent, le P. de Held comptant sur les fonds du P. Douglas pour mener cette entreprise à bonne fin. Je ne m'étais pourvu que de £ quarante pour pourvoir aux autres frais de notre établissement /43/ et la Providence m'aida à le mettre sur pied sans que j'eus besoin de réunir d'autres fonds de la caisse commune de nos maisons anglaises. Dès le lendemain de notre arrivée, j'eus une affaire avec le principal curé de la ville (de la cathédrale de St Jean) qui menaça de ruiner la fondation. En effet ce curé vint de la part de l'évêque nous assigner pour le dimanche ce que nous devrions faire dans les diverses églises de la ville. Sur les informations que je pris, je m'aperçus que ce prêtre qui avait favorisé notre fondation et n'avait guère eu de rapports qu'avec le P. Prost, nous considérait comme étant venus à Limerick pour dire la messe et prêcher dans les

⁸⁸ Hans Schneider (Eupen 1821-New Orleans 1873), profès à St-Trond en 1843, *ChPCprB* II, 77 et prêtre à Roermond en 1851, *ChPCprB* III, 349. Part pour Clapham (via Altötting) en avril 1852, *ChPCprB* IV, 58, 76. *Catal. Gén.* XIII n° 381.

⁸⁹ Le Frère Peter Franken (Leuving Köln 1814-Limerick 1892), profès à St Trond en 1847, *ChPCprB* II, 327. En décembre 1851 il part de Bruxelles pour Bishop Eton, *ChPCprB* III, 376 puis va à Limerick en novembre 1853, *ChPCprB* IV, 138.

diverses églises de la ville au gré des prêtres. Ne voulant pas souscrire à un acte qui serait un antécédent pour l'avenir, je lui répondis que s'il avait besoin d'un Père pour ce dimanche seulement, je le lui accorderais, mais que pour le reste, je m'entendrais avec l'évêque. Il fut mécontent et se passa du Père que je lui offrais. Alors je me mis à écrire de mon mieux très civilement mais catégoriquement à l'évêque pour lui expliquer sur quel pied nous devons nous établir, afin que si cela était contraire à ses intentions, nous puissions avant qu'il fût trop tard, rompre le contrat qui avait été fait pour cette fondation. L'évêque ne répondit pas, et lorsque j'allai plus tard le visiter en personne et lui répéter à peu près ce que je lui avais écrit, il ne me témoigna aucun mécontentement. Tous les prêtres de la ville, y compris Dr Butler, furent dès lors disatisfaites et se repentirent d'avoir secondé notre fondation, disant que nous n'étions pas des Rédemptoristes comme le P. Prost se l'était montré. Il faut savoir que le P. Prost avait séjourné dans la même maison que nous avions louée, avec les Pères qui l'avaient assisté dans diverses Missions, pour s'y reposer après une Mission, en attendant l'ouverture d'une autre, et dans cet intervalle, lui et les autres Pères avaient dit la messe et prêché chaque jour dans l'une et l'autre église au gré des prêtres qui s'adressaient à lui et qui compaient que nous allions dorénavant suivre la même ligne de conduite.

Le premier sermon que je fis à Limerick le jour de l'ouverture de notre chapelle ou oratoire dans cette maison, fut le 8 décembre, fête de l'Immaculée Conception. Il y eut trop de monde, la plupart ne pouvant entrer. Il en fut de même le premier jour que nous entendîmes les confessions. Nous dûmes lever séance car la foule nous aurait étouffés dans nos confessionnaux improvisés. Il fallut fermer la porte et ne laisser entrer qu'une cinquantaine de personnes au fur et à mesure que nous pouvions les dépêcher. Dès les premiers jours qui suivirent notre arrivée, je m'étais mis, accompagné du P. Schneider, à parcourir tous les endroits de la ville (qui compte cinquante mille âmes, dont quarante mille catholiques) à la recherche d'un emplacement convenable pour notre établissement et nous nous adressâmes en même temps aux personnes les plus capables de nous renseigner. Nous fixâmes enfin notre choix /44/ sur un terrain assez vaste sur lequel se trouvait une habitation en ruine. Nous nous adressâmes au propriétaire par l'entremise d'un avocat, Mr Henry O'Shea, qui avait été lui-même propriétaire de ce terrain avant qu'il passât dans les mains de celui qui le possédait alors. L'emplacement avait acquis plus de valeur à cause de la construction d'un bassin (docks) sur le Shannon qui coulait au bas, et que la ville tendait à se peupler vers ce quartier. Le prix demandé était 1000 £ St. et une rente hypothéquée à long terme de 35 £ St. par an. Cet avocat avait vendu ce terrain pour £ 250 et m'assurait que je ne devais pas en offrir plus de £ 500. Le P. Fur-

niss m'avait offert le prêt de £ 500 qu'il avait de disponible, sauf à le rembourser. L'avocat fit cette offre mais en vain, quoiqu'il mit toute son industrie en œuvre, et il finit après quelques semaines par me déclarer qu'il fallait y renoncer. Alors j'écrivis moi-même au propriétaire lui déclarant qu'il n'était pas en mon pouvoir d'offrir plus de £ 500 et que s'il ne les acceptait pas *avant la fin de ce jour*, je conduirais l'achat d'un autre terrain qui m'était offert. C'était à moitié vrai, c'est-à-dire qu'un terrain m'était offert, mais il ne me plaisait nullement. Il arriva que le propriétaire du terrain pour lequel je faisais une offre qui était la moitié du capital qu'il exigeait, avait grand besoin d'argent. Il se hâta d'apporter lui-même dans l'après-midi de ce jour la réponse par écrit. Il consentait et motivait son consentement du désir qu'il avait de faire une bonne œuvre et d'obtenir des prières pour lui et sa famille. La chose fut donc conclue à la surprise de cet avocat qui rédigea tous les documents de l'achat de ce terrain. J'en informai le P. De Held qui me témoigna son grand contentement, surtout que cette affaire était réglée pendant qu'il était encore en autorité, m'annonçant que des changements allaient avoir lieu par suite desquels il n'aurait plus de juridiction sur l'Angleterre ou sur l'Irlande. En effet au commencement de l'année 1854, le P. Reyners fut substitué au P. De Held comme Visiteur ou Vice-Provincial de l'Angleterre tandis que le P. Bernard⁹⁰ fut envoyé à Limerick avec le titre vague de Supérieur des Missions. Le P. Bernard arriva donc à Limerick au mois d'avril se déclarant chef des Missions, selon les lettres du P. Smetana et il se croyait par là chef des Missions, indépendamment de l'autorité du P. Paul Reyners. Lorsqu'il apprit qu'il n'en était rien, il fut fort désappointé, mais il me déclara que je continuerais à exercer en réalité la supériorité pour tout ce qui concernait la fondation de Limerick et qu'il se bornerait à former des Pères pour donner avec lui des Missions. Il en fut ainsi. Il approuva les mesures que j'avais prises pour faire bâtir une église temporaire sur le terrain acheté et réparer les bâtiments qui s'y trouvaient en y ajoutant cinq ou six cellules *grosso modo*, en attendant qu'on pût bâtir un couvent et une église permanente. Je fis un contrat avec un entrepreneur pour la bâtisse d'une église temporaire en briques de cent vingt pieds de long sur quarante de large avec trois autels et soixante bancs en forme de prie-Dieu qui prenaient presque /45/ la moitié de l'église laissant le reste libre pour le peuple. Il devait aussi y avoir une galerie pour l'orgue et les chantres, de vingt pieds de profondeur sur les quarante pieds, largeur de l'église. Le tout devait coûter huit cents £ St. et être achevé pour le mois de mai. Je fis aussi marché à part pour les cinq ou six cellules et la réparation de la vieille maison qui était contiguë à

⁹⁰ Bernard Hafkenscheld, cfr note 48.

l'église temporaire. Le tout fut achevé au mois de mai et l'église fut ouverte avant la fin de ce mois cette même année 1854. Nous dédiâmes l'église à St Alphonse dont nous avons une belle grande statue sculptée à Anvers, que le P. Lux et le P. Lans s'étaient accordés l'un à esquisser et l'autre à payer, pour l'église de Falmouth, mais qui n'arriva à Clapham qu'après la suppression de cette Mission. Nous fîmes faire des affiches pour annoncer à tous les coins des rues de Limerick l'ouverture de la nouvelle église des Rédemptoristes. Il s'agissait de désigner l'endroit qui s'appelait auparavant *Court Brack*, nom très peu harmonieux et ma proposition d'y substituer *Mount St Alphonsus* fut approuvée par le P. Bernard. On annonça donc que la nouvelle église érigée sur le Mont St Alphonse (*Mount* en anglais signifie colline et était d'autant plus approprié que la colline sur laquelle est notre couvent est parallèle à une rue désignée depuis longtemps par *Mount S. Vincent*). Dès lors je mis en tête de toutes mes lettres *Mount St Alphonsus Limerick* et cette adresse est devenue populaire sous ce titre qui a fait oublier *Court Brack*. À l'ouverture de cette église, la collecte fut de quarante £ St. On me laissa l'honneur de chanter la grand-messe en présence de l'évêque. Il s'agit alors de faire des quêtes pour payer les dépenses de cette église temporaire et par les seules collectes faites à l'église, sans aucun secours étranger, tout fut payé dans le cours d'un an.

Nous arrivons maintenant à l'année 1855 qui s'annonça par les préparatifs pour le Chapitre Général. Je fus élu par la communauté socius du P. Bernard pour le Chapitre provincial où je m'employai à le faire élire avec le P. Konings⁹¹ socii du Provincial Swinkels⁹² pour le Chapitre Général. Dans toutes les affaires qui précédèrent le Chapitre Général j'avouerai franchement que je donnai la main à tout ce que le Père De Held ou le P. Dechamps me proposèrent pour le bien futur de la Congrégation. Je mis en cela, je n'en disconviens pas, trop d'empressement, mais j'agissais consciencieusement ne sachant pas même et ne pouvant le savoir, car les deux anciens Supérieurs étaient les seuls avec qui je pusse naturellement avoir des rapports. Après le Chapitre Général, dès que je connus l'élection qui fut faite le 2 mai 1855 du Supérieur Général, je lui écrivis au nom de la communauté pour lui faire part de notre joyeuse soumission⁹³, et depuis ce temps je ne me suis plus mêlé le

⁹¹ Antoon Konings (Helmond 1821-Ilchester 1884), profès à St-Trond en 1843 et prêtre à Liège en 1844, *ChPCprB* II, 78, 132. *Catal. Gén.* XIII n° 392.

⁹² J. B. Swinkels (Woensel 1810-Paramaribo 1875), prêtre à Warmond en 1834 et profès à St.-Trond en 1845, *ChPCprB* II, 195. *Catal. Gén.* XIII n° 439. *Mon. Hist. Prov. Neerl.* III (1951) 15 n.23 et V (1953) 126.

⁹³ Fut élu Nicolas Mauron, cfr note 11.

moins du monde ni directement ni indirectement de ces affaires que j'abandonnai au Supérieur Général et à ses Consultants. Je n'eus plus la moindre correspondance avec le P. Dechamps et je ne correspondis que très rarement avec le P. De Held et simplement par charité ou courtoisie, je m'aperçus que le P. Prov. Swinkels et le P. Coffin s'exprimaient de manière à blâmer les rapports que je continuai d'avoir avec le P. De Held. Ceci me fut confirmé par une remarque qui me fut faite dernièrement. /46/ Je comprends mieux maintenant l'origine du soupçon dont j'avais été l'objet que je ne le fis alors. Voici le mystère. Le P. De Held avait été accoutumé à recevoir le journal catholique anglais *The Tablet* que je lui envoyais toujours lorsque j'étais à Clapham et lui à Bruxelles. Après le Chapitre Général je priai le P. Coffin, comme étant plus près de la Belgique, de continuer à envoyer ce journal ou plutôt cette revue hebdomadaire au P. De Held. Il ne crut pas devoir le faire, et le P. De Held m'en avertit, en me priant d'avoir l'obligeance de continuer à lui envoyer moi-même de Limerick cette gazette qui l'intéressait. Je me prêtai volontiers à ce que le P. De Held demandait, mais cela ne me fit pas tenir avec lui aucune correspondance par lettres. Au retour des Pères qui avaient assisté au Chapitre Général, je fus informé par le P. Bernard dont j'ai conservé la lettre, par le Père De Held et par le P. Swinkels qu'à la fin du Chapitre il avait été provisoirement décidé que je serais nommé virtuellement vice-Provincial ou assistant du P. Provincial Swinkels qui m'écrivit en ces termes, ajoutant que pour lui son plan était de continuer à diriger les Missions en Irlande etc *après qu'il eut passé quelques mois à Witem où le Rev.me P. Général lui avait donné ordre de prendre quelque repos*. Le P. Swinkels vint alors faire la Visite canonique des maisons en Angleterre et Irlande et me donna ordre d'aller le trouver à Clapham afin d'être son socius durant cette visite. Je le fis. Étant à Clapham, le P. Swinkels fit connaître ce qui me regardait au P. Coffin qui était revenu de Bishop Eton après le départ du P. Paul Reyners, son ancien Père Maître. Il n'avait pu rester à Clapham avec lui parce que le P. Paul Reyners crut s'apercevoir qu'il avait trop de tendance à vouloir exercer la charge de Supérieur et le P. Coffin ne pouvant soutenir les humiliations qui lui étaient administrées par le Recteur de la maison, s'était fait réfugier à Bishop Eton. Le P. Coffin donc qui était à la veille d'être élu Recteur de Clapham, me parla beaucoup pour m'engager à accepter cette charge de quasi vice-Provincial et comme cela devait entraîner ma translation de Limerick à Clapham, il prit de concert avec le P. Swinkels les mesures requises pour faire inscrire mon nom dans le *Catholic Directory* (où l'on insère chaque année le nom et la résidence de tous les prêtres séculiers et réguliers en Angleterre) dans la rubrique de Clapham. Mais il fit la remarque que cela lui donnerai une influence dont il avait besoin,

si son nom figurait en tête de la liste des Pères résidant à Clapham et que par conséquent il ferait mettre mon nom dans le Directoire *après le sien*. Ceci ayant été imprimé dans le Directoire catholique anglais pour 1856, on peut y voir la preuve de ce que j'avance. Je ne cacherai pas que ceci me confirma parfaitement dans ce que je soupçonnais déjà, ainsi que le P. Lans qui fut l'instrument immédiat de la ----- du P. Coffin et connaissait ses dispositions que le P. Coffin dissimulait mal son intention d'être lui-même vice-Provincial /47/ dès que faire se pourrait. La visite qui eut lieu à Limerick à cette époque fut, comme je m'y attendais, la continuation du châtement que j'avais mérité par la faute que j'avais commise en ne réprimant pas à tout prix l'esprit d'opposition de la communauté contre le P. De Held. Le Père Bernard avait rendu de véritables services à Limerick en enseignant aux Pères la bonne méthode de donner des Missions, pour tout ce qui regarde l'appareil extérieur, l'ordre des sermons et l'art de faire impression sur les masses. Malheureusement ce Père m'avait convaincu par sa conduite et l'impulsion qu'il avait communiquée aux Pères qui étaient surtout le Père Theunis chargé par le P. Bernard de présider aux Missions pendant son absence et Petcherin, que sa présence à Limerick serait gravement préjudiciable à l'esprit d'observance. Le Père Arnold Van Everdingen⁹⁴ avait aussi assisté à une mission sous le P. Bernard. Tous ces Pères, apprenant que le P. Bernard ne revenait plus parmi eux, déclaraient que tout était perdu pour l'œuvre des Missions et ils conçurent contre moi une animosité plus intense que celle dont le P. De Held avait été autrefois l'objet. Ce ne fut donc qu'une série d'accusations contre moi auprès du P. Swinkels. Je l'en avais averti, mais il ne m'a jamais donné la plus petite preuve qu'il eut confiance dans ce que je lui disais. Je ne doute pas que Dieu l'eut voulu ainsi pour ce qui me regarde. En résumé, le P. Swinkels après cette visite de Limerick qui suivit le Chapitre Général reçut en plein l'impression que je ne pourrais occuper la place qu'il me destinait d'abord, et ne trouvant personne pour me remplacer alors dans la charge que j'exerçais à Limerick, il fit des rapports de manière à me faire nommer Supérieur de la communauté, quoiqu'elle fut plus nombreuse que celle de Clapham et de Bishop Eton qui furent l'une et l'autre érigées en rectorats et c'est ainsi que cela fut publié dans le catalogue de la Congrégation qui parut l'année qui suivit le Chapitre général. Les Missions en Irlande allèrent leur train comme du temps du P. Bernard, si pas mieux, mais j'étais désormais voué à être en butte à l'animadversion des Pères de la communauté qui faisaient exclusivement impression sur l'esprit du P. Swinkels.

⁹⁴ Le Hollandais Arnold VAN Everdingen (Kuylenborg 1808-Limerick 1856), prêtre en 1847 et profès à St Trond en 1851. *Cat. Prof.* VI, 148.

J'organisai des collectes pour la bâtisse du nouveau couvent, j'en fit faire le plan et entreprendre les travaux de la bâtisse. Tout réussit à merveille car je pus faire face à toutes les dépenses de la communauté, rembourser à la communauté de Clapham où se trouvait alors le P. Furniss les £ 500 qu'il avait prêtés et réalisé une somme de 5,000 £ St pour la bâtisse du couvent, avant même qu'il fut achevé ainsi que pour liquider le capital de la rente de 35 £ St hypothéquée sur le terrain. J'omets de rapporter ici ce qu'on peut savoir plus exactement d'ailleurs. Une somme de £ 1,000 fut payée par le RP Douglas pour la bâtisse du couvent de Limerick et le RP Plunkett y contribua généreusement dès qu'il put réaliser les fonds qui lui venaient du côté de sa famille, environ £ 2,500, c'est-à-dire tout ce qu'il possédait ou pouvait un jour posséder de ce côté. Dans l'entretemps arriva le Père Jan Van Rijckevorsel⁹⁵ qui fit cause commune avec le P. Arnold Van Everdingen pour contrecarrer dans les moindres détails tous les arrangements que je prenais pour la bâtisse. Les uns écrivaient au P. Swinkels, d'autres à son admoniteur et tout cela était expliqué à Rome dans le sens que le P. Swinkels y donnait. Je reçus alors des lettres du P. Swinkels qui m'envoyait celles du RP Verheyen⁹⁶ et j'en reçus aussi du P. Douglas au nom du Rev.me P. Général qui étaient une preuve évidente du mauvais esprit /48/ qui avait envahi les Pères de la communauté de Limerick, car dans ces lettres que j'ai conservées on me blâmait quelquefois de choses qui n'existaient que dans l'imagination de ceux qui avaient fait des rapports, et on me donnait des ordres inexécutables, comme p. ex. de ne pas me servir de pierres mais de briques pour la bâtisse du couvent, cela étant moins dispendieux, tandis que notre terrain était une carrière de pierres, et que les briques très rares à Limerick auraient coûté énormément et donné l'impression d'un luxe peu en rapport avec nos moyens et notre esprit. La bâtisse se fit donc nécessairement en pierres. La dernière visite que fit le P. Swinkels à Limerick en octobre 1856, mit le comble à ce fâcheux état de choses. Je savais tout et ne pouvais même tenter de me faire comprendre. Je me résignai donc et me contentai de prier. Vers la fin de cette année je fus donner une retraite à la maison-mère des Frères des

⁹⁵ Jan Van Rijckevorsel (Rotterdam 1818-Roermond 1890), cousin par alliance de Mgr van Bommel [Hd 318]. Profès à St-Trond en 1842, *ChPCprB* II, 15, 76 et prêtre à Wittem en 1848, *ChPCprB* III, 10. *Catal. Gén.* XIII n° 360. *Mon. Hist. Prov. Neerl.* 2 (1950) 157.

⁹⁶ Franz Verheyen (Amsterdam 1813-Roma 1876), prêtre en 1838 à Oegstgeest, [*Mon. Hist. Prov. Neerl.* 5 (1953) 125]. Profès à St-Trond en 1843, *ChPCprB* II, 77. *Catal. Gén.* XIII n° 373. Provincial belge de janvier 1854 à novembre 1855, *SHCSR* 2 (1954) 61, 62, 278.

Écoles Chrétiennes à Dublin, et j'appris la veille de mon retour à Limerick que le P. Arnold était tombé gravement malade. C'était le Père qui m'avait le plus fait de peine. Dès que j'arrivai, il était dans le délire, mais contrairement à mon attente je me trouvai le seul contre qui il n'invectivait pas, tout au contraire, il disait tout haut que j'étais un saint, tandis qu'il qualifiait de diables la plupart de ceux qui le visitaient. Le P. Van Rijckevorsel, son intérimaire jusque là, n'eut pas le courage de le visiter durant les sept jours que dura sa maladie. Le P. Harbison⁹⁷ et moi l'assistèrent; ce P. Harbison m'avait toujours été dévoué, et une des accusations formulées contre moi était que je lui avais donné la charge de Ministre quoiqu'il fût un des plus jeunes Pères. Je ne rapporterai pas les scènes de délire de ce pauvre Père Van Everdingen, mais elles furent tristes au suprême degré. Il reçut comme par force le Viatique et l'Extrême Onction des mains du P. Harbison, quoiqu'il resta calme pendant qu'on lui administrait ces sacrements, et il mourut lorsque tous les Pères, excepté le P. Van Rijckevorsel, étaient présents. Quelques instants avant d'expirer il recouvra tout son calme et dit *priez pour moi, je meurs*. Alors le P. Theunis récita très haut un acte de contrition bien formulé pendant que je lui donnai la dernière absolution, et ainsi il expira. Je n'ai jamais pu douter que cette maladie fut un avertissement pour la communauté, tous le sentaient et me l'avouaient tout haut. Il avait été l'instigateur principal de l'opposition acharnée qui m'avait été faite, et je puis dire en toute vérité que jamais de ma vie je ne m'étais mieux conduit que pendant tout le temps que je fus à Limerick, et tout en souffrant je jouissais en silence de voir que Dieu me conduisait toujours par des voies miséricordieusement rudes. Pendant tout le mois de mars qui suivit (1857), je demandai pour grâce spéciale à St Joseph de m'obtenir que je pusse être jeté à la mer comme Jonas, si cela devait faire cesser la tempête, en d'autres termes que je cessasse d'être maintenu dans la charge de Supérieur. J'écrivis même ceci à ma sœur afin qu'elle priât dans ce sens pour moi. sans lui dire trop pourquoi, et elle me le rappela lorsque l'évènement vint bientôt après le mois de St Joseph lui prouver ainsi qu'à moi que cette prière était exaucée.

Dans le courant du mois d'avril suivant, je reçus sans aucune préparation de la part du P. Provincial Swinkels, une lettre du R.P. Noël⁹⁸,

⁹⁷ L'Irlandais Henry Harbison (Moneymore 1820-Dundalk 1888), prêtre à Maynooth en 1847. Prend l'habit à Clapham le 2 juillet 1853, *ChPCprB* IV, 136; profès à St Trond le 7 juillet 1854, *ChPCprB* IV, 173. *Catal. Gén.* XIII n° 740. C'est lui qui assista Petcherin à sa mort en 1885.

⁹⁸ Philippe Noël (Piéton 1815-St Thomas 1868), prêtre de Tournai en 1839 et profès à St-Trond en 1845, *ChPCprB* II, 196. Provincial de Belgique de

alors Provincial de la Belgique, qui commençait /49/ à peu près en ces termes: «Je viens vous annoncer que vous n'appartenez plus à l'Angleterre, mais que vous êtes incorporé à la Province belge, etc ». C'était un jour de Carême lorsque je me préparais à aller entendre les confessions et ensuite à prêcher. J'avoue que cette nouvelle, quoique je m'attendisse vaguement à tout, fut pour moi dans le sens moral ce que serait naturellement une poutre qui tombe sur la tête de quelqu'un qui ne s'attend à rien de semblable. Avec la grâce de Dieu je réprimai néanmoins si bien mes sentiments que je me rendis au confessionnal sans trahir mon émotion et fis ensuite le sermon, et pendant près d'un mois que je restai encore à Limerick, personne dans la communauté ni à l'extérieur ne put avoir le moindre soupçon de la nouvelle que j'avais reçue. et répondis au P. Noël que sa nouvelle m'avait surpris, mais que j'étais prêt à obéir. Je n'écrivis à personne sinon au P. Lans qui était mon pénitent et avait ma confiance, étant d'ailleurs quasi vice-Provincial, et je lui écrivis confidentiellement en le priant de n'en rien dire, vu que j'étais résolu d'obéir simplement sans faire aucune observation. Il me répondit pour me demander la permission d'écrire au Rev.me P. Général afin d'obtenir du moins que je restasse en Angleterre. Je lui refusai cette permission; mais il prit sur lui de se concerter avec quelqu'autre Père pour écrire dans le sens qu'il m'avait proposé, et c'est en vertu de cette démarche que le P. Provincial Swinkels blâma beaucoup en ma présence que l'ordre vint lorsque j'avais tout préparé pour me rendre en Belgique et que je me trouvais déjà à Bishop Eton, que je devais m'arrêter là, le P. Général se réservant de disposer de moi plus tard comme il jugerait convenable. Mon départ de Limerick eut lieu le plus silencieusement possible le 6 mai 1857. Je ne fus, humainement parlant, pas plus mortifié d'apprendre que le P. Noël n'avait pas voulu céder le P. Roes⁹⁹ qui me remplaça à Limerick à la condition que je serais adjoint à sa place au nombre des Pères de Belgique, mais il prétendait que je n'étais pas une compensation suffisante pour cet échange et qu'il fallait qu'avec moi on lui envoyât aussi le P. Leo Vanderstichele¹⁰⁰, un de nos meilleurs Pères en Angleterre pour les Missions. Non longtemps après, tous les Pères de Limerick qui s'étaient mutinés contre moi, furent congédiés de cette communauté à l'exception

1855 à 1859. *Catal. Gén.* XIII n° 449. Alfonsiana (Cuenca) 1942, n.13, 2. *SHCSR* 30 (1982) 372 n.20.

⁹⁹ J. B. Roes (Vosselaer 1814-Limerick 1860), prêtre en 1838 et profès à St Trond en 1847. *Cat Prof* VI, 103.

¹⁰⁰ Leo van der Stichele (Wevelgem 1825-Dundalk 1887), profès à St-Trond en 1845, prêtre à Londres en mars 1851. Depuis décembre 1851, réside à Bishop Eton. *Catal. Gén.* XIII n° 469.

du P... ?. qui perdit plus tard sa vocation. Je dois dire à la louange du P. Theunis qui m'avait le plus blâmé à l'occasion de la disparition du P. Bernard après le Chapitre Général. étant aussi transféré à Bishop Eton lorsque je m'y trouvais encore, me témoigna le plus sincère regret de ce qu'il avait fait ou dit contre moi, et se mit humblement sous ma direction pour les affaires de sa conscience.

4. – *Séjour à Bishop Eton depuis mai 1857 jusqu'en nov. 1859*

Lorsque je quittai Limerick, la bâtisse du nouveau couvent était presque achevée /50/ et les fonds que j'avais recueillis et laissés à Limerick étaient plus que suffisants pour payer toutes les dépenses jusqu'à la bâtisse de l'église projetée. Je fis au P. Roes qui me remplaçait l'offre de lui donner tous les renseignements dont il pouvait avoir besoin. Les Pères Swinkels et Coffin qui allèrent l'installer pendant que j'étais à Bishop Eton se plurent à me dire que l'impression que j'avais laissée dans la communauté de Limerick après mon départ était un véritable triomphe pour moi. Quoiqu'il en soit, je sus plus tard qu'on avait pris des mesures pour que tout rapport entre la communauté de Limerick et moi fut strictement intercepté; c'est ainsi qu'à mon arrivée à Bishop Eton, ayant eu l'occasion de répondre à quelques lettres que les Pères de Limerick, qui me restaient attachés (les Pères Harbison, Schneider et Bradshaw qui y sont encore) m'avaient écrites, le P. Roes ne leur donna pas mes lettres qui étaient parfaitement innocentes. Je le sus lorsque rencontrant dans la suite un de ces Pères qui vint à Bishop Eton, il se plaignit de ce que je n'avais pas répondu à sa lettre. Le P. Roes à qui j'aurais désiré me rendre utile pour le mettre au courant de certaines choses, ne me consulta jamais. Il en résulta entr'autres une bavure qui fut la cause d'un grand désagrément et de la perte de beaucoup d'argent. Ce fut à l'occasion de la bâtisse de l'église. On crut alors ne devoir plus employer le même entrepreneur pour la bâtisse que j'avais choisi parce que je le connaissais comme étant un homme habile et scrupuleusement honnête. On donna la préférence à un intrigant dont j'avais moi-même failli être dupé parce qu'il offrait de bâtir à meilleur marché, mais je l'avais écarté, étant officieusement informé que cet homme était criblé de dettes et imprudent. Quand je l'appris je prédis au P. Lans ce qui arriverait bientôt, et en effet on finit par s'apercevoir qu'il ne tenait pas aux conditions de son contrat et qu'il n'avait pas de fonds pour achever la bâtisse aux conditions qu'il avait offertes. On se hâta alors de travailler à faire rompre le contrat, ce qui fut une affaire embarrassante et dispendieuse. Je l'ai su par les rapports qui furent faits de Limerick au P. Lans qui était recteur à Bishop Eton par une lettre du P. Plunkett.

Je comptai pouvoir trouver un peu de repos à Bishop Eton et je me mis tout d'abord à rédiger l'histoire des chroniques de notre première fondation en Angleterre et de tout ce qui avait suivi, mais je ne pus avancer loin, et j'abandonnai ce travail, faute de pouvoir m'y livrer. Il me semblait que cette chronique ne pouvait être faite *sinon confidentiellement*, au risque d'omettre ce que je considérais comme la partie vitale de ces chroniques, ou l'enchaînement admirable des voies de la Providence que, j'ai, je crois, réussi cette fois à faire ressortir beaucoup mieux maintenant que je ne l'aurais pu faire auparavant. On me donna la charge de Supérieur des Missions, et dans l'entretemps je donnai des retraites aux diverses communautés, et aux membres du clergé qui venait avec leur évêque faire une semaine d'exercices spirituels /51/ dans notre couvent de Bishop Eton disposé pour cela. Le P. Coffin avait été auparavant chargé de cette besogne. Je m'occupai de la sorte pendant une année lorsque je fus interrompu par un coup d'apoplexie qui était la suite d'un effet de fatigue, car après avoir donné sans interruption deux Missions de trois semaines chacune et pendant lesquelles je donnai trop peu de temps au sommeil, me levant toujours avant les autres pour donner la première méditation qui était de très bonne heure pour que les ouvriers ou ouvrières des manufactures pussent y prendre part avant de se rendre à leur travail, je passais le reste du jour jusque bien tard dans la nuit à entendre les confessions etc. Immédiatement après ces deux missions, je devais avoir huit jours de repos avant de donner les Exercices spirituels à Bishop Eton au clergé de Liverpool qui devait être accompagné de leur évêque, mais je reçus alors une lettre pressante de Tirlemont, non loin de Bruxelles, où une veuve que j'avais longtemps dirigée à Limerick était tombée malade et en danger de mort. Elle était allée mettre ses trois enfants en pension dans cette ville, et tous ses parents étaient ou protestants ou hostiles aux intentions qu'elle avait d'élever ses enfants pieusement, elle était alarmée à la pensée de la mort prochaine, *n'ayant pas fait son testament*. Elle m'avait confié toutes ses affaires et demandait que je la vinsse aider dans l'état où elle était réduite. Le P. Lans crut devoir m'envoyer à Tirlemont où je fis ce qui était requis sans figurer dans le testament que j'avais simplement rédigé et mis dans les mains d'hommes d'affaire. Je fus de retour la veille de cette retraite que je donnai, prêchant quatre fois par jour et entendant les confessions de ces prêtres. J'éprouvai un mal de tête très intense pendant toute cette retraite qui conclut le mois de mai 1858. Le lendemain, le premier jour de juin, lorsque m'étant levé, je m'apprêtais à réciter les trois Ave Maria comme de coutume la face prosternée contre terre, je fus tout à coup saisi d'un coup d'apoplexie c.à.d. que je sentis comme si un abcès avait éclaté dans mon cerveau et en même temps un bruit qui me faisait l'impression que

ma tête était comme une cloche de verre qu'on faisait violemment retentir. Je fis des efforts désespéré pour regripper sur mon lit où je restai avec un mal de tête agonisant et les membres agités jusqu'à ce qu'on vint voir, une heure après le son du lever, ce qui m'avait empêché d'assister à la méditation de la communauté. Le médecin qu'on se hâta de quérir ne put arriver qu'à huit heures. J'avais offert ma vie à Dieu et fait avec la fine pointe de l'esprit des actes de contrition tels quels. Enfin à l'aide de fort purgatifs et de saignées, je recouvrai le calme. je ne fus que trois jours empêché de célébrer la ste messe mais je fus longtemps souffrant d'une paralysie de tout le côté gauche, de la tête au pied. Si j'y avais pris garde, j'aurais pu empêcher cet accident car j'avais éprouvé depuis assez longtemps les avant-coureurs de cette attaque et c'est parce que je les connais maintenant que j'ai su prévenir une rechute qui m'a plusieurs fois menacé.

Le mois d'août suivant, le P. Lans crut que cela me ferait du bien de faire un petit voyage au couvent des Carmélites de Llanhern (Cornouailles) qui avait demandé que j'allasse leur donner la retraite. Le P. Lans m'avait /52/ promis de donner cette retraite conditionnellement, c.à.d. si je m'en sentais capable. J'allai donc et donnai cette retraite, chose qui m'était facile et une vraie consolation. Ce qui ne laissa pas d'être je crois dangereux, car après chaque instruction, je me trouvais tous les membres engourdis à ne pouvoir presque me remuer. Je profitai de cette visite dans la Cornouaille pour aller revoir tous les endroits où j'avais autrefois tâché d'implanter la religion, l'évêque de Plymouth m'ayant donné toute juridiction pour prêcher et entendre les confessions. Ainsi je fus à Truro, à Helstone, à Camborne et à Falmouth où je retrouvai partout les anciens Catholiques que j'avais reçus dans l'Église. À Helston je trouvai la fille ainée de Mme Edgar avec son mari et cinq enfants formant comme un commencement de paroisse catholique avec les autres catholiques que j'y avais aussi aidés à embrasser la religion. À Camborne où il n'existait de mon temps que cette famille Pike dont j'ai fait mention¹⁰¹, on avait déjà bâti une église et des écoles. À Falmouth je logeai chez ce Mr Thomas Moore Horsford¹⁰² qui m'avait providentiellement aidé après le départ du P. Lempfridt. Sa femme et son fils, alors âgé de onze ans et que j'avais baptisé, se comportaient comme d'anciens et fervents catholiques. Je prêchai dans l'église de Falmouth deux fois le jour de la fête de l'Assomption. Ce me fut une vraie consolation de voir après la grand-messe beaucoup d'anciennes connaissances, de jeunes filles que j'avais reçues dans l'Église et mainte-

¹⁰¹ Famille Pike: cfr p. 243.

¹⁰² Sur Mr Horsford, note 31.

nant mariées et mère de plusieurs enfants, venir se présenter à moi. Cette visite était providentielle, car elle fut la cause que j'entendis de part et d'autre plusieurs confessions générales bien nécessaires. Il y avait entr'autres à Falmouth un vieillard qui paraissait avoir apostasié depuis plusieurs années, quoique de mon temps j'avais réussi à le convertir et il faisait l'office de quêteur dans notre église, rendant en outre toute sorte de services. Malheureusement il avait pris dans sa maison une jeune fille protestante et avant la mort de sa femme il en avait déjà eu un enfant, tout cela depuis mon départ. Il s'était ensuite uni par le mariage à cette jeune personne qu'il avait séduite et fait cesser de ne plus fréquenter du tout l'église. J'allai le trouver, quoique le prêtre me dit qu'il avait déjà tout tenté et que c'était peine perdue, ajoutant que je ferai un grand miracle si je le ramenait à ses devoirs. Dès que ce vieillard me vit, il resta interdit et se tut longtemps. Il n'avait même pas fait baptiser les enfants qu'il avait eu de cette jeune femme qui n'avait alors que seize ans et il en avait soixante-quatorze. Après que je lui eusse touché le cœur en faisant l'éloge de la vie qu'il avait menée auparavant et exprimé la peine que je ressentais du triste état auquel il s'était maintenant abandonné, je lui demandai s'il portait encore le scapulaire dont je l'avais revêtu. Il se mit alors à pleurer et alla chercher dans une armoire ce scapulaire soigneusement enveloppé, me disant qu'il n'avait plus osé le porter depuis qu'il avait abandonné /53/ le service de Dieu, mais qu'il avait conservé la Foi et du respect pour le scapulaire. Je lui demandai alors de m'accorder une faveur. Il répondit qu'il ne pourrait rien me refuser. Ce fut de venir à l'église où je devais encore prêcher l'après-midi (de l'Assomption) pour s'y confesser ensuite et faire baptiser ses enfants et reprendre le scapulaire. Il me le promit et tint promesse. Il se confessa si bien que je pus le lendemain lui donner la sainte communion à ma messe qu'il entendit, et il me donna, ainsi qu'au prêtre de la paroisse, les assurances les plus belles qu'il persévérerait désormais à vivre en bon chrétien.

Je vais maintenant conclure la chronique de mon séjour à Liverpool en rapportant les circonstances qui ont précédé et accompagné la fondation du couvent des Rédemptoristes de Bruges à Dublin. Lorsque je me trouvais à Limerick j'eus sous ma direction plusieurs demoiselles de bonne famille qui manifestant des dispositions pour la vie contemplative, m'avaient inspiré de les adresser au couvent des Rédemptoristes à Bruges où elles si étaient rendues et avaient pris l'habit avant même mon arrivée à Bishop Eton. D'autres que j'avais également dirigées à Limerick se disposaient à prendre la même détermination. Le P. Lans me communiqua alors un projet dont il m'avait déjà entretenu plusieurs années auparavant, et c'était l'offre qu'avait faite une de ses pénitentes de Hanley, une riche dame convertie, de contribuer à l'établissement d'un couvent

de Rédemptoristines en Angleterre. Il y avait alors des troubles en Belgique qui avaient porté Mgr Malou évêque de Bruges à conseiller beaucoup aux Rédemptoristines de Bruges de tâcher d'avoir une maison en Angleterre qui put au besoin servir d'asile aux Religieuses de Bruges, si quelque révolution les forçait d'abandonner leur poste en Belgique. On m'écrivit en ce sens en me sollicitant beaucoup de tâcher d'accomplir cette intention de l'évêque de Bruges. J'allai alors avec le P. Lans dans le pays de Galles, où résidait cette Dame, visiter une maison qu'elle croyait convenable. Je trouvai la situation par trop isolée et le P. Lans partagea mon opinion. Je reçus sur ces entrefaites l'offre d'une maison à Dublin où je me rendis pour tout examiner. Je logeai dans la famille d'un des Catholiques les plus riches et des plus respectables de cet endroit, dont la fille ainée, âgée de dix-neuf à vingt ans, était devenue ma pénitente depuis la fameuse Mission de Kingstown que je dirigeai et qui donna occasion au procès des *Bibles brûlées* que nous gagnâmes contre le gouvernement¹⁰³ le 8 décembre 1855, le premier anniversaire de la définition du Dogme de l'Immaculée Conception. Cette jeune demoiselle était aussi sur le point d'embrasser la vie religieuse chez les Rédemptoristines. Tout ce que je vis me plut assez et m'étant fait donner par écrit le consentement de l'Archevêque /54/ de Dublin avec l'assurance qu'il permettrait à ces Religieuses de vivre selon leur Règle contrairement à ce qui se pratique dans les autres communautés de contemplatives en Irlande, toutes ayant des écoles. Je fis un rapport à Bruges et tout fut approuvé. On me pria de me rendre à Bruges pour y accompagner dans leur voyage la Révérende Mère et son assistante, maîtresse des novices qui avait réussi à apprendre l'anglais, toutes deux désirant visiter la maison proposée pour la fondation, avant de conclure cette affaire définitivement. Je fis donc ce voyage qui fut providentiel dans ce sens qu'il me procura l'occasion de bien connaître la Révérende Mère qui est actuellement encore à la tête de la maison de Bruges et son assistante qui est devenue la Supérieure de cette fondation à Dublin. Tout notre voyage jusqu'au retour à Bruges fut une série de méditations que je leur fis tous les jours et d'intentions spirituelles. Ce fut alors que la Supérieure actuelle de Dublin me fit son compte de conscience et me donna explicitement la confiance qu'elle avait déjà en moi, par suite des lettres spirituelles que j'avais écrites à ma sœur et qu'elle avait toutes copiées. Je m'aperçus qu'il y avait entre cette Religieuse et ses sujets des différences notables qui étaient toutes en faveur de la Supérieure actuelle de Dublin. Les rapports qu'elle avait eus avec

¹⁰³ Petcherin avait été accusé à tort d'avoir jeté au feu des Bibles protestantes. Ce qui donna lieu à un procès resté très fameux en Irlande. Cfr SAMPERS in *SHCR* 21 (1973) 333-338; 52 (2004) note 39 .

les pénitentes que j'avais envoyées au noviciat de Bruges dont elle avait la charge, l'avaient d'ailleurs déjà mise en correspondance avec moi. Je me réjouis de cette circonstance parce que j'y voyais un moyen efficace d'imprimer aux religieuses de cette nouvelle fondation qui devait être formée par mes anciennes pénitentes et la Supérieure qui s'était déjà déclarée vouloir suivre ma direction, le véritable esprit religieux et corriger ce qui me paraissait être défectueux à Bruges. Le résultat matériel de ce voyage fut de faire modifier la maison de manière à pouvoir servir à un couvent de Rédemptoristes. Tout fut fait pour le commencement de mars 1859. Dans l'entretemps le P. Lans avait été blâmé par le P. Swinkels de ce qu'il m'avait employé dans cette affaire, et prévoyant qu'il serait difficile d'obtenir la permission requise pour l'achever si on s'adressait uniquement au P. Swinkels, le P. Lans me dit avoir écrit à Rome et en avoir obtenu l'autorisation nécessaire. Ce que le P. Lans avait prévu arriva. Le P. Swinkels, lorsque j'allais me mettre en route, voulut empêcher tout. Je n'allai pas à Bruges, mais le P. De Held s'y rendit et conduisit la caravane à Dublin où le P. Lans m'envoya pour les rencontrer. Cette rencontre eut lieu, et le 25 mars, fête de l'Annonciation, les Religieuses du T.S. Rédempteur furent installées dans leur nouveau couvent en présence des autorités ecclésiastiques et des personnes parentes ou amies des Religieuses Rédemptoristes irlandaises¹⁰⁴.

Je fis à cette occasion un sermon que j'avais préparé et que je lus, parce que c'était une explication que l'archevêque de Dublin et son Vicaire Général désiraient que je leur donnasse de la vie /55/ contemplative des Rédemptoristes parfaitement inconnues depuis l'invasion du protestantisme à Dublin. J'avais fait lire cet écrit par le P. Lans qui l'avait approuvé. Mon intention était de le donner aux Religieuses afin qu'à l'avenir elles puissent s'en servir pour se faire connaître des prêtres ou d'autres qu'il serait expédient d'éclairer. Le 30 mars suivant eut lieu la cérémonie de la clôture et le 8 avril suivant la prise d'habit de cette jeune personne (la fille du Lord juge O'Brien) qui prit le nom de Sœur Marie-Alphonse et qui fut la principale providence pour cette fondation, ses parents étant riches et pieux. Le P. De Held reconduisit alors à Bruges la Révérende Mère de ce couvent et je restai à Dublin pour y donner les exercices spirituels aux membres de la Société de St Vincent de Paul, dont l'oncle de cette demoiselle qui reçut l'habit le 8 avril, était président. Après cette retraite, je revins à Bishop Eton. On avait cru devoir faire imprimer ce que j'avais donné par écrit sur la vie contemplative aux Rédemptoristes avec un court abrégé de l'histoire de leur origine. En effet on ne pouvait bien l'utiliser autrement. On me blâma d'avoir fait

¹⁰⁴ Sur la fondation de Dublin par Bruges, cfr *Viva Memoria* (1999) 57-58.

cela, non qu'on trouva que l'écrit ne fut pas bien, mais qu'il eut été imprimé sans les permissions requises. J'avoue que si j'avais prévu pouvoir y réussir, j'aurais fait en sorte d'obtenir cette permission, mais les dispositions du P. Swinkels étant contraires à tout ce que je faisais pour cette fondation, je crus ne pouvoir mieux faire que d'abandonner cette affaire aux Religieuses elles-mêmes qu'on ne pouvait pas, ce me semble, empêcher de s'aider comme elles le trouvaient expédient. Le premier jour du mois de mai suivant fut un jour sinistre. Le P. Swinkels par l'intermédiaire du P. Coffin fit savoir aux religieuses de Dublin et du P. Lans que toute correspondance était désormais interdite entre ces Religieuses et moi et que par conséquent je ne pouvais plus recevoir *aucune lettre* de ce couvent, ni en écrire aucune. Lorsque la jeune Supérieure reçut cette nouvelle le premier mai, elle en éprouva un violent vomissement de sang qui mit ses jours en danger, et alarma justement toute cette petite communauté qui dépendait d'elle. Lorsque je l'appris, j'avoue que ce fut pour moi une peine plus grande que toutes celles que j'avais endurées auparavant, parce que je ressentais plus vivement l'affliction et le danger de cette communauté, ainsi frappée au berceau, que les afflictions qui n'avaient auparavant tombé que sur moi seul. Je n'eus néanmoins pas même la tentation de ne pas me soumettre entièrement, mais je me sentais le cœur broyé. Je le dirai sincèrement, cette conduite du P. Swinkels, secondée par le P. Coffin, sera toujours à mes yeux la preuve d'un manque de tact qui ne devrait pas faire défaut dans un Supérieur religieux. C'était la conduite d'un sabreur, mais je n'y reconnaitrai jamais celle d'un père à qui Dieu confie le maniement des âmes. L'état alarmant de la Supérieure de Dublin fut cause qu'on permit que je lui écrivisse et que j'en reçusse une ou deux lettres.

/56/ J'ai exprimé d'autant plus librement dans ce récit ce que je ressentis alors que la chose est maintenant assez passée et que lorsqu'elle arriva, je gardai le silence et ne fus pas coupable pouvant dire avec le saint que je tâchai d'imiter *In omnibus his non peccavit Job labiis suis*. Je fis usage de la permission que j'avais d'écrire pour lui inculquer de nouveau les principes de foi et de confiance et surtout d'obéissance que je lui avais déjà tant recommandés. Ce qui me peinait le plus c'est qu'il y avait des jeunes personnes qui se préparaient à entrer dans ce couvent et elles avaient encore besoin accidentellement de mes avis, non moins que les jeunes novices tout fraîchement entrées dans cette nouvelle maison. La petite communauté n'était connue que de moi et humainement parlant personne ne pouvait alors me remplacer. J'eus confiance comme de coutume et Dieu exauça sans doute les prières que je lui offris alors pour qu'il suppléât lui-même à ce qu'Il ne voulait plus que je fisse d'une manière active pour le maintien du bon esprit dans cette communauté nais-

sante. Ce que j'ai exprimé à l'égard du P. Swinkels, je l'ai fait pour tenir lieu, maintenant que Dieu m'en donne l'occasion, au compte de conscience que je ne pus alors rendre à aucun Supérieur qui fut au-dessus du P. Swinkels, et je l'ai fait aussi parce que ce même Père dont je n'ai jamais laissé pour cela d'apprécier les bonnes qualités, m'avait donné auparavant plusieurs autres occasions d'admirer ce défaut de tact et de douceur dans les cas embarrassants. Par exemple : 1° il en avait fait preuve dans la manière tout à fait brusque dont il avait usé pour me substituer un remplaçant en ma qualité de Supérieur de la communauté de Limerick. 2° sans que j'approuvasse la conduite du P. Furniss, le P. Swinkels, pendant que j'étais à Bishop Eton, écrivit à ce Père une lettre par laquelle il lui enjoignait pour le punir, de suivre un règlement tellement incompatible avec ses forces physiques, que le P. Lans qui était son Supérieur immédiat n'hésita pas de prendre sur lui-même la responsabilité de lui défendre de tenir compte de cet ordre peu discret, qui n'aurait abouti qu'à désespérer tout à fait ce Père ou à le rendre sérieusement malade. Parce que je regrettais à cette époque, comme j'avais déjà eu occasion de le faire en d'autres, la difficulté de faire efficacement appel à une autorité supérieure à celle du Provincial, pour modifier son impétuosité ou ses préjugés dans la conduite des affaires délicates qu'il traitait, je me fais un devoir d'en parler maintenant dans l'unique désir de faire connaître tout ce qui peut être utile pour le bien-être futur de la Congrégation que j'aime sans réserve, comme j'aime l'Église qu'elle représente pour moi. Je crus ne pouvoir mieux faire, après cet assaut qui me mettait presque hors de combat, ma santé étant délabrée, que de faire une retraite. Je commençai donc mes dix jours exercices spirituels commandés par la Règle le 8 mai et comme cette retraite fait époque dans ma vie, j'ai conservé le manuscrit où je consignai alors jour après jour les sentiments que Dieu m'inspirait pour me faire aimer Sa volonté, et ainsi avancer de plus en plus dans les voies miséricordieusement rudes /57/ qui ne cessaient d'être mon partage. Ce fut une de mes meilleures retraites annuelles, et les notes que j'en ai prises me serviront, j'espère, toujours de règle. Je continuerai après cette retraite à donner des retraites et à diriger quelques missions jusqu'à l'époque à laquelle je reçus la proposition de me rendre à l'île de St Thomas. Cette lettre arriva le 8 septembre jour anniversaire de ma vêtue et de ma profession religieuse et fête de la nativité de la Ste Vierge. Si j'avais demandé conseil ou été touché de ceux qu'on voulait me donner, j'aurais tâché d'être exempté de cette mission à cause de l'état de ma santé qui était restée fort ébranlée à la suite du coup d'apoplexie, mais je consultai Dieu et je répondis par un simple assentiment à ce que le Supérieur Général me déclarait croire être la volonté de Dieu. Cette réponse contenait les sen-

timents qui m'ont toujours guidé en pareilles circonstances. Je demandai qu'avant de m'embarquer je puisse faire cinq jours de retraite et donner aussi les exercices d'une retraite à la petite communauté des Rédemptoristes de Dublin qui avait été si sévèrement visitée. Cela me fut gracieusement accordé. Ma retraite fut bénie pour moi-même comme je l'ai déjà dit ailleurs, et je mis tout en œuvre pour bien consolider ce que j'avais commencé à faire pour la fondation des Religieuses de Dublin. Cette retraite fut d'autant plus efficace que la circonstance de mon départ prochain pour une mission lointaine rendait mes avis plus solennels. Je ne puis trop admirer les desseins miséricordieux de la Providence, car mon éloignement de l'Europe me mit plus à même de continuer à seconder cette communauté qui me reconnaît comme fondateur même dans le sens matériel, (vu qu'elles n'ont rien reçu sinon par les personnes que je leur ai adressées), que si j'étais resté en Europe, ma correspondance étant paralysée par cette espèce d'excommunication émanant de l'autorité provinciale. Étant à St Thomas, cette correspondance quoique nécessairement rare – je refusais expressément d'écrire régulièrement – fut suffisante pour aider de mes conseils cette jeune Supérieure dans tous les cas difficiles. Aussi l'évènement a prouvé que l'esprit de cette communauté est ce qu'il doit être. Les rapports que le P. Swinkels ou le P. Coffin eurent depuis mon départ pour St Thomas avec cette Supérieure ne portèrent pas la moindre empreinte de quelque ressentiment au sujet des procédés par lesquels on avait cru nécessaire de m'écarter tout à fait et il m'a été consolant d'entendre l'éloge qu'on faisait du bon esprit de cette Supérieure. Je ne doute pas que les prières et les pénitences que cette communauté qui m'est toute dévouée n'a cessé d'offrir à Dieu pour le succès de mes efforts dans la mission de St Thomas, n'aient puissamment contribué au bien qu'on reconnaît y avoir été fait par mon entremise.

Misericordias Domini in æterum cantabo!

/58/

5. – Conclusion

Ce récit qui embrasse l'histoire des seize années de ma vie en Angleterre ou en Irlande est une série non interrompue de preuves palpables que Dieu m'avait bien destiné à être tout spécialement l'instrument 1° de la fondation de notre Congrégation en Angleterre et en Irlande 2° de l'établissement et de l'extension de l'Institut des Sœurs de Notre-Dame en Angleterre et 3° de la fondation du couvent des Rédemptoristes à Dublin. Pendant ces seize années, chacun de mes pas semble avoir été compté et mis à profit par la Providence pour me faire arriver par des voies que je ne choisissais pas, et comme d'une extrémi-

té à l'autre, aux fins que Dieu voulait, de sorte que les fautes mêmes que je commis et les revers que j'essayai, jusqu'aux disgrâces que j'attirai sur moi de la part de mes premiers Supérieurs, ne servirent qu'à me faire passer plus rapidement d'une station à l'autre pour accomplir les desseins de la miséricorde et de la sagesse de Dieu, et cette sagesse *quæ attingit a fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter*. Je ne puis pas moins admirer comment ces seize années sont comme la suite naturelle de l'enchaînement des années qui les ont précédées et dont j'ai pour cela cru devoir faire aussi le récit, car alors Dieu me fit comme nécessairement acheminer vers la vie religieuse en faisant tourner à l'avantage de ma vocation à la Congrégation de St Alphonse jusqu'aux luttes que je lui offris si longtemps pour me dérober aux poursuites de Sa grâce. C'est que la grâce qu'il m'avait faite dès mon enfance était comme une de ces paroles qui doivent fructifier, selon ce que dit le prophète Isaïe: *Verbum meum quod egreditur de ore meo, non revertitur ad me vacuum, sed faciet quaecumque volui, et prosperabitur in his ad quos misi illud* (55, 11). Je me plais à dire ceci parce que je le crois et que j'en suis profondément humilié: *credidi propter quod locutus sum, ego autem humiliatus sum nimis*. Il y a longtemps que ce psaume a été d'un bout à l'autre le sujet de mes méditations, surtout dans mes retraites. Je sais mieux que tout autre comme je suis dépourvu de talents et de vertus, et quoique j'aie cette fois mis de côté toute réserve pour raconter les miséricordes de Dieu à mon égard, je l'ai fait comme l'âne de Balaam a parlé, sans préméditation et sans arrière-pensée, mais parce que Dieu l'a voulu, en me faisant venir à Rome par l'île de St Thomas, où ma vie n'a pas /59/ été moins qu'auparavant marquée au coin d'une Providence spéciale. j'ignore de quelle manière Dieu disposera de moi pour le temps qu'Il me réserve encore à passer sur la terre, mais sans trop me préoccuper de mon avenir, je ferai connaître dans le compte de conscience que je me proposerais en tout cas de rendre après la retraite que je viens de faire, les pensées que j'ai eues à ce sujet depuis quelque temps et qui se sont fortifiées depuis, pendant cette retraite. Ce dont je ne puis guère douter, c'est qu'il m'est encore réservé de souffrir, et ce que j'espère, c'est de n'avoir à souffrir que pour le bien spécial de la Congrégation dans laquelle je désire mourir de manière à pouvoir enfin aller me prosterner aux pieds de St Alphonse pour chanter avec lui les miséricordes de Dieu dans le ciel pendant toute l'éternité. *Amen, cosi spero, cosi sia*.

/60/

6. – Notes

1° Pendant la visite que le P. Smetana fit à Clapham, il m'engagea à travailler à la publication du *Livre de mission* adapté à l'Angleterre,

dans la forme du livre publié sous le même titre en allemand et il me proposa de m'en donner l'obédience. Je répondis que sans qu'il fût besoin de me lier par une obédience spéciale, je saisis l'occasion de faire ce qu'il demandait dès que je le pourrais. C'est ce qui me porta à parler de cette affaire au R.P. Bernard lorsqu'il vint à Limerick après le Chapitre Général et il m'autorisa à entreprendre cette publication dès 1854. Je me bornai à faire les modifications nécessaires et à y ajouter une préface adaptée à l'Irlande et à l'Angleterre, prenant pour texte le *Livre de mission* déjà publié en anglais par nos Pères de New York. Une deuxième édition corrigée par notre Père Johnson¹⁰⁵ fut ensuite publiée. L'éditeur m'en donna plusieurs centaines d'exemplaires gratuits que je distribuai en grande partie en Irlande et aussi à St Thomas. Ce livre a été vendu à un nombre d'exemplaires prodigieux, au dire même de l'éditeur qui m'en a toujours remercié, et il a été entr'autres l'occasion de la conversion d'un riche protestant, père de famille, qui habite non loin de Limerick. Cet homme possède – selon ce qu'il m'a lui-même dit - £ 2000 de revenu. Il fit ensuite recevoir dans l'Église tous ses enfants qui étaient encore tous en bas âge. Il m'a déclaré que ce livre seul qu'il avait acheté par curiosité, avait été après Dieu la cause de sa conversion. Il avait fait toutes ses études à l'Université d'Oxford. Comme il avait depuis plus d'une année fait sa lecture habituelle du *Mission-book*, il s'était procuré un chapelet et un scapulaire dont il me pria de le revêtir le jour même qu'il fit sa confession générale, ce jour étant celui de la première entrevue qu'il eut avec moi ou avec aucun prêtre au sujet de son entrée dans l'Église catholique. Il avait tout appris par le *Mission-book* et y avait puisé toutes les instructions nécessaires pour être immédiatement reçu dans l'Église.

Je fis aussi corriger par un de mes pénitents qui connaissait très bien la langue italienne et anglaise, ainsi que le latin, la traduction anglaise du livre sur les préceptes du Décalogue, déjà publié par le même éditeur irlandais (James Duffy). /61/ Il en fit une nouvelle édition, ajoutant qu'elle avait été revue par un Père Rédemptoriste, et il m'en donna plusieurs centaines d'exemplaires dont je fis bon usage à Limerick. J'aurais voulu faire ainsi corriger toutes les œuvres de St Alphonse depuis longtemps publiées en anglais par ce même éditeur de Dublin, et avec tant de succès qu'il en reçut un Bref du pape qui lui fut obtenu pour son encouragement par l'archevêque de Dublin. Je fus arrêté dans cette affaire par la publication que le R.P. Coffin fit alors annoncer, de la nouvelle traduction des œuvres de St Alphonse par lui ou sous sa surveillance et qui fut mise dans les mains de l'éditeur catholique de

¹⁰⁵ James Johnson (Wexford 1816-Dundalk 1886). Profès en 1857 à 's Her-togenbosch. *Cat. Prof.* IX, 15.

Londres, Burns et Lambert. Mon opinion fut alors et plus encore maintenant que ce fut une entreprise mal conçue, dans ce sens que les volumes de cette traduction publiée par l'éditeur anglais devaient être vendus à un prix trop élevé pour être à la portée de la masse des Catholiques qui, après tout même en Angleterre, sont ou Irlandais ou d'une condition peu aisée. Aussi les premiers volumes de cette nouvelle traduction n'ont pas été fort répandus et la continuation de la série annoncée a été depuis longtemps suspendue. Cette traduction publiée sous les auspices des Pères Rédemptoristes a été en même temps une cause de discrédit pour les traductions déjà en vogue en Irlande. J'aurais voulu aider l'éditeur irlandais à publier une édition plus correcte de la traduction des opuscules de St Alphonse déjà publiée par lui, mais je ne le pus parce que cet éditeur exigeait avec raison que cette édition corrigée fut placée sous les auspices d'un Père Rédemptoriste afin de l'accréditer davantage en Angleterre aussi bien qu'en Irlande, et cela ne se pouvait faire sans intervenir dans les conditions de contrat passé entre le P. Coffin et l'éditeur anglais. La cause principale du succès de la traduction des opuscules de St Alphonse publiée à Dublin était la modicité du prix. Ce fut en grande partie la cause du succès du *mission-book*. Les Anglais ont quelque raison de faire peu d'estime des livres édités en Irlande parce qu'ils sont généralement peu soignés, mais le fait est que les éditeurs anglais ont l'inconvénient d'être trop élevés dans leur prix et par conséquent n'ont pas le débit nécessaire pour rendre les ouvrages qu'ils publient assez populaires. On aurait pu, en corrigeant les erreurs qui se trouvaient dans les éditions irlandaises de St Alphonse, concilier la correction de la traduction avec la modicité du prix de la vente des livres. j'ai fait cette observation *in suo tempore* mais sans succès. Je le mentionne maintenant parce que l'expérience que j'ai acquise en Angleterre et en Irlande et les rapports que j'ai eus avec les Anglais, surtout ceux qui ont étudié à Oxford et à Cambridge avant leur conversion, m'a mis à même d'apprécier la force de certains préjugés qui continuent à les influencer même après de longues années de conversion. Les Oratoriens se sont montrés sages en cela, /62/ quoiqu'appartenant à cette classe des savants d'Oxford ou de Cambridge, car ils ont fini par faire publier plusieurs de leurs derniers ouvrages à Dublin, entr'autres deux livres que je connais et publiés par le P. Dalgairns, Supérieur actuel des Oratoriens de Londres, et de quelques autres qui sont des traductions faites par d'autres Oratoriens. Un des derniers ouvrages du Cardinal Wiseman a aussi pour la même raison été édité par James Duffy de Dublin.

2° En revenant en 1858 de mon excursion dans les Cornouailles, j'allai visiter non loin de Taunton (Dorsetshire) le trop célèbre Dr

Wolff¹⁰⁶. Il m'avait fait savoir par l'intermédiaire d'un Anglais converti que je rencontrai quelque temps auparavant à Castairs près d'Edimbourg en Écosse, qu'il désirait beaucoup s'aboucher avec un Rédemptoriste. Cette dame m'avait fait entendre que cette visite aurait peut-être quelque bon résultat pour la conversion de cet homme, qui né juif avait embrassé la religion catholique au temps du P. Hofbauer qu'il avait fréquenté et était même entré dans notre noviciat à la Valsainte où le P. Berset¹⁰⁷ l'avait connu jusqu'à l'époque de sa sortie de notre noviciat, dont ce Père m'avait raconté les circonstances. Je fus accompagné dans cette visite par un ministre protestant converti et très versé dans la controverse et l'histoire de l'Église. Dr Wolff était devenu ministre protestant et après avoir exercé à sa manière les fonctions de missionnaire dans certaines parties de l'Orient, que je ne puis me rappeler assez sûrement pour les désigner ici plus particulièrement, tâchant surtout de convertir les Juifs, il était venu résider dans les environs de Taunton ayant la charge d'une église protestante. Avant son expédition pour convertir les juifs de l'Orient, il avait enthousiasmé la fille d'un Lord, dont le nom ne me revient pas, et celle-ci l'avait épousé pour partager ses travaux de missionnaire¹⁰⁸. Nous fûmes fort bien accueillis par le Dr Wolff et sa dame. Elle était borgne et me fit l'impression, dès que je la vis, d'être une véritable enthousiaste. Ils avaient un fils que je ne vis pas, et qui, ayant déjà achevé ses études, occupait à Londres une place qui lui promettait de l'avancement dans la carrière d'homme politique. Dès le début de notre conversation, je m'aperçus que le Dr Wolff n'avait nullement l'intention de se convertir, mais il aimait de voir un Rédemptoriste, n'en n'ayant plus vu depuis sa retraite de notre noviciat qui avait été suivie de son apostasie. L'ex-ministre protestant converti qui m'accompagnait prit sur lui de faire la controverse avec Mme Wolff, pendant que celui-ci mit à discuter avec moi. Sa femme était évidemment plus de bonne foi que lui, et grâce à sa haute éducation, elle put s'animer à un suprême degré sans cependant sortir des bornes de la civilité avec son antagoniste /63/ qui renversait toutes ses batteries et la poursuivait jusqu'en ses derniers retranchements. Notre conversation était plus calme. Je demandai au Dr

¹⁰⁶ Le Bavaois Joseph Wolff (Weilersbach 1795-1862 dans le Somerset). Cfr *Monumenta Hofbaueriana* XI, 97, 237 XIII, 132 XIV 67-89.

¹⁰⁷ Le Suisse Joseph Berset (Villargiroud 1794-Liège 1868), profès à La Valsainte en 1818 et prêtre à Fribourg en 1819. *Catal. Gén.* XIII n° 63. Arrive en Belgique en mai 1833 et ne la quitte plus, *ChPCprB* I, 27, 57, 314. *Dig.Chr.* II, 155-159. *SHCSR* 4 (1956) 282n; 9 (1961) 140.

¹⁰⁸ Épouse de Joseph Wolff: Giorgina Walpole, cfr *Monumenta Hofbaueriana* XIII, 132.

Wolff de quelle religion il prétendrait être. Il me répondit qu'il était catholique, mais à la façon de Bossuet et de Berauber Castle dont il avait lu l'Histoire de l'Église sous le Ven. P. Hofbauer qui, ajouta-t-il, estimait cet historien et le lisait à ses élèves, c'est-à-dire aux jeunes gens auxquels il donnait des instructions en faisant des commentaires sur divers passages de l'histoire. Il me montra entr'autres plusieurs volumes de l'Histoire de l'Église de Berauber Castel qu'il avait conservés depuis le temps, et sur plusieurs pages d'un de ces volumes il me fit remarquer des notes écrites de la main même du P. Hofbauer. Chaque fois que je réfutais une des fausses propositions, il passait sans vouloir prendre garde à mes arguments, à quelque autre sophisme, en répétant toujours qu'il était catholique, mais ne se croyait pas obligé de ne donner aux paroles de l'Écriture Sainte que le seul sens adopté par l'Église romaine. Il me fit moins l'impression d'un Protestant que d'un Juif en qui la duplicité est devenue invétérée et se trahit par un sourire imperturbable, même quand on lui adresse des injures. C'est pourquoi, voyant qu'il était inutile d'argumenter, je lui demandai s'il se rappelait un propos qu'on attribue au P. Hofbauer dans l'abrégé de sa vie que j'avais lu, c'est-à-dire qu'il avait coutume de dire en parlant des Juifs, que, pour être sûr de les sauver, il fallait les noyer après leur avoir administré le baptême. Il répondit qu'il se rappelait fort bien avoir entendu le V. P. Hofbauer s'exprimer de la sorte, et aussi qui lui avait dit à lui-même qu'il était un vaurien (*Spitzbube*) et digne de la potence. Mais, ajouta-t-il, j'ai toujours pris cela pour un badinage de sa part. Il me témoigna alors un grand désir de voir cette vie du Ven. P. Hofbauer où je lui disais que j'avais lu ces choses et me pressa fort de lui en envoyer un exemplaire, ce que je ne promis pas. Il me montra aussi beaucoup d'images encadrées de St François Xavier et d'autres qu'il avait conservées depuis le temps qu'il avait embrassé la vraie religion qu'il ne professait cependant plus depuis de longues années. Ainsi je le quittai. Peu de temps après, j'appris que sa femme était morte subitement, et environ une année plus tard, je reçus la nouvelle que lui-même était mort aussi, subitement¹⁰⁹.

J'ai fini la révision et correction de ce manuscrit le 28 août 1865, huit jours après en avoir commencé la rédaction.

Villa Caserta 28 août 1865 (s) L. de Buggenoms

¹⁰⁹ (Note du P. De Buggenoms:) J'ai fait cette note à la demande du R.P. Joseph Haringer (1819-1883).